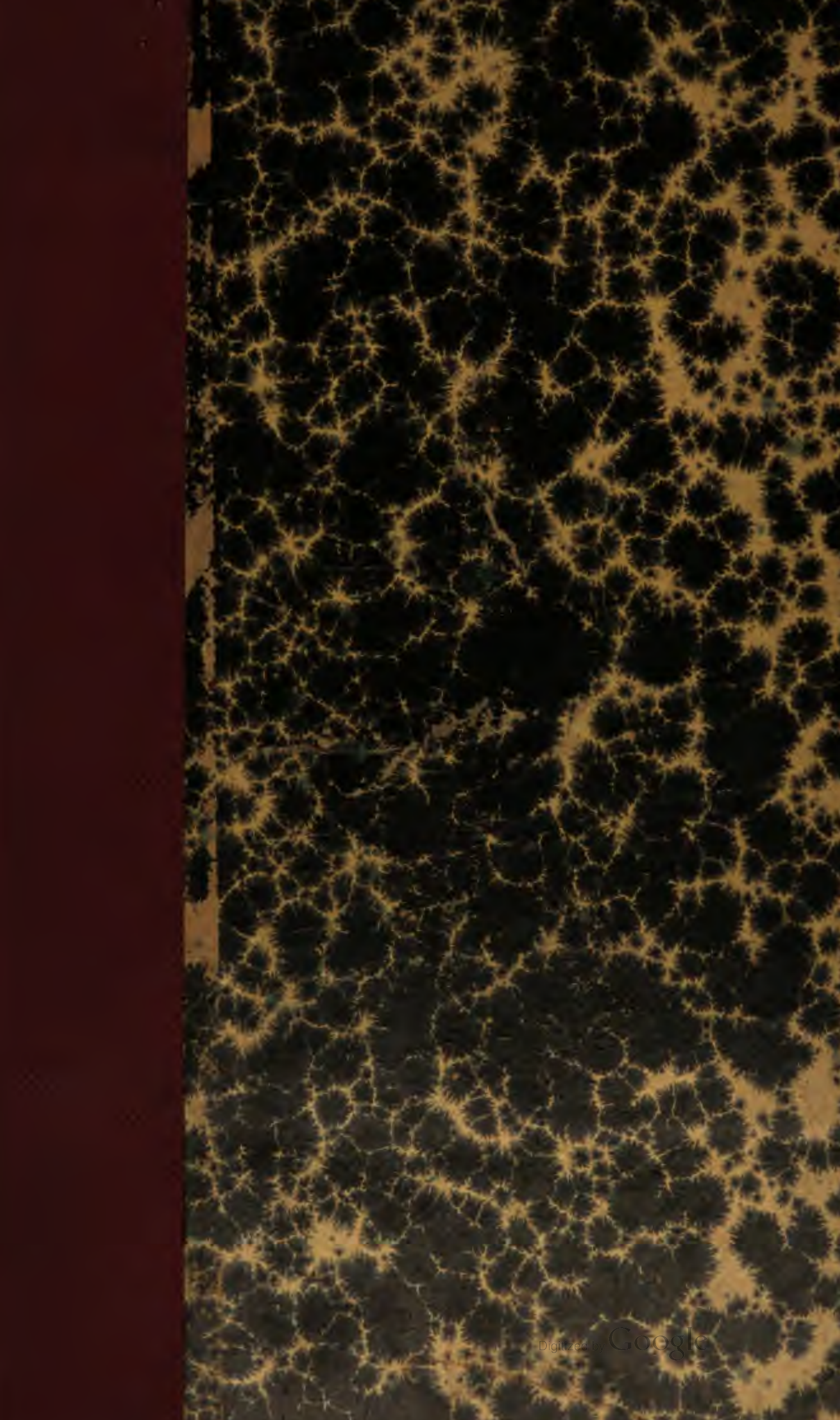



Digitized by Google



# L'ANNÉE

## LA PLUS REMARQUABLE

## DE MA VIE.

T. II.



ALEXANDRE Ier.

*Canu Fecit.*

# L'ANNÉE
## LA PLUS REMARQUABLE
## DE MA VIE;

Suivie d'une Réfutation des Mémoires Secrets sur la Russie.

PAR AUGUSTE DE KOTZBUË.

Traduit de l'allemand

PAR G....d-P.....c et J. B. D....s.

---

Inter spem, curamque, timores inter et iras,
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora.
HORACE.

---

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez
BUISSON, rue Hautefeuille, N°. 20.
BERTRANDET, rue de Sorbonne, N°. 384.
LEVRAULT, quai Malaquais.
MONGIE, Cour des Fontaines, près le palais du Tribunat.

1802.

# TABLE DES MATIERES

## CONTENUES

## DANS CE VOLUME.

*quelques scélérats. — Moscou. — Le libraire François Courtener. — L'homme de lettres Karamsin. — Wishneï Wolotschoff. — Arrivée à Saint-Pétersbourg. — Réception dans cette ville. — Nuit bien triste. — Premier message à la femme de l'auteur. — Leur réunion. — Histoire de madame de Kotzbuë. — Conduite du gouverneur de Courlande avec elle. — Le brave aubergiste Rœder. — — Le général de Essen. — Le conseiller de régence de Wæchter. — Le secrétaire Weitbrech. — Le gouverneur de Richter. — Le comte Sievers. — Naïveté déchirante des enfans de l'auteur. — Voyage à Friedenthall. — Le prieur Koch et sa famille. — Réception d'une lettre. — Ses tristes effets. — Voyage à Reval. — Knoreing et sa femme. — La généreuse femme-de-chambre Catherine Tengmann. — Nouvelle joyeuse et inattendue. — Lettre du comte de Pahlen. — Bontés de l'empereur pour madame de Kotzbuë. — Habitans de Reval. — Voyage à Saint-Pétersbourg. — Générosité délicate de Graumann. — Scène touchante. — Le comte de Pahlen. — Présent d'un bien en Livonie. — Lettre d'un secrétaire intime Briskorn. — — Nomination de l'auteur à la place de*

*directeur du théâtre allemand. — Restitution de ses papiers. — Conduite genéreuse d'un inconnu. — Gustave Wasa. — Raisons qui ont fait rendre la liberté à l'auteur. — Censure sévère du théâtre. — Théâtre français. — Madame Chevalier. — Inquiétude dissipée. — Idée singulière de l'empereur. — Premier entretien de l'auteur avec lui. — Conduite admirable de ce souverain. — Mysantropie et Repentir représenté à l'hermitage. — Traduction en français de la creation d'Haydn. — Cercle de véritables amis. — Occasion d'alléger le travail de directeur du théâtre. — Commission de faire la description du palais Michaliovisch. — — Demande inutile de la démission de la place de directeur. — Nomination d'un régisseur. — Réfutation d'une nouvelle de gazette. — Courte description du palais de Michaliovisch. — Dernier entretien avec l'empereur. — Avènement d'Alexandre I au trône. — Ses premières ordonnances pleines de douceur et de bonté. — Histoire touchante d'un colonel de Cosaques. — Chapeaux ronds. — Rappel des exilés de la Sibérie. — — Délivrance de Sokoloff. — Histoire du malheureux pasteur S***. — Monsieur et*

# L'ANNÉE
# LA PLUS REMARQUABLE
# DE MA VIE.

---

Le sept juillet, maîtrisé dès mon réveil par le doux pressentiment que mes chagrins seraient bientôt calmés et mes maux adoucis, mon esprit était plus tranquille, mon cœur moins oppressé; j'avais repris, en me levant, le cours de mes occupations ordinaires, avec cette ardeur, ce courage nouveau que l'espérance donne à l'infortuné.

Sur les dix heures, M. de Gravi vint me trouver. Après quelques momens d'une conversation peu intéressante, il prit, suivant sa coutume, un jeu de cartes, pour jouer *à la grande patience*. Il avait mis si souvent la mienne à l'épreuve, d'une manière cruelle par cet ennuyeux amusement, que je n'étais

pas tenté de suivre sa partie. Cependant il fallût m'asseoir à côté de lui, paraître même faire attention à ses coups, le regarder, lui répondre pendant une heure entière. Ce bon M. de Gravi croyait assurément me distraire, ne pouvant s'imaginer que le tems fut précieux à un exilé à Kurgan. Il resta donc ce jour-là jusqu'à onze heures passées, et il n'est point douteux qu'il ne fut demeuré plus long-tems, si plein d'une secrète impatience, je ne me fusse levé sans dire mot, si je n'eusse fait vingt fois le tour de ma chambre, comme un homme préoccupé qui désirerait qu'on le laissât continuer ses travaux. Ce qui détermina encore plus M. de Gravi à finir ce maudit jeu, ce fut cette réponse que je lui fis avec ame, lorsqu'il me demanda sur quel objet il devait poser les cartes : Sur l'espérance de voir bientôt ici ma femme, répartis-je. Comme il savait que j'aimais à être seul dans ces instans consacrés à la mémoire d'une épouse chérie, il fit semblant de se rappeler quelques affaires à terminer, et sortit.

Aussitôt je me remis à ma table, pour y écrire pendant une heure ; mais, au milieu d'une période, je fus interrompu par mon

domestique, qui s'écria, en entrant : Monsieur !.... monsieur !.... encore quelque chose de nouveau ! Je refusai d'abord de l'écouter, parce qu'il avait aussi l'habitude de m'ennuyer, par le récit d'une histoire d'amour, dont il recommençait chaque jour les détails. Il *me* répéta encore : Monsieur ! monsieur ! *il* y a quelque chose de nouveau ! — Eh bien, voyons ; qu'est-ce encore, lui répondis-je en tournant négligemment ma tête de son côté ? explique-toi vîte et clairement, si tu le peux. — Monsieur, ajouta-t-il alors avec un ton mystérieux, monsieur, un dragon vient d'arriver ici pour vous prendre, et .... voilà tout ce que je sais.... A cette nouvelle, mon sang se glaça, je fus saisi d'effroi ; et me levant brusquement, je fixai mon domestique, sans proférer une seule parole. Oui, oui, continua-t-il, nous irons peut-être encore aujourd'hui à à Tobolsk..... — Comment, nous irions.... Je ne pus articuler le reste. Ma langue était enchaînée.... : il introduisit auprès de moi un homme qui m'assura avoir vu ce dragon, et l'avoir lui-même conduit chez M. de Gravi. — Mais, savez-vous le contenu de ses dépêches, demandai-je alors, en retrouvant tout-à-

coup la parole? — Non, me répondirent-ils tous les deux, et ils s'éloignèrent.

Que devais-je conjecturer? devais-je penser à ma liberté? Si c'était là le motif qui amenait ce dragon, pourquoi me reconduirait-on à Tobolsk? il y a un chemin bien plus court, en passant droit par Ekatarinenbourg. Pourquoi me ferait-on faire un détour de cinq cents werstes? cependant la réponse de l'empereur à mon mémoire ne pouvait tarder à me parvenir. Hélas! par suite de toutes ces réflexions, il ne me resta dans l'esprit que l'affreuse certitude d'un exil plus cruel encore. Je ne doutai pas qu'on n'eût l'intention de me transporter plus avant dans les terres, peut-être jusqu'aux mines, peut-être jusqu'à Kamtschatka. Qu'on se représente alors l'excès de ma frayeur.

Je cherchai néanmoins à remettre mes esprits dans cet état de calme qui n'abandonne point l'homme courageux. Je pris vivement le papier où j'avais écrit; je ramassai l'argent qui me restait encore; je serrai le tout avec soin dans mon gilet, et j'attendis environ dix minutes que mon nouveau sort me fût annoncé. Ces dix minutes sont, je

puis l'assurer, les plus cruelles que j'aie passées, par l'incertitude où j'étais.

Le bruit, quoiqu'éloigné, que j'entendis dans la rue, me fit mettre à la croisée. J'aperçus M. de Gravi entouré d'une foule assez considérable ; à côté de lui, marchait ce dragon dont mon domestique m'avait parlé. Mais, pourquoi étaient-ils si loin encore ? Je ne pouvais remarquer l'impression de leurs figures, et mes inquiétudes ne fesant que s'accroître, je redoutais davantage la rigueur d'un nouvel arrêt. Cependant je m'efforçai en vain de m'arracher de la croisée, jusqu'à ce que cette foule fût proche de moi : la curiosité m'y fit rester. Le malheureux est avide de nouvelles : il court même au-devant de celles qui peuvent ajouter à ses maux.

Enfin je pus distinguer tout ce monde qui se portait vers ma maison ; mais je ne regardais que M. de Gravi, dont le front me parut joyeux et serein. Quel rayon d'espérance vint luire dans mon cœur !

La foule pénétra dans la cour, et M. de Gravi marchait alors le premier. Je devais, je voulus sortir pour aller à sa rencontre ; mais cela me fut impossible. Je restai malgré moi immobile ;

les yeux fixés sur la porte de ma chambre. Elle s'ouvrit : je tâchai de parler : mes efforts furent inutiles.

*Prosdrawlaju !* me cria M. de Gravi, les yeux baignés de larmes, *Prosdrawlaju ! wui swobodni* : soyez heureux, vous êtes libre ; et il était dans mes bras ; il me serrait étroitement avec toutes les démonstrations de la plus vive, de la plus sincère amitié ; ses pleurs coulaient sur mes joues ; moi, je ne pleurais pas : je ne pouvais pleurer ! Je regardais avec surprise tous ceux qui répétaient autour de moi : *Prosdrawlaju*. Je me laissais embrasser par tous les amis qui m'attiraient sur leur sein, par mon domestique même qui disputait aux autres le plaisir de me prouver sa joie. Je n'étais qu'une idole de marbre : on m'honorait, on me caressait, on me révérait, on chantait mes louanges, on célébrait mon bonheur : eh bien, je n'avais pas même la force d'ouvrir la bouche pour remercier cette foule empressée. Le spectacle de son ivresse et de ma froideur eût fait croire au plus clairvoyant des hommes que c'étaient eux qu'on délivrait, et que moi seul restais prisonnier.

Le dragon, quand les cris de joie furent cessés, s'avança vers moi, me remit une lettre

du gouverneur de Tobolsk; je l'ouvris avec précipitation, et je lus :

MONSIEUR,

« Réjouissez-vous; mais modérez vos transports; la faiblesse de votre santé l'exige. Ma prédiction s'est accomplie : j'ai la douce satisfaction de vous annoncer que notre très-gracieux empereur desire votre retour. Exigez tout ce qui vous est nécessaire : tout vous sera procuré; l'ordre en est donné : volez et recevez mes complimens ».

Votre très-humble serviteur,
D. KOCHELEFF.

Le 4 juillet.

Chaque ligne de cette lettre est profondément gravée dans mon cœur : je la transcris ici sans l'avoir sous mes yeux; et, dans l'âge le plus avancé, je suis sûr que je pourrai la dire encore de mémoire.

Le gouverneur m'envoyait en même-tems un paquet de gazettes et un petit billet de M. Beker qui se trouvait présent lorsque le dragon me fut expédié. Ce billet renfermait une invitation de la part de cet honnête négociant, pour que je descendisse dans sa maison à Tobolsk, de préférence à celle de toute

autre. M. de Gravi tira ensuite de sa poche l'ordre qu'il avait reçu particulièrement de Russie, pour qu'on pourvût à mes moindres besoins, qu'on me donnât même de l'argent, si je le desirais, et surtout pour que l'on me mît le plutôt possible en état de partir. J'étais encore muet de surprise et de joie; mais quelques larmes s'échappaient de mes yeux... Ces larmes, j'allais les essuyer... quand mon cœur en ouvrit la source, et les fit couler par torrens. Oh! qu'il est doux de pleurer au moment d'un bonheur inattendu, lorsque l'on se trouve avec des amis sincères qui, dans leur sein, reçoivent chaque larme, précieux témoignage d'une ivresse pure et partagée!...

Il était difficile, qu'en ce moment où ma vue se troublait par mes pleurs, je pusse remarquer tous ceux qui m'entouraient; mais quand rien ne m'empêcha de distinguer leurs traits, quel fut encore mon attendrissement! Sokoloff était près de moi, les yeux baissés, l'air morne et accablé; il poussait de longs soupirs. Je vais donc, me dit-il avec l'accent du désespoir, je vais donc me trouver encore une fois seul... O fortune cruelle! peu contente de me tenir captif, tu m'enlèves mes amis.... Pardonnez-moi, ajouta-t-il, en se jettant dans mes bras,

pardonnez-moi ces plaintes dictées par la tendresse que vous méritez..... ? Dieu m'est témoin de la joie que me cause intérieurement votre liberté...» Adieu... Il s'éloigna; je l'appelai, il ne m'entendit plus.

De nouvelles visites me furent faites. Tous les habitans, de quelque rang qu'ils fussent, s'empressèrent de venir m'offrir leurs félicitations. Chacun d'eux me témoigna, comme il put, le plaisir que lui causait l'ordre de ma délivrance. En un instant, toute la maison fut pleine, au point que M. de Gravi qui s'aperçut que cette foule, vû la faiblesse de ma santé, me faisait mal, s'occupa de la dissiper. Quand tout le monde fut sorti, il m'invita à dîner; mais je n'acceptai point. Je n'avais nulle envie de perdre mon tems dans les ennuis d'un repas : je ne desirais qu'être seul, et partir. M. de Gravi, qui ne pouvait m'en vouloir d'un pareil refus et de mon empressement à m'éloigner de Kurgan, m'assura que tous mes ordres seraient remplis exactement, et qu'il m'était libre de fixer le moment de mon départ. Dans deux heures fut ma réponse. Il me quitta en souriant, et je me trouvai enfin tout-à-fait seul avec mon cœur.

Comment pourrais-je peindre ce qui se

passa en moi dans cet instant. Une heure après que M. de Gravi était sorti, mes genoux tremblaient encore; j'allais çà et là avec irréflexion; mes idées se confondaient; mes sentimens se succédaient avec rapidité; des images intéressantes frappaient mes regards, et s'évanouissaient aussitôt. D'abord, un nuage semblait seulement me séparer de ma femme, de mes enfans : je m'avançais pour les embrasser ....... mes yeux se dessillaient; je ne voyais plus que l'espace immense qui était réellement entre moi et ces êtres chéris; je devenais sombre, mélancolique, rêveur.... Tout-à-coup, la plus grande impatience brûlait mes sens : je demandais des chevaux...... Mais les deux heures n'étaient point écoulées .....! je tâchais de réfléchir sur ma situation, de raisonner avec moi-même, de lire les gazettes, délassement qui m'était autrefois si agréable : rien ne pouvait suffire à mon ame : rien ne pouvait l'occuper, la distraire; et, pendant ces instans d'une tendre anxiété, mes larmes coulaient toujours. Enfin, épuisé à force de sentir les plus vives émotions, je tombai sur ma table en m'écriant : « Dieu ! ah Dieu !... ». Je ne puis offrir un tableau plus fidèle de tout ce que j'éprouvai.

Quand mes esprits furent plus calmes, des pleurs amers se mêlèrent à ceux que la joie m'avait fait répandre. Le dragon m'avait bien raconté qu'il était venu un courrier de Saint-Pétersbourg pour me chercher, et que, si ce courrier était resté à Tobolsk, c'est que son ordre l'obligeait de n'aller que jusqu'à cette ville. (Je devinai alors pour quelle raison le gouverneur était contraint de me faire prendre un pareil détour). Mais ce dragon n'avait pu répondre à une question qui m'intéressait bien davantage; il n'avait pu m'apprendre si le courrier était porteur de quelques lettres de ma femme, ou si, du moins, il avait des nouvelles à m'en donner. Mais pourquoi lui avais-je fait une pareille demande? n'était-il pas vraisemblable que ce courrier n'avait aucune commission directe pour moi? car le gouverneur de Tobolsk, qui connaissait mon attachement pour ma famille, se serait empressé de m'en faire part. Il avait souvent écouté avec intérêt tout le bien que j'en disais; il avait souvent compati à ma douleur : hélas! il gardait le silence dans ce moment. Peut-être avait-il quelque événement sinistre à m'annoncer; peut-être le chagrin de ma captivité, l'inquiétude de mon sort avaient abrégé... enfin,

mille pensées tristes, désespérantes, me poursuivaient déjà.

Par bonheur les préparatifs de mon voyage vinrent me dissiper; mon Italien ne pouvait trop se hâter au gré de mon impatience. Je ne lui donnai que le tems de mettre tout pêle-mêle dans les porte-manteaux; ensuite je me pressai d'aller rendre mes devoirs, et témoigner toute ma reconnaissance aux bons habitans de Kurgan. Ils reçurent mes adieux avec les plus tendres regrets. On concevra facilement que je ne pus m'arrêter long-tems chez chacun d'eux. M. de Gravi fut le seul auprès duquel je restai une demi-heure; mais, sur le point de le quitter, quel sacrifice il exigea de moi! Sans les plus instantes sollicitations, je l'eusse refusé irrévocablement.

Le 7 juillet était le jour d'une fête solemnelle, dont je cherchai vainement à deviner la cause. M. de Gravi voulut, bon gré, mal gré, que j'y prisse part. La cérémonie, me disait-il, durera au plus une demi-heure; il fallut le suivre.

Tout ce que je pus remarquer dans cette fête, ce fut qu'un saint en effigie appartenant à un village voisin, était apporté jusqu'aux frontières du territoire où le saint de la ville

allait honnêtement le recevoir, pour le conduire dans son temple et le fêter par des prières et par des chants. Ce saint étranger était porté par six jolies filles, et encensé par un pope (1) à longue barbe. Tous les habitans l'accompagnaient, en fesant mille signes de croix; et M. de Gravi regardait comme un devoir de marcher à la tête du cortège. Quand ces deux saints se furent inclinés l'un devant l'autre, et eurent repris la route du temple, je repris celle de ma maison, pour y donner mes derniers ordres. J'y trouvai mon pauvre Sokoloff qui, respirant à peine, se promenait à grands pas dans ma chambre, comme un homme en délire. Je me rappelai ce que nous nous étions encore dit la veille, que si l'un de nous deux recouvrait sa liberté, l'autre serait bien malheureux : nous étions loin de croire cette séparation si prochaine.

Pour le calmer, cet ami infortuné, et pour distraire un moment sa douleur, je tâchai de faire quelque chose qui lui fût agréable; je lui offris mon fusil, ma carnassière et toutes mes munitions. Il accepta ce don sans

---

(1) Prêtre.

proférer une seule parole : que dis-je? ses regards me parlaient, ses yeux m'exprimaient cette pensée : « Il vaudrait bien mieux que tu restasses près de moi. » Je le priai de me donner des lettres pour sa famille, en l'assurant que je regarderais comme le plus saint des devoirs, de les faire parvenir fidèlement ; mais il n'y consentit point. Il poussait la délicatesse, la grandeur des sentimens, jusqu'à la cruauté envers lui-même. Ses refus n'avaient d'autre motif que la crainte de contrevenir aux ordres donnés contre lui, quelque rigoureux qu'ils fussent ; il mettait de la magnanimité dans toutes ses actions : il avait résolu de souffrir en conservant son innocence.

La pensée que mon départ de Kurgan le rendrait plus malheureux qu'avant mon arrivée, fut encore un chagrin qui vint troubler un moment mon ivresse. Ce pauvre Sokoloff s'était accoutumé avec moi à maintes commodités de la vie, aux plaisirs de la société, à tous les charmes de l'amitié; il avait pu déposer dans mon sein ses souffrances et ses peines; il avait trouvé un cœur sensible, généreux ; et mon départ lui faisait perdre toutes ces consolations, si précieuses dans l'adversité. De plus, après avoir quitté sa

cahute enfumée pour venir habiter avec moi, il allait être obligé d'y retourner, et il y serait seul, sans ami, sans compagnon d'infortune! cette idée me fit voler dans ses bras. Je le pressai si vivement, que nous fondîmes en larmes tous les deux, et que je ne pouvais plus le quitter. Il eut plus de courage que moi; il me serra la main, me fixa, regarda le ciel, et sortit. Depuis ce moment je ne le revis plus. A l'heure de mon départ, quand tous les habitans se rassemblèrent dans la cour, Simon Sokoloff n'était pas avec eux.

Je ne puis m'empêcher de dire encore un mot sur tous les honnêtes gens de cette ville. Pendant que je m'impatientais de la lenteur avec laquelle mes chevaux arrivaient, j'étais accablé de toutes parts des plus tendres gages de l'amitié. L'un me faisait du punck; l'autre m'apportait des vivres; celui-ci des petits concombres (1). Il m'eût fallu plusieurs kibitkes pour emporter tout ce que l'on m'offrait.

---

(1) Les concombres sont si rares dans ce pays, qu'on les coupe par petites tranches, comme les melons chez nous. On les sert au nombre des mêts les plus recherchés. *Note de l'auteur.*

Bonnes gens! braves gens! que le ciel vous comble de bénédictions! Quoique j'espère ne revenir jamais en ces lieux, croyez que je conserverai, jusqu'au tombeau, le souvenir de votre bonté hospitalière et de votre généreux attachement.

Enfin mes chevaux furent attelés. Je mentirais en disant que je montai dans ma kibitke; j'y fus porté après avoir reçu mille caresses, après avoir été embrassé mille fois.

Le bon M. de Gravi, malgré son grand âge, voulut s'asseoir à mes côtés, et me conduire au moins jusques hors la ville. Pendant notre traversée dans les rues, j'entendis autour de moi faire des vœux pour le succès de mon voyage, et des prières pour la conservation de mes jours. Le tableau de tous ces braves habitans rangés sur mon passage, émeut encore mon ame, et reste toujours présent à mes yeux.

Quand nous eûmes fait environ deux werstes, M. de Gravi ordonna avec douleur d'arrêter les chevaux : alors il se pencha vers moi, approcha son visage du mien, laissa couler quelques larmes sur mes joues, s'en alla, revint, et ne me quitta qu'en répétant, malgré

ses sanglots, *Sbogom! Dieu soit avec vous!* Je me levai pour le suivre des yeux autant qu'il me fut possible. Dès que je ne le vis plus, je dis au postillon de reprendre sa route, et je fuis au galop, me dégageant, à mesure que je m'éloignais de Kurgan, du songe cruel de mes peines.

Je n'étais pas obligé, dans ce retour, de passer par Tinnen; il eût été même difficile que je le traversasse, car les eaux étaient débordées presque par-tout. Mais j'eus bien de la peine à me garantir des mouches qui, dans ce pays, tourmentent les voyageurs; elles ne sont point différentes des nôtres pour leur forme; elles sont seulement jaunes, et beaucoup plus hardies, beaucoup plus voraces. Sans la précaution indispensable du bonnet dont j'avais eu le soin de me munir, je doute qu'il m'eût été possible de voyager, comme je le fesais, jour et nuit, dans une pareille saison.

Le matin je m'endormis un moment, et mon réveil fut une nouvelle jouissance. J'eus cependant besoin de regarder autour de moi, et de réfléchir l'espace de quelques minutes, pour savoir le lieu où je me trouvais, et pour

me rappeler tous les événemens qui m'étaient arrivés. Lorsque ma mémoire eut tout éclairci, quel bonheur j'éprouvai ! l'idée seule de ma liberté me parut céleste. Je voudrais en vain exprimer combien la pensée de mon retour au sein de ma famille, me causait de ravissement.

L'après-midi nous traversâmes une petite ville nommée Jalûterski ; il s'y trouvait plusieurs exilés ; entr'autres, le prince Simbirski, ci-devant général en chef, qui avait été condamné à l'exil pour des infidélités dans des livraisons de draps, qu'il n'avait pas faites lui-même, mais sur lesquelles il était accusé d'avoir fermé les yeux. Il n'avait point mérité cette punition, et encore moins le traitement barbare qu'on lui avait fait éprouver. Succombant sous des chaînes d'un poids horrible, il avait été conduit par un guide plus impitoyable encore que le mien. Cet infâme bourreau avait forcé ce malheureux prince, qui était malade et accablé sous la pesanteur de ses fers, de lui céder sa place dans la kibitke ; et d'aller à pied, aussi vîte que les chevaux. Non content de ces vexations féroces, il y avait joint les injures et toutes les basses plaisanteries qui pouvaient

rendre plus épouvantable le sort de cet infortuné (1).

Heureusement qu'une douce surprise avait été ménagée pour ce prince, sur les bords inhabitables du *Tobol*; surprise qui devait calmer ses peines, adoucir sa captivité; surprise après laquelle je soupirai en vain si long-*tems* !

*Lorsqu'on* l'avait transporté de Tobolsk à Jaluterski, lieu de sa destination, après lui avoir fait faire, comme à moi, un détour de quelques werstes, à cause du débordement des eaux, il était enfin arrivé à la rive fortunée d'où il avait aperçu sur l'autre bord, une prame (2) chargée de plusieurs passagers. A cette vue, combien son cœur avait palpité! Plus la prame s'était approchée, moins il en avait pu croire ses yeux. A peine, à une faible distance, lui avait-il été possible de reconnaître sa famille, qui s'était empressée de le joindre dans son exil. Comme il avait poussé des cris de joie! tout le rivage en avait retenti. Mais un écho n'est qu'un faible interprète,

(1) Son innocence a été enfin reconnue; on l'a rétabli dans ses biens et dans ses dignités.

(2) Petite chaloupe.

il ne suffit pas au desir de bons parens qui se tendent les bras. Simbirski voyant que la barque avançait trop lentement, s'était précipité dans les eaux, et n'avait cessé ses efforts qu'au moment où la main de son épouse avait touché la sienne. Alors, quelles exclamations! quelle ivresse! quel délire! grands dieux, quel bonheur!

Les paysans qui me firent ce récit, avaient été si émus de cette scène, qu'ils me la peignirent avec un attendrissement que je n'oublierai jamais.

- Ce prince était malade quand je passai à Jaluterski; mais, soigné par sa famille, qui se disputait le plaisir de le soulager, il était moins malheureux que la plupart des exilés, envers qui leurs parens, leurs amis ne se montraient pas aussi généreux. Mais cessons tout reproche, et parlons un peu de la belle contrée qui se développa devant moi. Rien ne pouvait égaler la richesse des prés que je vis dans cet endroit; et, quoiqu'il fût libre à chacun de les faucher, croirait-on que la plupart ne l'étaient pas, soit par le manque de bras, soit à cause de la petite quantité de bestiaux qui ne pouvaient consommer tant de fourrages?

Je ne puis m'empêcher de raconter une merveille que j'ai vue près de Jaluterski: C'était un jeune homme d'environ dix-huit ans, qui marchait à quatre pattes, et qui aurait pu servir de base à cette hypothèse : que l'homme est né pour marcher ainsi. Non-seulement il allait très-vîte de cette manière, mais encore il portait sa tête droite et perpendiculairement dirigée. Les muscles de son cou s'étaient accoutumés à cette position. Ce jeune homme se levaït rarement sur ses pieds, et jamais ne s'y soutenait; mais souvent il s'asseyait comme un ours qui se repose sur ses jambes de derrière.

Entre Jaluterski et Tobolsk, on traverse une suite de villages habités par des Tartares. J'eus occasion de remarquer que cette nation ne méritait pas le mépris que les Russes, en qualité de vainqueurs, affectaient d'avoir pour elle. Un accident qui fit casser l'essieu de ma voiture près l'un de ces villages, me mit à même de faire connaissance avec ses habitans. Il était déjà un peu tard, et cependant plusieurs Tartares, pleins de bonne volonté, accoururent pour nous aider. Un d'eux était une espèce de charpentier. Je m'arrêtai devant sa maison; et comme il

m'annonça que les réparations à faire à ma voiture exigeraient bien trois heures, j'ordonnai à mon domestique de me faire du thé. Je préférai le prendre dans la rue, parce que je m'aperçus que l'intérieur des maisons de ces Tartares était fort sale. Je me fis donc apporter une table et une chaise à la porte de l'habitation du charpentier; et là, profitant d'une belle soirée, je fis les remarques suivantes.

Les habitans de ces villages sont très-neufs dans tout ce qui a rapport au luxe. La curiosité, qui en avait rassemblé une grande quantité autour de moi, me laissa observer qu'aucun d'eux ne connaissait les choses même utiles pour les commodités de la vie. Ils poussaient l'ignorance au point d'admirer une vieille robe de chambre de soie que je portais, et que ma femme avait voulu vingt fois donner à un malheureux : c'était à qui d'entr'eux aurait le bonheur de la toucher.

Leur surprise, leur admiration redoublèrent bien davantage quand j'ouvris mon nécessaire : la vue d'un miroir les éblouit, et leur causa un ravissement inexprimable. Ils s'accroupirent en groupe derrière moi, se levèrent, se baissèrent selon tous mes mouve-

mens. Après s'être fait remarquer l'un l'autre qu'on voyait dans ce miroir le pays qui était derrière eux, ils se mirent à éclater de rire en ouvrant une bouche effroyablement grande. Je voulus m'amuser plus long-tems de toutes ces folies grotesques; je plaçai mon miroir devant la jeune femme du charpentier, qui d'abord recula avec effroi, mais qui, reprenant courage peu-à-peu, finit par se regarder avec persévérance, et sans doute observa qu'elle était fort jolie. Dans ce pays, la coutume de se couvrir la figure n'était pas aussi sévèrement suivie que dans Kasan. Toutes les femmes qui étaient autour de moi, avaient le visage découvert.

Lorsque mon thé fut fait, j'allumai ma pipe; et, pour examiner plus exactement le tableau de cette soirée, je montai sur une pile de solives, et de là je vis tout ce que je vais tâcher de décrire; j'entendis tout ce que je vais révéler.

Au milieu de la rue était allumé un petit feu auprès duquel le charpentier travaillait à raccommoder ma kibitke: autour de moi, vingt Tartares étaient montés sur des pièces de bois, ou assis par terre; et près la porte de la maison étaient rangées les femmes, les filles,

les enfans de ces Tartares, qui étaient trop timides pour approcher davantage.

Il s'éleva bientôt entre moi et mes voisins une singulière conversation. Avant de savoir que je n'étais pas Russe, aucun d'eux n'avait osé m'ouvrir son cœur, ni me faire la moindre demande; mais, dès qu'ils apprirent que je n'étais pas du nombre de ceux qui les persécutaient, ils prirent en moi une confiance qui devint presque insupportable par la curiosité qu'elle leur fit naître. Ils me demandèrent tous à-la-fois qui j'étais, où j'allais, quelle était ma patrie, comment elle était faite? J'avais beau leur répondre, ils ne m'entendaient presque pas; car ils parlaient russe aussi mal que moi. Je leur fis comprendre, néanmoins, que j'étais Saxon; alors ils parlèrent tartare entr'eux; puis ils me questionnèrent pour savoir si la Saxe touchait à la mer Caspienne. Ils ne connaissaient nullement les états voisins de la Saxe, à l'exception de la Prusse, dont ils n'avaient encore qu'une idée très-confuse. Ils ignoraient tout, jusqu'à la guerre avec la France. Oh! l'heureux petit peuple!

Il me vint dans la pensée de les questionner sur le pape, en leur disant que c'était un de mes voisins: ils me firent entendre qu'ils

savaient de qui je voulais les entretenir ; mais, au nom de *Papa*, dont je m'étais servi pour me rendre plus intelligible, ils substituèrent celui de *Calife* pour me répondre ; et je fus bien étonné de voir qu'ils étaient instruits de sa souveraineté divine et terrestre.

La jeune femme, que mon miroir avait rendue *moins* craintive et plus confiante en moi que les autres, s'était approchée pour entendre cette conversation. Je l'aperçus à mes côtés, écoutant avec une attention particulière : je la pris par la main, et l'attirant tout-à-fait en face de moi, je cherchai à m'éclairer sur un point que j'ignorais. Je lui demandai si leur religion ou leurs coutumes leur permettaient la pluralité des femmes ; elle me dit qu'il n'y avait que deux hommes dans le village qui eussent *deux épouses*, et que son mari en était un. Je parus surpris : ils le furent tous bien davantage de ce que je n'adoptais pas ce système. Ils soutinrent qu'il était extrêmement agréable d'avoir plusieurs compagnes attentives à vous servir, à vous soigner. Chacun chercha à me prouver la sagesse de cette institution. Quand la femme devient vieille, me dit l'un, n'est-on pas heureux de pouvoir en prendre une jeune ? quand on a

une méchante femme, me dit un autre, n'est-il pas délicieux d'en prendre une bonne? Au moins, quand l'une gronde, l'autre rit. Fort bien, répondis-je, pour vous, hommes, qui ne cherchez que vos aises et vos plaisirs; mais, cette coutume qui vous enchante, parce qu'elle flatte votre goût pour l'inconstance, plaît-elle également aux femmes? J'envisageai alors ma jolie hôtesse qui, ne comprenant presque pas le russe, ne pouvait me répondre; mais, quand ceux qui se trouvaient près d'elle, lui eurent servi d'interprêtes, et lui eurent expliqué ce que je venais de dire, elle sourit, et me fit deux grands signes de tête qui signifiaient que j'avais bien raison. Je vis qu'aussitôt elle regarda avec crainte, vers la porte de la maison, une femme d'environ quarante ans, qui y était assise d'un air chagrin. C'était là sans doute sa compagne dans le lit nuptial. Elle reporta ensuite ses regards vers moi, ils étaient tristes : ce fut un trait de lumière qui m'éclaira sur tout ce qui se passait dans l'intérieur de ce ménage.

Je plaignis d'autant plus cette jeune beauté, qu'elle m'avait inspiré un tendre intérêt par sa candeur et ses soins obligeans; car, sans que je lui demandasse rien, elle avait apprêté pour

moi des œufs qu'elle me présenta dans une écuelle de bois. Pendant que je les mangeais, elle attisait le feu, et ce fut, je crois, pour que les reflets me fissent bien distinguer la régularité de ses traits.

Pendant ce repas, je continuai ma conversation avec mes voisins. Je les interrogeai sur la *haine* profonde qu'ils avaient pour les Russes. Comme mon dragon dormait, et que mon domestique était étranger, ils ne se génèrent point sur tous les détails qu'ils avaient à me donner, et rien n'arrêta le cours de leur ressentiment. J'appris dans cette soirée qu'il leur était impossible de pousser l'inimitié, à un plus haut degré, envers ceux qui les gouvernaient. J'appris aussi que le caractère de ce peuple était franc, *mais vindicatif*, *intelligent*, mais orgueilleux. Les Tartares sont d'assez beaux hommes, mais tous d'une construction trop forte. Avec le sentiment intime qu'ils ont de leur vigueur, il est difficile que la conduite des Russes ne les porte pas à la vengeance. On les traite si mal! on les regarde comme la race réprouvée des Finnois. Dans la Russie le nom de Tartare est une injure aussi grande que celle de Tschuchon(1)

(1) Nom propre des Finnois dont on a fait une injure.

sur les bords de la mer Baltique. On agace ces pauvres gens avec une méchanceté incroyable. Un accident arrive-t-il à un Russe sur le grand chemin? les Tartares accourent avec empressement, les aident de tout leur pouvoir, et leur prodiguent les secours nécessaires. Eh bien, au lieu de leur donner quelque récompense, au lieu même de les remercier, le Russe les plaisante sur leurs vêtemens, sur leur langage, sur leur religion, sur Mahomet. On conviendra que de telles jongleries sont déplacées. C'est en vain que l'on voudrait nier ce que j'avance ici; j'atteste avoir été témoin d'une scène pareille. Un jeune Russe nommé Alexandre Schulkim, se permit de tourner en ridicule le saint prophête devant un malheureux Tartare qui prenait mille peines pour lui; et j'ai vu le moment où celui-ci *cédant* à sa fureur, allait se livrer à la vengeance. Qui pourrait approuver la conduite du Russe?

Je répandis un baume salutaire sur les blessures de ceux qui m'entouraient, et qui se plaignaient de cette injuste rigueur, en les assurant qu'il ne fallait pas accuser les Russes en général, mais seulement quelques jeunes étourdis qui ne connaissaient pas encore les lois de l'humanité et de la reconnaissance.

Je le leur prouvai, en disant que quelques-uns de leurs *Mursas* jouissaient à St-Pétersbourg de la plus haute considération, comme hommes d'un grand mérite. Je leur nommai Derschawin qui était considéré comme poète, comme homme d'état, et je leur conseillai de s'adresser à lui, quand ils auraient à se plaindre d'aussi affreuses vexations.

Ces avis consolateurs parurent les satisfaire beaucoup, et leur confiance s'augmenta tellement, qu'ils se rapprochèrent tous de moi, sans penser que leur odeur m'incommoderait : ce qui arriva en effet. Mais au moment de m'éloigner de ce cercle trop étroit, ma voiture se trouva raccommodée. Le charpentier ne me demanda qu'une bagatelle pour son salaire, et je le pressai inutilement de prendre quelque chose pour les œufs que l'on m'avait servis. Je quittai ces malheureux, emportant avec moi le souvenir de leur bienveillance et de leur amitié. Quoique le tems me fût si précieux que j'étais obligé de le regretter, je m'avouais néanmoins que j'avais passé ces trois heures agréablement.

Je continuai ma route sans aucun événement remarquable jusqu'à la dernière station

de Tobolsk. J'y arrivai le 9 au matin. La crue des eaux, occasionnée par les pluies, n'était pas encore diminuée, et je me vis forcé, comme à mon premier voyage, de faire les quatre derniers werstes dans une misérable chaloupe. Le tems était superbe, comme lorsque je fis ce trajet en voguant vers le lieu de mon exil; mais quelles sensations différentes j'éprouvai pendant ce retour! Je revoyais avec d'autres yeux, et pénétrés d'autres sentimens, tous les objets qui m'avaient déjà frappés. Mon ame était débarrassée de ce nuage épais qui la couvrait alors. Elle ressemblait à la plaine transparente et tranquille que je parcourais avec gaîté.

A dix heures du matin j'abordai au rivage de Tobolsk. Quoique le bon Becker m'eût invité bien amicalement d'accepter sa maison pour logis, je fus dans l'incertitude si je devais recevoir ses offres. Toutes réflexions faites, je me décidai à les refuser, parce que je craignais de déplaire au gouverneur, que ses fonctions contraignaient à être toujours dans une prévoyance nécessaire.

Je préférai donc retourner chez l'hôte qui m'avait si bien traité la première fois. Il me

reçut avec les plus vifs transports de joie, et me conduisit dans la même chambre où j'avais déjà demeuré, et qui avait été donnée, pendant mon absence, à un autre malheureux. Je fis annoncer au gouverneur mon arrivée par le dragon, et je me dépêchai de changer d'habit, pour être en état de me présenter chez lui.

Pendant que je faisais ma toilette, j'appris de mon hôte, que le courrier qui m'avait été envoyé exprès pour me faire mettre en liberté, logeait dans la même maison que moi; mais il était malheureusement sorti. Je fus donc obligé de garder encore sur mon cœur, les questions que j'étais si empressé de faire : je ne pouvais encore rien apprendre touchant le sort de ma famille. Cependant, me dis-je à moi-même, il serait possible que le brave et généreux M. de Kuschleff eût quelques détails à me donner. Cette idée me fit hâter mon départ, et je courus, ou plutôt je volai à sa maison. Je le trouvai, comme la première fois, dans son jardin : dès qu'il m'aperçut, il se jeta dans mes bras, me pressa tendrement contre son sein, et me fixa avec des yeux pleins d'une ivresse pure et sincère.

Après ces vives caresses, ma première ques-

tion fut pour lui demander des nouvelles de ma femme, de mes enfans; hélas! il n'en avait aucunes. Je m'inquiétai; il fit tout pour me rassurer par des rapports vraisemblables; il me montra l'ukase qui me concernait, et qui renfermait, en peu de lignes, l'ordre suivant, écrit de la main du général procureur. Cet ordre disait: « De mettre, sur-le-champ, *Kotzbuë* en liberté, de l'envoyer à Saint-Pétersbourg, et de lui donner, au compte de la couronne, tout ce qu'il demanderait, tout ce dont il aurait besoin; que le courrier serait chargé de payer tous les frais de la route. »

D'après cet ordre, le gouverneur me demanda ce qu'il me fallait, et sur-tout si j'avais les fonds nécessaires pour continuer mon voyage. J'avais donné au dragon qui était venu à Kurgan beaucoup plus que mes moyens ne le permettaient; il ne me restait qu'une centaine de roubles; cependant je ne voulus d'abord rien accepter; mais réfléchissant qu'on pourrait prendre ce refus pour une injuste hauteur, et comme les dispositions favorables de l'empereur m'imposaient l'obligation de ne point dédaigner ses bienfaits, (ce qui aurait pu lui être sensible), je consentis à recevoir ce que l'on m'offrirait. En vain le

gouverneur me disait que c'étoit à moi de fixer la somme, je n'osais prononcer; je craignais de paraître trop fier ou trop bas. Pour faire cesser toute difficulté, il voulut bien me conseiller, et m'engagea à demander trois cents roubles, qui n'étaient ni trop, ni trop peu. Je lui obéis, parce que j'avais toujours remarqué que ses conseils étoient justes et raisonnables, et qu'ils ne pouvaient entraîner à une démarche dangereuse. Après cette convention, je ne témoignai d'autre desir, que celui de partir au bout de deux heures. M. de Kuscheleff voulait me faire rester quelques jours près de lui; mais quand je lui répondis avec chaleur: que chaque minute de retard, était un vol fait à ma famille: il cessa toutes instances, et se retournant vers son amie, lui expliqua ce que je venais de lui dire. Ce sentiment, quelque naturel qu'il fut, toucha vivement son aimable compagne; et lui-même, pénétré de ma vive tendresse, me promit de hâter mon départ autant qu'il lui serait possible. Je n'acceptai pas la proposition qu'il me fit, de racheter ma voiture, parce que j'aimais mieux voyager dans une kibitke incommode, que de me voir arrêté à chaque instant pour des réparations de roues;

d'essieu, etc. Je savais tous les retards que causent ces petits accidens.

Malgré les intentions du gouverneur, et ses ordres précis, tout ne se disposa pas aussi vîte que je l'eusse desiré, pour m'éloigner le jour même de Tobolsk. Le paiement des trois cents roubles, auxquels j'eusse renoncé de bon cœur, sans la crainte de déplaire au souverain, exigea tant de formalités, que je me vis cruellement contrarié. Il fallait que la régence en instruisît la chambre des finances, et l'assemblée dura jusqu'au dîner. Il était donc trop tard pour qu'il me fût possible de me mettre en route; et je me vis forcé de rester à Tobolsk.

Je dînai chez le gouverneur. Aussitôt le repas fini, j'allai rendre visite à mes amis, Kiniakoff, Becker, et à toutes les aimables personnes que j'avais connues, et qui me reçurent avec un égal plaisir. De-là je retournai chez mon hôte, où je trouvai le courrier qui ne put, hélas! me donner aucune nouvelle de ma famille. Mais si j'eus ce chagrin, j'eus au moins une petite consolation. Je compris, par tous les détails que j'obtins de ce messager, qu'on était entièrement convaincu à St.-Pétersbourg, de l'injustice qu'on avait com-

mise à mon égard, et que mon innocence était reconnue; il me montra encore des ordres particuliers qui lui étaient donnés, pour avoir le plus grand soin de moi pendant le voyage, et pour me témoigner le desir de faire tout ce qui pourrait me plaire. *Wsakie Udowolstwie.* Mais on avait mal choisi l'homme qu'il fallait pour remplir une pareille commission. M. Carpov était un jeune homme très-mal élevé, très-grossier, et aussi familier, aussi paresseux qu'un chien de petite maîtresse; il ne s'inquiétait de rien, et prenait à peine soin de lui : s'embarrassant peu si nous allions vîte ou doucement, il ne savait pas, comme les gens de son état, imposer aux maîtres de poste et aux postillons, les presser par un air de maître, les effrayer par un ton insolent, par des sottises ou des menaces. Quand il arrivait à la poste, on remarquait tout de suite son indolence, et il était servi le dernier. Cette paresse me mit bien des fois, par la suite, hors de moi-même : ajoutez à tous ces défauts, qu'il était exigeant et intéressé ? C'était un véritable garçon apothicaire, accoutumé à rester près du poële, et à prendre ses repas sous les yeux de sa mère. Mais en voilà assez sur le compte

de ce courrier, dont je maudis la nonchalance, mais dont je bénis le message. Après qu'il eut répondu à toutes mes questions, je lui dis de s'éloigner, et d'avoir le soin de tenir une barque prête pour partir le lendemain de très-bonne heure.

Je passai cette soirée au milieu d'un cercle nombreux de personnes, amies ou étrangères, qui vinrent me féliciter. Le gouverneur lui-même m'honora d'une visite, et j'y fus extrêmement sensible, parce que le motif, qui l'amenait, n'était pas une simple honnêteté, mais un témoignage d'estime et d'amitié. A neuf heures tout le monde se retira; je me trouvai seul avec mon hôte, je lui demandai la permission de me coucher; il s'éloigna : je me mis au lit.

Pour la première fois, depuis bien long-tems, mon sommeil ne fut point agité, et des rêves douloureux ne m'affligèrent pas; je ne fis, au contraire, que des songes agréables; mais je ne m'en réveillai pas moins de très-bonne heure, et je m'empressai, quand mon domestique se présenta, de m'informer si tout était prêt, et si mon courrier avait arrêté une barque : il me répondit que ce ne serait pas la voiture et la barque qui me

retiendraient ; mais le payement des trois cents roubles, pour lesquels toutes les formalités n'étaient pas encore remplies. J'eus beau m'impatienter, et répéter mille fois, que je renonçais à cette somme, il fallut que j'attendisse jusqu'au soir pour que tout fut signé, contre-signé et bien en règle. Un autre jour, je ne sais si j'eusse eu la patience de rester ainsi douze ou quinze heures de plus ; mais celui-ci avait été si orageux, que ce retard fut plutôt un bonheur pour moi. La tempête, au moment où nous nous fussions trouvés sur l'eau, eût pu nous renverser, et nous faire périr. Je retirai encore un autre avantage de cette perte de tems ; le voici :

J'avais promis, par complaisance et dans la seule intention de rendre service, que je prendrais en qualité de domestique, jusqu'à Saint-Pétersbourg, le fils d'un tailleur allemand. On m'avait caché que ce jeune homme avait souvent des attaques d'épilepsie. Précisément ce jour-là je le vis dans cet état, et je me dégageai de ma promesse. Un pareil compagnon de voyage m'eût été bien incommode. Combien de fois je me fusse repenti de ma bonté, puisque j'appris alors qu'il se passait

peu de jours sans qu'il eût des accès de cette affreuse maladie.

Je restai donc encore pendant cette journée auprès des amis qui m'avaient visité la veille. Il était tard lorsque mes papiers furent revêtus de toutes les signatures nécessaires, et lorsque les trois cents roubles me furent comptés; néanmoins je voulais me mettre en route. Chacun prétexta l'orage pour me retenir de nouveau, et je fus contraint à ne partir que le lendemain matin; mais je fixai mon départ à trois heures précises, et je me jetai tout habillé sur mon lit.

On croira facilement que cette nuit fut moins tranquille que l'autre : l'impatience me causa une insomnie, et à l'heure dite, je fus sur pied. J'eus toutes les peines du monde à réveiller mon paresseux Carpov. Il feignait de ne pas m'entendre, quoique je l'appelasse assez haut; et, quand il crut sa petite comédie assez avancée pour aller au dénouement, il se leva de mauvaise humeur, murmurant, je ne sais pourquoi, mais répétant à demi-voix qu'il regrettait de ne pas rester une douzaine de jours à Tobolsk. Quoique l'orage ne fût pas encore tout-à-fait appaisé, nous partîmes, et

à quatre heures nous nous trouvâmes au rivage de l'Irtich. Je vis avec ivresse ma kibitke que l'on conduisait dans la barque ; mais je fus moins content de la réponse que me fit le pilote. Je lui demandai si la traversée serait dangereuse : *Ne otschen apasno ;* pas bien dangereuse, me dit-il ; ce qui n'était pas fort rassurant, car je voyais de plus à son air qu'il y avait quelque péril. Cependant je fus résolu à ne plus différer, et, ne cédant qu'à mon vif desir, je n'écoutai point les représentations de tous ceux qui m'accompagnaient. Je donnai l'ordre de partir.

Ici, mon Italien me fit ses adieux avec toute la sensibilité d'un valet qui se sépare d'un bon maître : si elle n'était pas feinte, elle ne venait que du regret de ne pouvoir plus me voler à l'avenir. Je fus à portée d'en juger quelques jours après. Lorsque je défis mon porte-manteau, je m'aperçus que ce sensible domestique avait fraternellement partagé avec moi, je puis dire partagé, puisque je trouvai juste la moitié de mes effets, et même jusqu'à la moitié d'un drap de lit. Cependant je donnais de bons gages à cet honnête homme ; je lui fis même, en le quittant, un assez beau présent. Comme il méritait bien une pareille récompense ! Je

souhaite que, malgré ces petites rapines, il dorme paisiblement; et je ne doute pas que mon vœu ne soit accompli, car, ce qu'on appellé, par toute la terre, conscience, était absolument étranger à cet estimable garçon. Qu'il repose donc avec sécurité sur la moitié du drap qu'il m'a volé!

Dès que nous fûmes loin du rivage, et que je vis un long intervalle entre la côte et nous, mon cœur sembla se dilater, mon ivresse s'accrut à mesure que mes yeux n'aperçurent plus les maisons de Tobolsk que comme une masse de pierres. Je passai dans cette observation une heure délicieuse, que j'eusse bien prolongée, si la tempête qui recommençait, si les mouvemens continuels de la barque, si les cris du pilote et des matelots ne m'eussent souvent tiré des songes flatteurs qui m'enivraient.

Aussi long-tems que nous voguâmes, en ayant soin de côtoyer les bois, tout alla bien; mais, quand nous fûmes obligés de gagner le large, et de suivre les différens détours de l'Irtich, le danger augmenta; notre léger esquif penchait d'une manière effrayante; les vagues s'y précipitaient avec impétuosité, et l'on était contraint d'enlever promptement

l'eau qu'elles y laissaient, avec les chapeaux et des écuelles. Il était impossible de se tenir debout sans risquer de tomber par-dessus les bords; et, dès que nous voulûmes traverser le Tobol, le vent nous prit de côté avec tant de force, qu'il s'en fallût peu que notre barque ne chavirât. La veille, un pareil malheur était arrivé : nous n'évitâmes le danger qui nous menaçait, qu'en nous jetant promptement du côté opposé, pour faire le contre-poids.

Ce n'était encore rien que tous ces périls; il y avait d'autres désagrémens dont il était difficile de se garantir lorsque le vent nous maîtrisait, c'était de voir la barque engravée. Nous les éprouvâmes plusieurs fois, et les matelots furent obligés d'entrer dans l'eau jusque à la moitié du corps, pour nous remettre à flot; ce qui ne pouvait se faire que lentement, et avec beaucoup de peine.

Enfin, après une traversée de plus de sept heures, nous arrivâmes à l'autre bord sans aucun accident : il était fort heureux que nous en fussions quittes pour la peur. Je me réjouis hautement de n'être plus exposé à tous les inconvéniens de la navigation. La triste *Tura*, la belle *Kama*, le majestueux *Wolga*, la rapide *Wiatka*, tous ces fleuves débordés qui

m'avaient rendu mon premier voyage si difficile, étaient rentrés dans leur lit, et semblaient s'être accordés pour ne plus entraver mon voyage, et pour me laisser arriver plus vîte au but de mes desirs.

Cependant je courus encore un nouveau péril, avant d'arriver à Tinnen. Je tombai malade, et très dangereusement. Ce qui m'inquiétait sur-tout, c'est que cette maladie était d'une nature absolument inconnue pour moi. Dès ce moment, chaque secousse de ma kibitke me causa des douleurs si vives, que je fus forcé d'ordonner qu'on fît aller les chevaux à petit pas, quoique nous marchassions sur un terrein plat et uni. Je cherchai vainement quels remèdes me soulageraient; je n'avais que de la poudre de limonade, et cette boisson pouvait être contraire à mon mal. Je me reprochai de n'avoir pas cru M. Peterson, qui m'avait engagé de me précautionner à Tobolsk de tous les remèdes utiles en voyage; mais alors j'étais si joyeux d'être libre, que je ne pensais pas qu'il me fût possible de souffrir en route: d'ailleurs, quand j'eusse emporté avec moi toutes les drogues d'une pharmacie, ne connaissant pas la cause des douleurs que j'éprouvais, j'eusse

ignoré quel remède m'eût été convenable. Je supportai mon mal patiemment. J'étais néanmoins poursuivi par l'horrible idée que peut-être au moment d'embrasser ma famille, la mort me priverait de ce bonheur.

On me conduisit dans cet état, jusqu'à Tinnen, où nous arrivâmes l'après-dînée. Mon courrier fit tout ce qu'il put pour me déterminer à coucher là, et à y rester jusqu'à parfaite guérison. Je m'y opposai formellement. Quels soins pouvais-je espérer dans un pareil endroit? il eût fallu me confier à un chirurgien sans talent, si toutefois ceux qui se disent chirurgiens dans ces petites villes, en méritent seulement le nom. Je me décidai, au risque d'aggraver mes maux, de continuer mon voyage. J'étais déjà si près des frontières de la Sibérie; je voulais au moins mourir de l'autre côté.

Nous allâmes donc plus loin que Tinnen; mais mon état devint peu à peu si critique, qu'à la seconde station je ne pus soutenir le mouvement de ma voiture, et que je fus obligé de m'arrêter dans un misérable village. C'était le soir que nous y entrâmes: je priai aussitôt qu'on me fît un lit dans ma kibitke. Je fus obéi, et je tâchai de dormir; mais je ne pus

y parvenir. Une grande révolution s'opéra en moi dans ce moment; la nature agit avec une force incroyable, et seule elle me sauva. Je dois à cette crise la bonne santé dont j'ai joui l'hiver suivant, et qui semblait me fuir depuis douze ans.

Je continuai ma route le lendemain matin. J'étais encore bien faible, mais je ne souffrais plus. J'arrivai à dix heures aux poteaux de Tobolsk, c'est-à-dire, au milieu de la forêt que j'avais regardée, lors de mon exil, avec un serrement de cœur inexprimable. Elle me parut moins effrayante, moins horrible. O pouvoir de l'imagination!

A la vue des limites de la Sibérie, je me sentis pressé par le desir de célébrer ce jour de fête. J'ouvris une boîte, et j'en tirai une bouteille de vin de Bourgogne que j'avais achetée à Moscou; c'était la seule qui me restait. J'en avais presque vidé deux, avant mon arrivée à Tobolsk, et j'avais conservé cette dernière pour un jour intéressant, pour celui où mon épouse, mes enfans viendraient me retrouver. Hélas! je n'avais pu la vider avec eux; j'en fis le sacrifice dans ce moment; je la partageai avec le courrier et le postillon, qui ne la laissèrent pas long-tems pleine. La

chaleur de ce vin me donna des forces, m'égaya, et, chassant tout fâcheux souvenir, me fit continuer ma route en chantant.

A mesure que ma santé et ma joie renaissaient, le desir d'arriver prenait plus d'empire sur moi. Je ne voyais plus aucun obstacle à franchir, et je calculais déjà le nombre de jours qu'il me fallait encore passer en voyage, lorsque ma kibitke se cassa. Je l'avais achetée un peu vieille, et deux cents milles d'Allemagne ne l'avaient pas rajeunie. Je m'apercevais depuis un jour qu'elle devenait plus dure, plus criante; et quoique je l'eusse fait raccommoder une douzaine de fois, je craignais qu'elle ne me laissât sur la grande route. Par bonheur que j'étais parvenu jusqu'à la station, lorsqu'elle me fit ce tour désagréable, dont je ne pus me tirer, qu'en prenant une kibitke de poste. Sans doute qu'il est impossible de trouver une voiture plus incommode, plus mauvaise que ces voitures publiques. Outre qu'elles ne vous mettent pas à l'abri des injures du tems, puisqu'elles sont pour la plupart découvertes, il est difficile d'y étendre ses jambes. On est ensuite obligé d'en changer à chaque station, et de décharger et recharger les équipages.

C'est en vain que pendant une nuit fraîche, le pauvre voyageur s'est mis dans son lit, à peine a-t-il eu le tems de se réchauffer un peu, qu'il est forcé de s'en arracher. S'il a plu, il est sur des coussins mouillés d'outre en outre; son corps en pompe l'humidité. Comment, après tant d'inconvéniens pendant un long voyage, ne pas courir les risques de faire une maladie grave ?

Mon courrier qui voyait ce qu'il allait souffrir par ce changement, doublait encore le détail de tous les maux qui résultaient de l'usage de ces voitures, A l'entendre, je n'irais jamais jusqu'à Saint-Péterbourg, et je gagnerais des rhumatismes, des fraîcheurs, etc. Il me suppliait, au nom de ma santé, de ne pas abandonner ma kibitke. Comme je connaissais parfaitement M. Carpov pour un homme qui ne s'occupait que de ses aises, je ne l'écoutais pas, et n'en pris pas moins le parti d'avoir recours aux voitures publiques. Un calcul certain m'assurait d'ailleurs que c'était le moyen de gagner un jour entier, et d'embrasser ma famille vingt-quatre heures plutôt.

Ce motif était plus fort, que la crainte d'être un peu gêné, et que les observations

intéressées de M. Carpov. Je m'imaginais que ma chère Christel pouvait être malade, que mon arrivée lui rendrait la santé, et que sa vie dépendait peut-être de ces vingt-quatre heures d'avance. Après toutes ces idées, je n'hésitai plus; et pour ne pas donner lieu aux nouvelles instances de mon courrier, je cherchai à me défaire de ma kibitke. J'eusse pu en tirer quelques roubles; mais le don que j'en fis au plus malheureux du village, me parut un bien meilleur marché.

La seule chose qui m'inquiétait alors, c'était de savoir comment je donnerais à mon courrier, de la vie et de l'activité. Ironie ou colère, présens ou menaces, tout était sans effet sur lui. Son indolence était inexpugnable; sa paresse indomptable : il *bâillait ou dormait toujours*. Quand je me plaignais de la lenteur des postillons, il me disait : si vous n'arrivez pas aujourd'hui, vous arriverez demain. On ne peut se faire une idée combien ces propos me mettaient en fureur. Le coquin, par ces réflexions dures et grossières, me désespérait.

Dans ce cruel embarras, je ne savais plus comment faire; j'étais dans un chagrin mortel. Un autre courrier, nommé Wassili Sukin,

arriva fort à propos. Il avait été envoyé en toute diligence, par l'empereur, pour délivrer un marchand qui était exilé depuis huit ans, par ordre du prince Potemkin.

Ce pauvre marchand était venu de Selim à Tobolsk à pied; aussi avait-il des plaies horribles, par suite de ses marches forcées pour joindre Sukin, qu'il brûlait de trouver. Arrivé à Tobolsk, il n'avait pas eu, plus que moi, la patience d'attendre sa guérison, et en était parti sur-le-champ. Quoique j'eusse plus d'une journée de marche devant lui, grace à mon vigilant courrier, il me rattrapa proche Ekatarinenbourg.

Dès ce moment tout alla mieux et plus vîte; car Vassilli Sukin était un jeune homme actif et leste, qui veillait avec zèle aux moindres détails, et qui, plein d'une bonne volonté rare, fesait atteler les chevaux promptement, ou les attelait lui-même. Souvent il prenait les guides et le fouet, conduisait avec une dextérité, que je trouvais admirable, et qui eût fait honte à M. Carpov, s'il eût été possible que l'exemple lui donnât de l'émulation. Mais non : cet éternel paresseux qui n'avait plus rien à faire qu'à nous suivre, restait toujours en arrière, et nous forçait de l'attendre à

chaque station. Fort heureusement que nous y trouvions les chevaux prêts, grace aux soins de Sukin; en vérité, sans lui, nous fussions arrivés huit jours plus tard à Saint-Pétersbourg ; je lui ai de grandes obligations.

Mais avant d'aller plus loin, disons encore un mot sur ce marchand qu'il était venu rendre à la liberté, et qu'il accompagnait.

Ce marchand avait été kron-podradschick; c'est ainsi que l'on nomme ces gens qui font des entreprises de bâtimens, ou de fournitures, moyennant un prix convenu. Indépendamment d'une fortune considérable, il possédait une maison à Saint-Pétersbourg, et une autre à Moscou. Mais il se permit un jour, dans l'antichambre du prince Potemkin, d'éclater en reproches amers sur ce que l'on tardait à lui rembourser les sommes considérables qu'il avait avancées; il poussa la colère jusqu'à déclamer hautement contre ce prince. Aussitôt il fut exilé en Sibérie; on lui prit tout, jusqu'à sa pelisse, et il fut transporté sans nul délai, à Selim, où il se vit obligé de gagner son pain, par un travail opiniâtre, ainsi que le dernier des esclaves. Il se regardait comme un homme oublié, mort

pour la société. Sa surprise, son ravissement, n'en furent que plus grands, quand le courrier lui annonça qu'il était libre. Il ne pouvait se figurer comment cet événement avait lieu. L'empereur avait donc daigné s'occuper de lui ! quel ami avait pu le rappeler à la mémoire de ce souverain ? Il avait aussi quitté sa femme, ses enfans, sans pouvoir leur faire ses adieux ; et depuis huit ans il n'avait pas plus entendu parler d'eux, que de l'état de sa fortune. On peut se figurer le desir qu'il avait de s'instruire de tant d'objets intéressans : aussi, quoiqu'il fût très-faible et très-souffrant, puisqu'à chaque station il était obligé de s'arrêter pour se panser, il se plaignait toujours que les postillons n'allaient pas assez vîte, et le mettaient en retard. J'eusse voulu, en partant de Tobolsk, aller un pareil train ; j'eusse été plus avancé de deux jours dans mon voyage.

Le 15 juillet nous arrivâmes ensemble à Ekatarinenbourg, où nous prîmes quelques rafraîchissemens. J'achetai là plusieurs pierres précieuses de Sibérie, qui sont taillées dans la fabrique, et que l'on a à très-bon compte. Je les destinai à faire deux colliers à mes filles, en leur recommandant de les laisser

pour héritage à leurs enfans, afin qu'ils n'oubliassent jamais ce malheureux événement de la vie de leur père.

A Koungour, ville très-mal pavée, dans laquelle je passai quelques jours après, je manquai de perdre la vie. Nous descendions une montagne au grand galop ; l'essieu se brisa *tout-à-coup* ; la kibitke se renversa, ma tête frappa sur les pierres, et les chevaux continuaient leurs courses. Sans mon chapeau, qui me garantit quelques instans, et sur-tout, sans les paysans qui, par un bonheur inoui, s'étaient ce jour-là rendus au marché à Koungour, et qui arrêtèrent les chevaux, j'eusse péri infailliblement. Encore cinquante pas, et mon crâne eût été fracassé. J'en fus quitte pour quelques contusions ; mais le pauvre postillon fut bien plus maltraité ; il était tout couvert de sang. Quant au paresseux Carpov, qui était assis dans la kibitke, les jambes pendantes, il était tombé tout de suite dans un tas de boue.

Le 18 nous arrivâmes à Perme, où je descendis encore chez l'honnête horloger Rosemberg : je m'y reposai tranquillement sur le même sopha, où deux mois auparavant je m'étais jeté avec désespoir.....

La route de Perme à Kasan fut faite sans aucun accident, et sans aucune remarque qui puisse intéresser. Que dis-je ? ne rencontrai-je pas des exilés ? Quelques-uns étaient conduits ainsi que je l'avais été, en chaise ou en voiture ; d'autres, dans des kibitkes découvertes ; mais la plus grande partie allait à pied, et ces malheureux étaient enchaînés deux à deux, escortés par des paysans armés qui se relevaient de village en village. J'en ai vus, et c'est ce spectacle qui m'a profondément affligé, j'en ai vus, de ces pauvres exilés, qui portaient autour de leur cou une fourche de bois, dont le manche gros et pesant leur tombait sur la poitrine, et allait jusques aux genoux. Dans ce manche étaient pratiqués deux trous, qui étaient remplis par leurs mains, que l'on y avait fait entrer de force. Rien de plus douloureux, rien de plus effrayant que ce tableau ; toutes ces victimes infortunées demandaient la charité. Hélas ! avec quel plaisir je leur donnai ! Moi libre, moi qui volais dans les bras de ma famille, que pouvais-je refuser en ces momens, à ceux qui étaient esclaves et privés de leurs parens et de leurs amis ! Je connaissais le poids de leur malheur, et je n'avais rien qui

ne leur appartînt. Je me hâtai donc d'offrir à ces exilés tout ce que je possédais. Pourquoi ma bourse n'était-elle pas plus garnie ? On n'a jamais assez, quand le cœur vous porte à la bienfesance.

Je rencontrai encore une longue file de colons. Ils étaient destinés à peupler la nouvelle ville qui, par l'ordre de l'empereur, était construite sur les frontières de la Chine. Les grandes personnes allaient à pied ; les femmes, les enfans étaient assis sur des voitures, entre les ballots, les caisses, et tous les animaux nécessaires à la vie dans un pays désert. J'ai bien observé tous ces colons, j'atteste n'en avoir pas vu un seul dont le visage fût joyeux.

Le 22 juillet au matin je me trouvai à Kasan, et demeurai cette fois dans une belle maison, destinée à la célébration des fêtes publiques, auprès d'une jeune et aimable hôtesse. Je ne refusai pas le plaisir d'aller visiter l'honnête *Justifei Timofeitsch* dans sa demeure, pour le remercier encore une fois des preuves d'amitié qu'il m'avait données.

Ce qui m'engagea à passer ce jour à Kasan, ce fut le desir d'y voir une cousine de ma femme, que je savais y être mariée.

Elle était en correspondance avec ses parens en Esthonie. J'espérais donc qu'elle pourrait satisfaire mon cœur impatient, et me donner des nouvelles de ma Christel. Je n'entrai qu'en tremblant dans sa maison. Je tressaillis, en voyant cette cousine; je pâlis, en l'interrogeant. Hélas! je reçus d'elle toutes les marques de la plus vive amitié; mais ce n'était pas assez pour ma consolation; il me fallait des nouvelles de ma famille, elle n'en avait point; un de ses frères lui avait seulement écrit que la sœur de ma femme la baronne de Dellings-Hansen devait partir pour l'Allemagne; mais pas un mot sur ma bonne Christel. Ah! si le cruel eût su quel sentiment d'amertume me causait ce silence, il eût surmonté la frayeur qui l'avait empêché de parler d'une famille dont le nom était proscrit. Il eût, par quelques mots insignifians pour les étrangers, donné de courts détails sur la santé de sa cousine Christel, sur le lieu qu'elle habitait, sur la situation où elle se trouvait. Il était facile d'échapper avec adresse aux yeux les plus clairvoyans. Il n'eût pas été le premier qui, par un innocent détour, eût consolé un malheureux exilé. Après toutes ces réflexions, je relus vingt

fois cette lettre, et n'y trouvant rien de positif, je raisonnai ainsi pour me calmer moi-même. Il ne parle pas de Christel ; il faut qu'il n'y ait rien de nouveau à en dire. Si elle était malade, il l'eût écrit...... si elle était.... il l'eût mandé. Tous ces calculs intéressans pour mon ame, me rendirent à l'espérance.

La manière dont je fus reçu à Kasan, me fit un plaisir indicible. Amis, étrangers, Allemands, Français et Russes s'empressèrent, avec une joyeuse curiosité, de venir me voir, et tous me témoignèrent leur bienveillance. Ils avaient entendu parler, lorsque je cheminai vers mon exil, que je devais passer par leur ville. Ils avaient même su le jour où j'y étais arrivé, mais ils n'avaient pu découvrir ma demeure. Mon conseiller d'état avait alors trop bien pris ses précautions, pour qu'il eût été possible qu'on m'eût trouvé.

Kasan est une grande ville très-peuplée, bien bâtie, et fort agréable. Le commerce y est aussi brillant, aussi étendu qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Le vieux château des anciens Kams, qui fut détruit par Iwan Wassilewitsch, présente encore une vue pittoresque : il est situé sur des rochers ; son circuit est très-grand, et sur une partie de

ses ruines, on a bâti la demeure actuelle du commandant.

Il règne à Kasan, parmi les étrangers, une grande union, un ton agréable de société, et sur-tout un amour sincère de la bienfesance. Si j'étais forcé de me choisir un endroit pour habiter en Russie, ce serait assurément cette ville que je préférerais sous tous les rapports.

J'y achetai une kibitke pour voyager plus commodément, et je partis. Cinq ou six voitures ou droschken (1), remplies de personnes distinguées de la ville, m'accompagnèrent jusques sur les bords du Wolga, dont les eaux ne baignaient plus, comme deux mois auparavant, les murs de Kasan : elles étaient retirées dans leur lit à sept werstes de là.

Carpov me montra, après avoir passé le Wolga, l'endroit où il avait rencontré le conseiller d'état, qui revenait avec Schulkin, et où il leur avait appris le but de son voyage. Il m'assura qu'ils avaient été bien surpris que M. le conseiller d'état avait témoigné ses regrets de n'avoir pas su plutôt cette révocation de mon exil : je doute encore que ces regrets fussent bien sincères.

(1) Espèce de chariot découvert, monté sur quatre roues, dans lequel est un banc quelquefois rembourré.

Entre Kasan et Nischnei - Nowogorod, je vis sur les deux côtés du chemin, des hommes armés qui étaient campés autour d'un grand feu : je parus curieux de savoir pour quel objet on mettait ainsi des gardes sur la route : j'appris que c'était à cause de vols considérables qui venaient d'être faits. Une foire célèbre, dans une ville voisine, appelée Makariow (1), attirait les voleurs dans cette contrée. Rien n'était moins rassurant que cette nouvelle : nous pouvions tomber entre les mains de ces brigands, mais nous n'en rencontrâmes aucun.

Lorsque l'on parcourt pour la première fois ces pays, on se figure les routes très-dangereuses ; elles sont plus sûres qu'on ne l'imagine. La rencontre du courrier de la poste, escorté dans sa kibitke par quatre paysans armés de fusils et de sabres, prouverait assez, il est vrai, qu'il y a quelques périls à courir ; mais c'est encore une erreur : cette escorte est simplement une mesure de précaution prise par chaque gouverneur, et en voici la cause. L'empereur Paul I a fait signifier un ordre

(1) Büsching fait à tort un simple couvent de cette ville.

qui porte que, dans le cas où la voiture de poste serait pillée, le gouverneur dans le pays duquel se ferait ce vol, serait obligé de remplacer la perte. On pense bien qu'un tel ordre rend les gouverneurs vigilans : il reste à savoir s'il n'est pas trop sévère ; car, dans un pays où la grande quantité de forêts offre une retraite facile aux voleurs, quelle force humaine peut prévenir et arrêter ces malheurs ? Un pareil ordre doit beaucoup inquiéter les gouverneurs.

A mesure que je m'approchais de Nischnei-Nowogorod, mes yeux furent ravis de retrouver des objets que j'avais cessé de voir depuis long-tems ; c'étaient des cerisiers, des ruches. Je ne sais pourquoi, dans la Sibérie, on ne trouve ni abeilles, ni écrevisses, ni arbres fruitiers. Je ne pourrais exprimer le plaisir que me fit aussi la vue de ces anciennes connaissances : j'étais enfin de retour en Europe, et plus près de ma patrie.

Enivré par mille pensées délicieuses, je voulus, comme il était près de midi, m'arrêter à Nischnei, et me faire préparer à l'auberge un bon dîner ; mais il n'y avait qu'un misérable cabaret russe. Je m'arrêtai, en conséquence, devant la maison de la poste, et je demandai

un morceau de pain et de fromage que j'avais intention de manger dans ma kibitke, pendant que Sukin allait faire atteler les chevaux ; mais, dès qu'il eut publié dans la maison qui j'étais, un domestique vint très-honnêtement, de la part de la directrice de la poste, m'inviter à dîner. Ma longue barbe, mes cheveux en désordre, ma robe de chambre déchirée, me fournirent un prétexte plausible pour refuser cette invitation ; mais le domestique revint aussitôt me dire que sa maîtresse persistait dans son desir de me voir, et qu'elle promettait que je serais seul à dîner dans une chambre, si je l'exigeais; enfin, que je ne serais vu de personne. Après toutes ces conditions, il était impossible de ne pas me rendre : tout m'y conviait, jusques à mon estomac, qui, ayant fait, depuis plusieurs jours, assez maigre chère, me pressait de ne plus refuser. Je descendis donc de voiture, et je me présentai presque sous la figure du pauvre Tom dans le Roi Léar de Shakespeare. On me conduisit dans une chambre élégamment meublée, où l'on me servit en effet le dîner d'une personne, et où je me trouvai seul ; mais, à l'instant même que je me félicitais de ce que la directrice de la poste tenait si bien sa promesse, une

femme charmante se présenta à moi. A son air, à son langage, je ne doutai pas que ce ne fût mon hôtesse, d'autant plus qu'elle me fit mille excuses de l'indiscrétion qu'elle commettait, après être convenue de me laisser seul; mais, le desir de faire connaissance avec moi l'avait entraînée, disait-elle. Je comprenais fort bien ces discours honnêtes : elle parlait allemand.

Tout amateur que je sois du beau sexe et quoique mon âge ait exclu la timidité près des femmes, je conviendrai pourtant que l'apparition subite de cette hôtesse me causa quelque embarras : j'étais devant elle, comme Cynique devant Aspasie. Son air gracieux, et sans cérémonie, ne pouvait même vaincre mon trouble, quand je jetais un regard sur moi, et bien plus encore, quand je me voyais dans une glace. Mais que devins-je, lorsque, peu-à-peu, ma chambre se remplit de dames, de messieurs russes et allemands qui, tous, comme mon hôtesse, disaient n'avoir pu résister au desir de me présenter leurs hommages! Pendant que je mangeais au milieu d'eux, ils m'attendrissaient par les assurances du vif intérêt qu'ils avaient pris à mes malheurs, par les tendres éloges qu'ils me prodiguaient; ils

me charmaient par la vue du premier volume de mes nouvelles pièces de théâtre, à la tête duquel se trouvait mon portrait. Avec quelle joie ils observèrent que, malgré ma longue barbe et mes cruels chagrins, mes traits pouvaient encore être reconnus! Je fus vivement pénétré de cette scène imprévue.

Mais mon corps était rassasié, ma vanité également; je pris donc congé de ces aimables personnes, et remontai dans ma kibitke. Dois-je dire que je me sentais alors plus content, plus heureux encore qu'au milieu de cette foule d'admirateurs? Cependant je n'oublierai jamais qu'aux frontières de l'Asie, et même dans cette partie du monde que l'on dit inhabitée, j'ai trouvé des amis de ma pauvre muse, qui, dans les momens critiques et douloureux de ma vie, m'ont offert des secours, des consolations; ils retrouvaient en moi un ancien ami qu'ils chérissaient sans le connaître, par le seul attrait de ses ouvrages. Oh! quelle douce récompense de mes travaux littéraires je la préfère mille fois à toutes ces louanges, à toutes ces flagorneries de journalistes qui font un métier de vous applaudir dans leurs feuilles, tandis qu'ils vous déchirent en particulier. S'il fallait des preuves de ce que j'avance

ici, je les donnerais; mais continuons notre route.

J'eus encore en chemin, jusqu'à Moscou, un grand danger à courir, danger auquel je n'échappai que par ma vigilance. J'avais été privé, presque pendant quatre nuits, de tout sommeil; je me décidai en conséquence, un soir qu'il pleuvait à verse, de me reposer jusqu'au jour dans un village; j'ordonnai que les chevaux fussent attelés à quatre heures précises, et que l'on m'éveillât dès que tout serait prêt. Je me couchai, et dormis assez profondément: un domestique vint m'éveiller, en me disant qu'il était l'heure convenue. Effectivement je jetai les yeux sur la fenêtre, et je crus voir que le jour commençait à paraître; je me levai promptement, m'habillai à la hâte, et montai dans ma kibitke.

Wassili Sukin allait, avec son marchand, devant nous, dans une voiture de poste qu'un enfant conduisait; mais un grand homme à longue barbe, sourcils épais, visage horrible, conduisait la mienne. J'étais à peine à quelques pas du village, que je remarquai qu'il était encore nuit, et que j'avais pris un clair de lune pour le lever de l'aurore: aussitôt je tirai ma montre, et vis qu'il n'était qu'une

heure. Mille soupçons me vinrent tout-à-coup dans l'esprit : les postillons russes ne sont pas diligens, me dis-je, et partent toujours plus tard que plutôt ; comment se fait-il que ceux-ci ne se soient pas plaints d'être de si bonne heure en route ? Pourquoi m'a-t-on éveillé trois heures plutôt que je ne l'ai ordonné ? Toutes ces observations ne firent qu'augmenter ma méfiance : je formai la résolution de rester éveillé, et sur-tout de prendre garde que mon postillon ne me séparât du marchand qui était devant moi, et avec les secours duquel je n'avais rien à craindre. C'est ce qui fut très-difficile : le coquin cherchait mille prétextes pour rester en arrière. Carpov, suivant sa louable habitude, dormait très-tranquillement, et, tant que je ne me crus pas sûr de mon fait, je ne l'éveillai point. Bien plus, comme je remarquai que mon postillon se retournait à tout moment pour nous regarder, je fis, à mon tour, semblant de m'assoupir : c'était le meilleur moyen pour connaître ses projets, et pouvoir prendre des mesures en conséquence. Je vis d'abord qu'il jetait souvent les yeux sur un grand couteau qu'il avait à sa ceinture, et dont il s'était servi pour raccommoder un trait des chevaux. Nous étions sans

armes : il lui était facile de nous envoyer, Carpov et moi dans l'autre monde, si nous nous fussions endormis tous les deux.

Après environ un quart-d'heure d'un feint assoupissement, je le vis approcher tout-à-fait sa figure de la mienne, pour s'assurer sans doute si je dormais. Effrayé, au commencement de la route, par mes menaces, il était toujours demeuré près de l'autre kibitke. Dès qu'il me crut bien endormi, il commença à aller plus doucement : je ne dis encore rien, et je laissai même gagner un peu de terrain à la voiture qui allait devant. Par malheur elle s'arrêta pour une légère réparation : nous arrêtâmes aussi. Mon postillon, dès qu'il vit l'autre prêt à partir, descendit, et fit semblant de rattacher la cloche qui est à chaque voiture. Le jour commençait à poindre ; je vis bien que la cloche tenait parfaitement, et que ce scélérat ne cherchait que l'occasion de me retarder. Je continuai de feindre un profond sommeil ; alors il appela à voix basse, le petit garçon qui conduisait l'autre kibitke, et lui demanda quelque chose qu'il me fut impossible de comprendre ; mais, sur la réponse que j'entendis, il me fut facile de juger qu'il avait voulu savoir ce que fesaient les deux autres.

voyageurs, car le petit garçon lui répondit tout haut, *spit :* ils dorment. Ils entamèrent entr'eux, un entretien à voix basse, dont j'augurai mal; et je crus, après avoir vu les signes qu'ils se fesaient, que le moment d'éclater était arrivé. Je me réveillai comme en sursaut; je traitai mon postillon de voleur, de brigand; je le menaçai de la justice : il m'assura de son innocence. Alors je fis semblant d'avoir entendu et compris sa conversation. Je le menaçai d'un pistolet (que je n'avais pas), j'éveillai mon courrier, je l'instruisis du projet du postillon; je courus appeler Sukin, et le marchand. Enfin nous fûmes tous sur pied dans un moment. La forêt où nous étions, donnait encore plus de force à ma voix. Nous accablâmes ce postillon de menaces et d'injures, au point qu'il en fut effrayé, et remonta à cheval, en murmurant néanmoins; mais il ne s'avisa plus de regarder davantage derrière lui.

A peine eûmes-nous fait un mille, c'est-à-dire moitié chemin de la station, que j'aperçus de loin deux grands gaillards qui paraissaient postés là pour nous attendre. Dès que mon postillon les vit, il cria, jura contre ses chevaux; en un mot, il fit le plus de bruit

possible, sans doute pour prévenir ses complices que nous étions éveillés, et qu'il n'y avait rien à faire ; car, lorsque nous passâmes auprès d'eux, ils nous fixèrent avec curiosité, sans cependant oser nous parler : nous arrivâmes heureusement à la station.

Il n'était que trop probable que ces postillons avaient eu un dessein perfide. Ils voulaient m'assassiner, ou tout au moins me voler. Le marchand qui était dans une voiture découverte, avait laissé voir que ses effets valaient peu de chose ; mais ma kibitke, où ces coquins n'avaient pu fouiller, leur donnait à penser que j'y avais caché quelque chose de précieux. J'avais d'ailleurs ouvert la veille un nécessaire qui renfermait une cafetière, et d'autres petits meubles d'argent : c'en était assez pour leur faire commettre un crime. Ils s'étaient bien aperçus que l'imbécille de Carpov ne serait d'aucune défense pour moi : ainsi, dès que le marchand et Sokin auraient été en avant, et à une grande distance, les deux scélérats que nous avions rencontrés, se seraient jetés sur nous, et nous auraient volés ou assassinés. Ce qui me confirma encore bien mieux dans l'opinion qu'il s'en était peu fallu que nous n'en fussions victimes, c'est que

mon postillon, qui se plaignait d'abord de ses chevaux, leur lâcha ensuite la bride, et que ces pauvres bêtes, qu'il me disait si mauvaises, allèrent au grand galop sans qu'on les touchât. Je m'estimai heureux d'avoir fait avorter cet abominable projet.

Après ce dernier danger, qui n'avait rien d'extraordinaire sur une route déserte, j'aperçus enfin, le 28 juillet au matin, l'immense ville de Moscou.

Je restai long-tems sur une hauteur pour la considérer. Plein d'espérance d'avoir là quelques nouvelles de ma famille, je traversai promptement plusieurs rues de la ville, et descendis à l'auberge d'une vieille dame française à qui M. Becker m'avait recommandé. Je passai auprès d'elle quelques heures agréables, mais dans une continuelle impatience.

Aussitôt que j'eus pris quelques forces, et que je fus dans un état présentable, je sortis, et je volai chez M. François Courtener, libraire célèbre, et très-estimé. Il était chez lui. Il me reçut avec tout l'intérêt possible : je lui demandai, avant tout, s'il pouvait me donner des nouvelles de ma femme. Il me répondit qu'il se rappelait avoir entendu dire que l'em-

pereur avait invité madame de Kotzbuë de se rendre à Saint-Péterbourg, et qu'elle en avait reçu des marques d'une bonté infinie. Je desirai en vain savoir comment, et où il avait appris cette nouvelle si agréable qui me transportait de joie; il ne put me satisfaire.

J'allai avec lui rendre une visite à un estimable écrivain, connu en Allemagne par un ouvrage intitulé, *Lettres d'un Voyageur russe.* J'en reçus le plus aimable accueil, et il me répéta ce que M. François-Courtener m'avait dit; mais il lui fut aussi impossible de se rappeler dans quelle source il avait puisé cette anecdote.

Le desir que je témoignai d'en être instruit, lui fit promettre de prendre, à ce sujet, les plus amples informations.

On se figurera facilement quelle sensation agréable fit naître en moi cette rencontre d'écrivains distingués, de libraires famés, quand on pensera que depuis quatre mois je n'avais pu parler de littérature à qui que ce fût, et encore moins lire des ouvrages nouveaux.

Le cabinet de M. de Karamsin était décoré d'une collection de portraits des savans d'Allemagne. Cette galerie me porta à l'entre-

tenir de Wieland, de Schiller, de Herder, de Gothe. Je lui parlai ensuite de ma ville natale, où il avait paru se plaire infiniment dans le séjour qu'il y avait fait.

Je demeurai à Moscou jusqu'au lendemain soir, autant pour me reposer, que pour voir tous les objets curieux que cette ville renferme, et sur-tout, par l'espoir que je nourrissais toujours d'apprendre enfin quelque chose de positif sur le sort de ma famille; mais loin de me consoler, les renseignemens que je pris, ne servirent qu'à me convaincre que la nouvelle sur le compte de mon épouse, appelée soi-disant à Saint-Pétersbourg, était un bruit invraisemblable et sans fondement.

J'eusse rendu bien volontiers à Twer une visite au général Mertens, pour me réjouir avec lui sur les bords du Wolga, mais il parcourait alors son nouveau gouvernement.

A Witschnei-Wolotschok ne me trouvant plus qu'à quatre cent trente milles de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire, à cent vingt-quatre lieues d'Allemagne, je résolus de me séparer du diligent Wassili Sukin, qui ne m'eût pas quitté par politesse, et pour ne pas m'abandonner à la paresse de mon Carpov; je préférai qu'il me devançât pour instruire ma

femme, dans le cas où elle serait à Saint-Pétersbourg, de ma prochaine arrivée. J'écrivis un billet, où je la priais de venir au-devant de moi jusqu'à la première station; je donnai aussi à Sukin, l'adresse d'un ancien et fidèle ami depuis vingt-quatre ans, M. Grammann, qui lui dirait assurément si ma femme était ou non dans cette capitale.

Accompagné de mes vœux les plus ardens, il partit comme l'éclair, et je calculai qu'il arriverait à Saint-Pétersbourg au moins vingt-quatre heures avant moi.

Mon Carpov, dont l'amour-propre s'était apparemment réveillé par jalousie de la confiance que j'avais témoignée à Sukin, devint, dès ce moment, plus vif et plus empressé.

Nous traversâmes Nowogorod, devenu célèbre par la confédération anséatique, sans nous arrêter, et par-tout où nous passâmes, mon courrier mit tant de célérité à chaque poste, que Sukin ne nous précédait plus que de quelques heures.

Ce pauvre Sukin, à force de vouloir se presser, fit une étourderie qui le chagrina beaucoup; il oublia, à l'avant-dernière station, sa passe de courrier, sans laquelle il lui était impossible d'aller plus loin, et d'entrer

à Saint-Pétersbourg. Le directeur de la poste nous la remit, et comme nous le suivions de près, nous la lui rapportâmes. Il était d'une inquiétude mortelle, et quand il me vit, il me témoigna la plus grande reconnaissance de ce que je le tirais d'embarras, et les plus vifs regrets de ce qu'il ne pourrait pas arriver avant moi à Saint-Pétersbourg.

Il était quatre heures du soir ; le marchand et moi, après avoir fait une espèce de toilette, descendîmes, pour la dernière fois, de nos kibitkes. Jamais mon cœur n'avait palpité avec plus de force ; aujourd'hui je voudrais encore vainement peindre tous les sentimens qui se réunirent alors pour m'agiter, me troubler et me rendre inexplicable à moi-même.

Nous fûmes arrêtés à Zarskoselo, trois ou quatre fois, par des piquets de soldats qui examinèrent nos papiers avec une lenteur désespérante; mais ce n'était rien encore ; ma patience devait être mise à de plus rudes épreuves. Il fallait que ce jour-là fût précisément celui où une quantité considérable de troupes devait, pour passer la revue, se rendre à Gatschina, le lieu de plaisance le plus chéri de Paul I. Je n'étais plus éloigné de Saint-Pétersbourg

bourg que de deux milles, lorsque je rencontrai six régimens avec armes et bagages, dont il ne me fut pas permis de rompre les rangs, et qui m'empêchèrent de passer; ils défilèrent pendant plus d'une heure, ainsi ce fut encore une heure perdue pour le plaisir le plus pur de la vie.

Il faut ajouter à ce contre-tems, qu'une mauvaise affaire manqua de me mettre dans un chagrin encore plus grand. Le prince Alexandre était à cheval à la tête des troupes : je ne le connaissais pas; et même, quand je l'eusse connu, ignorant l'ordre précis de descendre de voiture, dès qu'on rencontrait une personne de la famille impériale, j'eusse eu le même tort. C'était à Carpov à me prévenir de cet usage : j'étais donc resté dans ma voiture. J'eusse été, suivant les lois, conduit aussitôt en prison, si le grand prince, qui mérite si bien l'amour du peuple, n'eût plusieurs fois empêché qu'on punît une faute commise par oubli ou par ignorance.

A neuf heures du soir, nous arrivâmes enfin aux barrières de la Résidence; là, nous fûmes tous examinés scrupuleusement, et ensuite conduits par un Cosaque chez le commandant, qui logeait au palais impérial

Les courriers montèrent seuls. Pendant que nous les attendions, je m'occupai à regarder tout ce qui m'environnait, pour me pénétrer, par degrés, du bonheur de revoir d'autres lieux encore plus chers.

Une demi-heure se passa avant que les courriers ne descendissent; il nous fallut aller de là chez le gouverneur militaire, le comte de Panin: il n'était pas chez lui. On nous permit de continuer notre route. Quoiqu'il fût tard, je mourais d'envie d'aller chez mon bon ami Graumann; mais nos courriers avaient l'ordre positif de nous déposer chez le procureur-général. Nous nous y rendîmes: il était à Gatschina, et celui qui le remplaçait dans la gestion des affaires secrètes, le conseiller d'état Fuchs, demeurait très-loin. Quel parti nous restait-il à prendre? Les courriers me laissèrent, ainsi que le marchand, au milieu de la rue, sous la garde des domestiques du procureur-général. Mon Carpov tendit la main; je lui donnai cent roubles; il ne parut pas très-content, quoiqu'il ne les méritât pas: il s'éloigna en murmurant. Je donnai aussi quelque chose à ce pauvre Wassili Sukin, qui me remercia beaucoup, et promit de venir me présenter ses services.

Je restai là une bonne demi-heure, appuyé sur le parapet de la Moïka, admirant sa surface tranquille. J'étais plongé dans mille réflexions différentes; le conseiller d'état, M. Fuhcs, arriva; il me reçut avec beaucoup d'honnêteté, et me fit passer dans une petite chambre où il me dit que je resterais toute la nuit. Je lui témoignai le desir de me rendre de suite chez mon ami Graumann; mais il me répondit que, quoique je ne fusse plus prisonnier, il n'avait cependant aucun ordre particulier qui me concernât, et qu'avant de me mettre tout-à-fait en liberté, son devoir l'obligeait de faire parvenir à Gatschina, la nouvelle de mon arrivée; ce qu'il fit de suite, en envoyant une estafette. Il me prévint qu'il ne pourrait avoir de réponse que le lendemain matin: il fallut donc encore prendre patience.

Dès qu'il eut chargé l'estafette des ordres nécessaires, il lia conversation avec moi; mais, avant de répondre à la moindre de ses questions, je le suppliai de me donner des nouvelles de ma femme: il parut n'en savoir aucune. Ainsi, le beau rêve que j'avais commencé à Moscou, et qui n'avait fait que devenir plus agréable, plus enchanteur à l'approche de Saint-Pétersbourg, ce beau rêve se dissipa

tout-à-coup, et je ne vis plus que ma profonde crédulité.

Après un moment de chagrin, après même avoir versé quelques larmes bien amères, je priai M. Fuchs de m'expliquer la terrible énigme du traitement que j'avais éprouvé ; mais il ne me fit que cette réponse : On a suivi ponctuellement les ordres de l'empereur même ; il ajouta seulement que depuis quelque tems, l'empereur s'était informé si j'étais de retour. Il finit par me dire que mes papiers étaient en dépôt dans les bureaux du procureur-général, qu'ils me seraient tous rendus. Après ces aveux presqu'insignifians, il se retira, en me souhaitant une bonne nuit.

Il m'avait en effet laissé dans un joli local, pour que je pusse me reposer tranquillement ; j'étais dans une petite salle étroite, où l'on avait coutume de déposer tous ceux qui, coupables ou innocens, tombaient entre les mains de l'inquisition secrète. Une table, une chaise, un bois de lit sans matelas ni couverture ; voilà les seuls meubles qui ornaient cette chambre, et ces meubles étaient couverts de vermine. Pouvais-je passer là une bonne nuit ? Combien elle fut triste au contraire ! je ne pus fermer la paupière. Mon

ame, profondément affligée de l'ignorance où j'étais sur le sort de ma famille, ne me laissait pas un moment de repos; elle volait vers ces objets chéris dont la destinée était cachée pour moi sous un voile impénétrable. Encore une fois, combien cette nuit fut triste!

Je revis le jour avec une joie sincère, et ne soupirai plus qu'après la réponse de l'estafette, pour pouvoir courir chez mon ami Graumann. Il était huit heures, que personne n'était encore venu me voir. Enfin M. Fuchs vint me souhaiter le bonjour; il n'avait pas encore reçu de réponse; l'estafette n'était pas de retour de Gatschina; mais.... ô Dieu! comment exprimer mon ivresse, mon délire! il me dit.... il me dit: Madame votre épouse est à Saint-Pétersbourg...... Ainsi qu'un malade perclus de tous ses membres, reprend courage, s'éveille, se ranime, quand l'étincelle de l'électricité pénètre dans ses sens, et leur rend la vie, je regardai d'abord le conseiller d'un œil fixe et immobile, ensuite mes genoux tremblèrent, ma langue se délia, je m'écriai: Où est-elle? où est-elle?... Il l'ignorait, ou du moins il feignait de l'ignorer; car, ce qu'il ajouta, le trahissait. Il ne dépend pas de moi, me dit-il, de vous faire sortir

de l'espèce d'arrêts où vous êtes, mais je ne m'opposerai pas à ce que vous fassiez venir votre épouse. Je n'écoutai plus le reste ; j'envoyai demander sur-le-champ Wassili Sukin : il était là ; je lui remis un billet pour mon ami Graumann. Ce serviteur expéditif fit toutes les diligences possibles, et revint un moment après, encore tout attendri de la joie que lui avait témoignée, à cette nouvelle, mon généreux ami. Je reçus la réponse suivante :

« Ta femme et tes enfans sont en bonne santé, et ne logent qu'à deux pas de chez moi ; mais avant de les voir, viens me trouver, afin que j'aie le tems de les préparer à ce bonheur inattendu : l'excès de la joie pourrait faire périr ta Christel, si elle n'était pas prévenue. »

Je priai mon pauvre Sukin de faire un second voyage, et d'aller annoncer à mon ami que je n'étais pas libre de sortir, mais seulement de recevoir des visites. Je lui dis de supplier Graumann, au nom de la plus tendre amitié, de hâter l'instant heureux qui devait nous réunir tous. Sukin, quoiqu'il ne fût pas intéressé, avait été si généreusement payé la première fois par mon ami,

qu'il s'empressa de faire cette seconde commission, et aussi promptement.

Quelques minutes après Graumann parut, et se jeta dans mes bras avec une explosion de sensibilité qui fit couler nos larmes sur nos deux visages ; mais je ne veux pas m'épuiser à peindre ces premiers transports de ma joie : ce n'était que le premier degré de l'échelle conduisant au ciel, où j'allais être bientôt placé (1). Ce bon ami me répéta que ma femme se portait à merveille ; mais il me prévint que je devais m'attendre à la trouver changée, et sur-tout bien faible, parce que la nouvelle de mon exil lui avait fait faire une fausse couche, et qu'à la suite, une perte affreuse avait manqué de la mettre au tombeau. Il me fit sentir de nouveau qu'il était absolument nécessaire, quoiqu'elle m'attendît depuis long-tems, de la préparer à me voir. Il ne fallait pas moins que les sages conseils de l'amitié, pour que je misse un frein à l'ardeur de mes desirs, et que je consentisse à différer encore le moment le plus heureux qu'il fût possible de goûter.

Quand Graumann me vit plus tranquille,

(1) Phrase traduite littéralement.

il continua ainsi : « J'ai déjà donné à ton épouse quelque pressentiment de ce qui allait se passer : par exemple, je lui ai remis une lettre que sans doute tu lui avais écrite en route, et par laquelle tu la priais de venir au-devant de toi jusqu'à la première station » (c'était la lettre que j'avais donnée à Sukin, quand je le laissai libre de nous quitter, et qu'il n'avait pu remettre à Graumann, qu'avec mon dernier billet). « Cette invitation de venir te retrouver, lui annonçant ton arrivée très-prochaine, l'a déjà mise au comble de la joie ; elle m'a sauté au cou, a embrassé tous ses enfans, en leur disant mille fois : Vous allez revoir votre père ! Puis réfléchissant tout-à-coup au contenu de la lettre, elle m'a prié de lui obtenir du gouverneur militaire, une passe, sans laquelle elle ne pourrait sortir de la ville. Je la lui ai promise, et même j'ai feint de la quitter pour cette commission. Maintenant je vais retourner auprès d'elle, et l'amener tout doucement à l'entrevue que je desire autant que toi. Il retourna chez elle : à peine fut-il entré, qu'elle vola à sa rencontre, pour lui demander s'il avait obtenu la passe dont elle avait besoin. Il se mit à sourire, et lui dit :

« A présent cette passe est inutile. » Elle le comprit, et volant dans ses bras, ne voulut pas le laisser un moment en repos, qu'il ne l'eût menée auprès de moi. Graumann eut beau parler de précautions à prendre, de prévoyance nécessaire, elle n'écouta rien, demanda son époux : mon pauvre ami n'eut presque pas le tems de faire avancer sa voiture. La seule faveur qu'elle lui accorda, au nom de son amour pour moi et de ma santé, fut qu'elle attendrait avec patience au détour d'une rue, jusqu'à ce que l'on m'eût prévenu de son arrivée.

Je m'entretenais avec M. Fuchs quand ce bon ami Graumann revint me trouver : son air joyeux, son ivresse embarrassée, la palpitation de son cœur, le tremblement de sa voix, tout me présageait une heureuse nouvelle. « Eh bien, lui dis-je, as-tu vu ma femme ? — Elle est là, me répondit-il ; je n'ai pu la retenir plus long-tems. A ces mots je poussai des cris de joie : qu'elle vienne ! qu'elle vienne donc ! m'écriai-je avec transport. — Je vais te l'amener. » J'avais perdu tout-à-fait la raison ; je voulais retenir M. Fuchs, qui sortait par délicatesse et pour ne pas nous gêner dans ces premiers momens ;

je lui disais : Restez ; vous verrez à quel point elle m'aime!...... vous verrez!...... J'entendis Graumann, j'entendis la voix de ma femme ; la porte s'ouvrit : je m'élançai jusques-là, et je reçus ma Christel sur mon cœur. Hélas! le sentiment de la joie la plongea dans le même état que le sentiment de la douleur : elle perdit connaissance.

Loin de moi l'idée de décrire une pareille scène ! en ai-je besoin ? Quel est le lecteur qui ne la sent pas ? quelle est l'ame sensible qui ne partage point l'ivresse de deux époux si long-tems séparés, si heureusement réunis ? Dois-je dire qu'il est des momens qui font oublier plusieurs années de souffrances ? Faut-il avouer que j'aurais été bien fâché de perdre dans cet instant le souvenir de mes longs chagrins, puisque ce souvenir ajoutait à la jouissance la plus inexprimable ? Tous ces détails affaiblissent l'idée du bonheur, et ne font que gâter le tableau le plus délicieux.

Graumann m'avait aidé à asseoir ma femme sur une chaise. « O ma Christel, j'étais à tes genoux! sur eux je reposais ma tête ; sur eux je versais les plus douces larmes : mes caresses, mes baisers, mes prières, te firent revenir à toi! Alors, avec quel ravissement tu penchas

ton visage sur le mien ! avec quels délices tu mêlas tes pleurs à ceux du plus tendre amour ! Mais que fais-je ? J'ai dit que mes pinceaux ne pouvaient retracer cette scène, et déjà j'ai peint notre situation, déjà l'on nous voit tous les deux étroitement embrassés, nous fixant avec suprise, nous parlant avec ivresse, et nous croyant seuls dans tout le monde entier : cependant le bon ami Graumann était là ; il se promenait dans la chambre ; il ne s'arrêtait que pour contempler un tableau si touchant, et pour essuyer ses pleurs. C'était à lui, c'était à son amitié, à sa généreuse complaisance que nous devions cette entrevue charmante. « Ami sensible, ami comme il en est peu, tu recevais en ce moment la récompense que tu méritais pour tes soins, ta sollicitude envers moi, comme envers tous ceux qui m'appartenaient! » Quand ce premier moment d'ivresse fut passé, que le chaos de nos sentimens fut un peu débrouillé ; quand nous pûmes nous parler, nous entendre, que de questions nous eûmes à nous faire, ma Christel et moi ! que d'événemens nous nous racontâmes réciproquement ! Combien de fois nous nous interrompîmes nous-mêmes pour effacer, par nos baisers, les larmes qui coulaient de tems en tems sur nos

joues ! Nous nous croyions échappés de nos tombeaux, rappelés à une nouvelle vie, et nous avions oublié les chagrins d'un monde qui ne nous paraissait plus être le nôtre.

Alors mon épouse me raconta ce qui lui était arrivé depuis notre séparation : elle me peignit l'instant où elle était revenue de son évanouissement, la terreur secrète qu'elle avait ressentie en ne me voyant plus auprès d'elle, son désespoir en apprenant mon départ, le morne silence qui y succéda en se trouvant seule avec ses enfans. Emmi, mon Emmi sanglotait ; elle s'était mise par terre dans un coin de la chambre, pour y pleurer plus à son aise de ce qu'on lui avait arraché son père ; mes autres enfans me cherchaient des yeux : celui âgé de trois ans ouvrait toutes les portes pour voir si je n'étais pas caché ; et le dernier, triste dans son berceau, semblait craindre de se livrer à sa petite joie accoutumée. Combien ces détails m'enivraient ! J'avais toujours peur, pendant que ma Christel me les donnait, que quelques-uns n'échappassent de sa mémoire. On est avare de pareils tableaux, et l'on n'en veut rien perdre.

Avec quelle indignation j'appris que le gouverneur de Mittau et sa famille avaient man-

qué à la parole qu'ils s'étaient empressés de me donner ! Ils devaient consoler ma femme, et charmer mon absence par leurs soins assidus : ils n'en avaient rien fait. Ses premiers et les plus tendres consolateurs avaient été des gens dont elle n'était en droit d'attendre que la plus parfaite indifférence. L'aubergiste Rœder et son épouse l'avaient traitée avec une humanité, une délicatesse d'autant plus estimable, que l'intérêt n'en était point le motif. Il est rare de voir dans les gens de cet état une noblesse de sentimens aussi touchante, que celle qu'ils avaient montrée à mon épouse. Cédant à ses besoins, ou bien par économie, ma Christel s'était vue forcée, après mon départ, de supprimer tous ces petits riens qui enchantaient mes enfans ; elle s'était même vue contrainte de les priver des petites friandises qu'elle leur donnait d'habitude : eh bien, ces bonnes gens n'avaient pas voulu que mes enfans souffrissent une telle privation ; ils leur avaient donné, en secret, tout ce qu'ils avaient coutume de manger. Ils avaient fait plus : pendant la maladie de ma femme, ils avaient préparé, tout exprès pour elle, plusieurs mets fort chers, qu'ils n'avaient jamais voulu porter sur leur mémoire. C'est un be-

soin pour moi de révéler ces traits qui caractérisent des ames pures et compatissantes.

Le général de Essen, un de nos parens (1), avait été encore un de ceux qui s'étaient conduits loyalement envers mon épouse. Ce brave et sensible guerrier, déjà tant calomnié, n'avait pas réfléchi que ses liaisons avec ma famille l'exposeraient à de nouveaux dangers. Il était venu chaque jour exactement rendre sa visite à ma femme. L'espoir de consoler les malheureux, était plus puissant chez lui que la crainte de se compromettre : puisse le ciel le récompenser de ses généreuses attentions !

Le conseiller d'état de Régence, M. de Wachter et son épouse, dont nous avions fait depuis peu de tems la connaissance à Réval, et avec lesquels nous n'étions pas unis intimement, avaient aussi donné la preuve que le malheur doit serrer les nœuds de l'amitié, et rendre éternels les liens qui n'étaient que nouveaux.

Que j'ai de plaisir à nommer toutes ces

(1) C'est celui qui prit le commandement en Hollande, après la malheureuse bataille où le général Hermann fut fait prisonnier, mais qui fut ensuite remercié, parce que le D........ *détestait les témoins de ses exploits.*

personnes recommandables, qui viennent vous aider à supporter le fardeau des chagrins! Ma reconnaissance est le seul hommage que je puisse offrir à leurs vertus : qu'elles daignent le recevoir! La publicité embarrassera peut-être leur modestie, mais elle satisfait mon ame pénétrée de tant de génerosité.

Plusieurs autres personnes vinrent encore visiter mon épouse, mais aucune avec ce sentiment d'intérêt qui distingue celles que j'ai nommées. Le secrétaire d'état Weitbrech, de tems en tems se présentait chez elle pour lui faire la guerre sur sa douleur obstinée. « Vous pleurerez donc toujours? lui disait-il ; ce désespoir éternel ne peut vous avancer à rien. — Je pleurerai, répondait ma Christel, tant que je ne verrai pas mon époux, tant que le gouverneur ne consentira pas à me recevoir. — Mais, madame, le gouverneur n'aime pas à voir pleurer; il n'aime pas à voir les malheureux. — Pourquoi donc est-il gouverneur? »

Après bien des peines cependant, ma femme obtint une audience de M. de Driesen; mais il la reçut assez cavalièrement, pour ne pas dire d'une manière malhonnête. Il se présenta à elle en robe de chambre, la pipe à la bou-

che, et ne lui proposa pas même de s'asseoir. Lassé de quelques propos vagues et insignifians, auxquels mon épouse ne répondait pas, il changea de conversation, et tâcha de s'excuser de ce que sa femme n'avait pas attiré ma Christel dans sa maison. Il allégua des motifs ridicules : il dit que son épouse étant enceinte, n'aurait pu voir sans douleur une malheureuse auprès d'elle, et que cet aspect continuel lui aurait été nuisible dans son état ; ensuite il se retira. Depuis ce moment il ne reparut plus, et ne prit aucun intérêt au sort de ma femme.

Elle ignorait donc absolument tout ce qui s'était passé à mon égard : aussi attendait-elle à tout moment mon retour. A chaque voiture qu'elle entendait arriver très-vîte, elle se levait, croyant voler au-devant de moi. La seule chose qui semblait lui prouver pourtant que mon sort n'était pas aussi doux qu'elle avait pu le penser, c'était l'obligation où elle était de remettre au gouverneur toutes les lettres qu'elle écrivait : il lui était défendu d'y insérer une seule phrase touchant sa position et la mienne ; à peine encore daignait-on les envoyer. On les copiait, et ces copies étaient adressées à Saint-Pétersbourg. Toutes

ces précautions, toutes ces méfiances devaient nécessairement alarmer ma Christel; aussi prit-elle tous les moyens de m'écrire sans être aperçue; elle ne trouva que le tems de tracer un billet, que l'aubergiste Rœder cacha adroitement, et mit à la poste: il était adressé à mon ami Graumann, et lui parvint.

Qu'il est heureux que je puisse aujourd'hui, sans danger, mettre au grand jour les traits généreux et les traits méprisables de cette histoire!

Tout cet espionnage, toute cette gêne, qui commençaient à fatiguer ma femme, en redoublant ses inquiétudes, finirent heureusement au bout de deux semaines. Ma Christel reçut la permission de l'empereur, de se rendre auprès de ses parens, en Estonie. Elle partit, mais la maladie la retint en route, à Riga. Elle descendit chez l'aubergiste Langwitz, tenant l'hôtel de Saint-Pétersbourg. Cet homme, interrogé par elle pour savoir si j'avais logé chez lui, eut l'imprudence de répondre: « Non; il a été conduit tout droit de Riga à Tobolsk. » On peut s'imaginer l'effroi que cette réponse étourdie lui causa sur-le-champ: l'idée de mon exil ne lui était pas encore venue. Cette nouvelle imprévue la jeta

dans un désespoir épouvantable : elle finit par ne point y croire. Que ne dut-elle pas dans ce moment, aux tendres consolations du secrétaire de la régence Eckard, mon fidèle ami ! avec quelle ardeur, lui et d'autres braves gens s'empressèrent de lui donner de l'espoir et du courage ! Il faut absolument, il faut que je nomme parmi ces amis de l'humanité, le brave gouverneur de cette ville, M. de Richter. Il vint voir ma femme, la traita avec tous les égards possibles, et s'attendrit même avec elle sur la perte qu'elle avait faite à Mittau : il résista seulement aux prières qu'elle lui fit de lui déclarer mon séjour ; mais il jura sur son honneur, que je n'étais pas dans le fort de Risgisch ni dans les environs, et qu'il savait de bonne part que j'étais en bonne santé. Je dois aussi parler, avec un égal sentiment de reconnaissance, de deux autres personnes, que l'amitié et la parenté conduisirent auprès de mon épouse, le comte Siewers de Wenden et son épouse. Ce couple aimable vint voir ma Christel, lui témoigna toujours le plus tendre intérêt, et eut pour elle les plus grands égards : puissent-ils tous deux lire ces lignes tracées par le souvenir de tant de bontés ! c'est un bien

faible tribut pour une si généreuse conduite.

Ma femme était un peu consolée par l'amitié du gonverneur de Riga, et par la sensible pitié de tous les habitans de la ville. Les procédés de mon bon ami Eckard lui adoucissaient bien des heures de chagrin; le docteur Stoffregen lui prodiguait les soins les plus assidus. Cependant il y avait des momens où, seule avec elle-même, le poids de ses maux se fesait sentir si vivement, qu'elle en était accablée : quelques scènes innocentes réveillaient sur-tout sa douleur. Par exemple, lorsque ses enfans, devenus presqu'orphelins, jouaient à la porte de la rue, beaucoup de passans s'arrêtaient en les voyant, demandaient à qui ils appartenaient, et s'éloignaient en s'écriant : « Les pauvres enfans! » Comme cela arrivait presque tous les jours, mes enfans montèrent une fois dans la chambre, s'approchèrent de ma Christel, et lui dirent : « Maman, pourquoi donc nous appelle-t-on malheureux? » Emmi s'écria une fois : « Tiens, maman, qu'on apporte des chaînes pour moi! il m'est égal qu'on me les attache, si l'on me met auprès de mon papa. » Que l'on juge l'effet de pareils discours! Dans la bouche des enfans, tout charme, tout intéresse; et ce que disaient

les miens, avait une expression si naïve et si douloureuse! Rien ne délabrait plus la santé de mon épouse, que ces coups inattendus.

Dès qu'elle eut cependant repris quelques forces, elle continua sa route par Dorpat, pour se rendre à notre terre de Friedenthal. Quels souvenirs amers vinrent frapper son esprit, lorsqu'elle se trouva sur une hauteur qui lui laissait apercevoir le lieu où, quelques années auparavant, nous avions passé des jours si heureux, dans le sein d'un bon ménage! Elle n'osa pas entrer dans la maison, dans les chambres, parce que, disait-elle, chaque pièce, chaque meuble lui rappelleraient son époux, et seraient pour elle un sujet de douleur; mais elle se rendit chez le prieur Koch, prédicateur de la paroisse, un des plus éloquens de tous ceux qui, alors, montaient en chaire. Sa femme, une Française qui avait été autrefois la gouvernante de ma Christel, se montra aussi bonne, aussi sensible que lui, et parut avoir un esprit et un cœur tout-à-fait semblables à celui du bon Koch. Ce fidèle ami avait été autrefois précepteur dans la même maison où sa femme était gouvernante; il l'avait connue, aimée et épousée dans cet endroit; il était devenu, dans ce tems, un de

mes confrères à l'académie : nos maisons étaient donc liées par la plus grande amitié. Voilà pourquoi ma Christel fut reçue par ce couple estimable, comme par un père, comme par une mère, et pourquoi elle se vit soignée avec autant de zèle que de plaisir.

Croirait-on qu'il se trouva des gens assez perfides ( je n'ose pas les nommer ) pour conseiller à ces braves gens de renvoyer ma femme hors de chez eux, en cherchant à les intimider sur le danger qui pourrait en résulter pour eux, s'ils la gardaient plus long-tems ? Mais M. Koch eut le courage de résister : « Non, répondit-il avec colère à ceux qui lui donnaient un conseil aussi vil, non, je ne ferai pas ce que vous m'engagez de faire, dussé-je être envoyé aujourd'hui même en Sibérie. » Que le ciel bénisse cet homme courageux, respectable, qui, sous un simple toit, sans orgueil et sans présomption, fait le bien pour le seul plaisir de le faire, et qui réunit à la probité des bons habitans de la campagne, l'héroïsme des âmes nobles et grandes ! Que le ciel le bénisse ! Si jamais un coup du sort vient frapper ses enfans ou ses petits-enfans, je veux en prendre ici l'engagement public et solemnel, ils trouveront

chez moi tous les secours qu'ils desireront; l'asyle dont ils auront besoin. Après ma mort, que ces lignes, tracées par la reconnaissance, imposent à mes descendans la sainte obligation d'agir envers cette rare famille, comme si je vivais encore! Je jure à la face de l'Europe, qu'également courageux envers ces estimables gens, nul sentiment de crainte ne retiendra l'élan de mon cœur. Que mes descendans m'imitent! ils suivront mon exemple, je le promets pour eux. »

C'est chez M. Koch que ma femme reçut enfin la lettre que je lui avais écrite de Stockmannshof. Cette lettre courut bien des chances avant d'arriver à sa destination; le jeune homme à qui je l'avais confiée, ainsi que quelques autres, manqua vraisemblablement d'audace pour les faire parvenir. Le chambellan de Beyer, ou plutôt le prévoyant *Prostenius* les envoya au gouverneur de Riga, qui, pour obéir à son devoir, ordonna qu'on les fit passer au général-procureur à Saint-Pétersbourg (1). Celui-ci les porta à l'empereur. Ce souverain trouva fort mauvais que

(1) Cependant je sais que la lettre au comte de Cobentzel a été mise de côté. Cela était prudent alors, vu la situation de l'horison politique.

je déclarasse M. le comte de Pahlen pour son favori; et qu'à ce titre, je plaçasse ma confiance en lui. C'était une faiblesse particulière à l'empereur, de ne pas vouloir laisser paraître qu'il avait un favori, et il était fâché que quelqu'un pût se vanter d'avoir de l'influence sur lui. Il arriva de là que le général-procureur, ennemi déclaré du comte, profita de cette occasion pour mettre cette affaire dans un jour odieux; en un mot, l'empereur, qui voyait cependant tous les jours le comte, au lieu de lui donner la lettre lui-même, la lui fit remettre par Obuljaninow; il ne lui en dit pas un seul mot, mais en garda beaucoup d'humeur. Le comte même m'a témoigné, par la suite, que j'avais été presque seul cause de sa disgrace.

L'empereur, malgré son dépit, ne voulut pas garder la lettre que j'avais écrite à ma femme dans un moment de désespoir; il ordonna même qu'elle lui fût remise, et que l'on en prît d'elle un acquit. Cette lettre fut donc envoyée au gouverneur d'Estonie, qui la réadressa au chef de la police du cercle de Wesenberg, le baron de Rosc (1). Ce

(1) En Livonie et en Estonie les biens sont comptés

dernier la porta lui-même à ma Christel, et en reçut l'acquit expressément demandé. Cette fatale lettre produisit les plus tristes effets : ma femme, épuisée déjà par de longs chagrins, ne put résister davantage, tomba malade, et fit une fausse couche de trois mois. Une perte horrible succéda à cet accident ; on trembla pour ses jours. Hélas! sans l'amitié incomparable de la famille Koch, sans leurs tendres soins, je pleurerais maintenant, avec six orphelins, la mort de tout ce que j'avais de plus précieux au monde ; je perdais un bien dont la puissance de l'empereur ne pouvait me dédommager : mais elle fut sauvée. Dès qu'elle eut repris quelques forces, elle se rendit, à l'invitation de mon bon ami Knorring, à Réval. Son dessein était de prendre conseil de ses parens et de ses amis sur ce qu'elle devait faire, seulement par rapport à notre fortune ; car sa résolution de me suivre en Sibérie était bien ferme, et les conseils ne pouvaient ni aug-

---

par *kaaken*, c'est-à-dire, par pièces de terres qui rapportent telle ou telle quantité de bénéfices, et qui peuvent nourrir tel ou tel nombre de bestiaux. Le chef de la police d'un cercle, a la police du pays.

menter ni diminuer la pressante envie qu'elle en avait secrètement.

Plusieurs de ceux que nous croyions pouvoir nommer nos amis, se comportèrent d'une manière assez équivoque à son arrivée à Réval; mais je n'en parlerai pas. J'aime mieux dire que mon bon Knorring, son aimable femme, mon fidèle Hueck, et plusieurs autres braves gens s'abandonnèrent sans crainte, sans pusillanimité, à l'élan de leurs cœurs. C'est en vain que des gens égoïstes ou timides voulaient encore, dans cet endroit, persuader à Knorring qu'il s'exposait en donnant asyle à ma malheureuse épouse, il n'écouta rien que son amitié, que son généreux attachement pour tout ce qui me regarde; cependant, il me l'a avoué, il s'attendait à des suites fâcheuses, au désagrément de faire bientôt un voyage à Saint-Pétersbourg; mais il était décidé à tout, plutôt que de ne pas consoler l'épouse de son meilleur ami.

Ma Christel n'était plus occupée à Réval que de son départ pour la Sibérie. On avait beau l'effrayer sur l'éloignement, sur les périls à courir, sur les fatigues, sur les privations, elle n'entendait rien que la voix de

son époux qui lui criait : « Viens donc charmer ma solitude, ou mes déserts ! » Quand on lui représentait que mon exil ne pouvait être de longue durée, elle répondait : « Comptez-vous pour rien d'adoucir les souffrances d'un seul jour, d'une semaine ? ». Elle n'aspirait qu'à se retrouver près de moi, sur mon cœur. Sa femme de chambre, Catherine Stegmann (ma reconnaissance m'invite à la nommer), Catherine Stegmann lui proposa de l'accompagner, quoiqu'elle laissât dans ces environs une mère très-âgée, et sur-tout bien chérie. « J'ai passé des jours heureux près de vous, disait cette bonne fille, je veux aussi partager ceux qui sont moins agréables. » Ma femme avait le projet d'emmener avec elle mon Emmy ; mais de laisser les autres enfans : l'homme qui devait l'accompagner, moyennant une récompense considérable, était retenu, et le départ était fixé irrévocablement au premier juillet.

Un jour ma femme, plus triste que de coutume, paraissait être aussi plus absorbée, et son air était plus mélancolique : après dîner, elle se retira dans son appartement, et se jeta sur son lit pour y reposer quelque tems. Knorring était au balcon du salon ; un

courrier monte l'allée qui conduit au château, questionne, pique des deux, et tenant la dépêche à la main, approche de la maison, saute en bas de son cheval, et grimpe à la hâte le grand escalier. Knorring va à sa rencontre, saisi tour-à-tour de crainte et d'espérance : sa famille tremblait que ce ne fût quelqu'ordre rigoureux qui le concernât : mais « Bonne nouvelle ! » s'écria le courrier. A ces mots, il montre une lettre du comte de Pahlen pour ma femme ; Knorring veut la prendre, mais le courrier dit qu'il desirait avoir le plaisir de la lui donner lui-même.

Quelle que fût l'ivresse que sentaient tous mes bons amis, dans cette circonstance favorable, mais inattendue, ils n'oublièrent pas qu'il fallait prendre des ménagemens avec ma femme : la croyant endormie, ils craignaient de l'éveiller, et pourtant ils bouillaient d'impatience de lui annoncer cette heureuse nouvelle. Ils ouvrirent tout doucement la porte de sa chambre ; elle ne dormait pas. Voyant plusieurs têtes qui regardaient les unes après les autres, à travers de la porte entr'ouverte, et remarquant que les figures n'avaient plus cet air triste qui, jusques-là, ne les avait point quitté, elle se leva vite sur son séant,

et dit : « Avez-vous quelque chose à m'annoncer ? — O mon dieu, non, lui répondit-on d'abord, avec une indifférence bien mal feinte, nous voulions seulement voir si tu dormais. — Vous me cachez quelque chose d'heureux ; je le vois à la gaîté répandue sur votre visage ; oui, vous avez une bonne nouvelle à m'annoncer : parlez, de grace, parlez ! — Eh bien, nous avons de bonnes nouvelles de Kotzbuë. — Se pourrait-il ? — Il y a ici un courrier du comte de Pahlen. — Vous ne m'abusez pas ? — Il t'est adressé. — Je veux le voir. » A ces mots, elle saute en bas du lit, s'élance hors de la chambre, saisit la lettre des mains du courrier, brise le cachet et lit, en s'interrompant pour essuyer ses larmes, qui formaient à tout moment un voile épais sur ses yeux : « Il a plu à sa majesté impériale de vous permettre, ainsi qu'à votre époux, de venir à Saint-Pétersbourg. C'est avec une bien grande satisfaction que je me hâte de vous faire part de cette grace particulière de notre auguste souverain, afin que vous puissiez faire vos dispositions pour vous rendre à la capitale, dès que vous le voudrez. On a expédié également un exprès à votre mari, pour qu'il pût arriver

avant vous, ou que, tout au moins, il vous y suivît de bien près. Je me ferai d'ailleurs un vrai plaisir de vous procurer un logement convenable.

« Recevez, madame, l'assurance de toute la part que je prends à cet événement, ainsi que du respect avec lequel je suis, madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Comte de PAHLEN.

St.-Pétersbourg, 16 juin 1800.

Ce que mes amis m'ont raconté de l'effet de cette lettre sur mon épouse, est touchant au-delà de toute expression ; sa joie était un vrai délire : elle qui pouvait à peine, quelques heures auparavant, se traîner toute seule d'un fauteuil à un autre, sautait dans ce moment avec la légéreté d'une biche ; elle ne pouvait pas rester une minute à la même place. Elle allait chercher elle-même ce dont elle et les autres avaient besoin ; elle pleurait et riait en même-tems ; elle donnait au courrier tout l'argent comptant qu'elle avait ; elle insistait, priait, suppliait pour que l'on s'occupât tout de suite des préparatifs du voyage :

elle était irrévocablement décidée à partir dès le lendemain pour Saint-Pétersbourg, et refusait d'entendre toutes les représentations qu'on lui fesait pour la détourner d'un départ aussi prompt, qui pouvait nuire essentiellement à sa santé. Mes amis, voyant qu'ils ne pourraient rien obtenir d'elle, mandèrent mon excellent médecin Bluhn. Il vint avec empressement : il fit comprendre à ma pauvre Christel, que l'exaltation de son esprit exigeait quelques momens de repos, et qu'elle risquait sa vie en partant dans l'état de faiblesse où elle se trouvait ; qu'enfin son époux aurait peut-être la douleur d'arriver pour la voir dangereusement malade. Ces raisons firent quelque effet sur elle, et la décidèrent à regret de retarder son départ de quelques jours.

Peu de tems après l'arrivée de ce courrier, il en arriva un autre envoyé par le gouverneur de Réval. Le général-procureur lui avait fait part de la même nouvelle, en lui observant qu'il fallait, d'après les ordres supérieurs qu'il avait reçus, faire donner à madame de Kotzbue, tout ce qui lui serait nécessaire pour son voyage, et sur-tout, l'argent dont elle pourrait avoir besoin. D'un autre côté, le

gouverneur militaire de Saint-Petersbourg avait reçu l'ordre de faire préparer un logement pour M. et madame de Kotzbuë.

Ma bonne Christel fut, par cette offre gracieuse de l'empereur, dans le même embarras où je m'étais trouvé, quelques jours auparavant, à Tobolsk. Elle était trop fière pour demander beaucoup, et ne voulait pas le paraître en ne demandant rien. Après qu'elle se fut consultée avec ses amis, elle borna sa demande aux frais de la route jusqu'à Saint-Pétersbourg; ils lui furent comptés sur-le-champ.

La manière honnête et généreuse avec laquelle la plus grande partie des habitans de Réval se conduisit envers ma femme, dans cette occasion, ne sortira jamais de ma mémoire; je garderai toute ma vie un souvenir de reconnaissance pour cette bonne ville. Pourrait-on s'imaginer que cette nouvelle de ma liberté fut, pour tous ces braves habitans, un jour de joie, un jour de fête. Une demi-heure après qu'elle fut répandue, ils couraient les uns chez les autres, pour s'assurer de la vérité. Dans les rues, chacun s'interrogeait; on arrêtait celui qui était en voiture, pour lui faire partager l'alégresse générale.

Il continuait sa route, et à son tour, arrêtait ses amis pour les instruire de ce qui se passait. « Kotzbuë est en liberté ! se criait-on de toutes parts ; ainsi je n'avais que des amis bien tendres, bien sincères dans la ville de Réval. Je pourrais les compter par le nombre de ses habitans. L'époque de ma délivrance fut pour eux un jour de tribut à l'amitié et à l'humanité.

Mon épouse partit trois jours après cette nouvelle. Ayant vu, par la lettre de M. le comte de Pahlen, qu'il était possible que je fusse déjà à Saint-Pétersbourg, elle franchit l'espace de cinquante milles bien comptés, de Réval jusqu'à la capitale, sans prendre une heure de repos. Mais M. le comte s'était trompé dans le calcul : sa bonne volonté et le desir de me rendre libre, l'avaient empêché de réfléchir que le courrier expédié par lui à Tobolsk, partant le 15 juin, il était impossible que je fusse de retour avant sept semaines ; encore fallait-il, comme je l'ai fait, aller plus vîte que la poste aux lettres. Ma femme arriva donc trop tôt, et logea à l'auberge, car l'appartement qui lui était promis n'était pas prêt : on oublia même ensuite de

le lui donner ; elle eut la délicatesse de n'en point parler.

Je n'eusse jamais révélé cette petite circonstance, si elle ne m'eût fourni l'occasion de faire briller, dans un nouveau jour, la générosité de mon ami Graumann. Dès qu'il fut prévenu que les dépenses de ma nombreuse famille, dans une auberge, étaient au-dessus des moyens de mon épouse, il loua, sans en rien dire, un logement commode, paya d'avance deux mois de location, et s'empressa de le mettre en état d'être habité. Quand tout fut arrangé comme il le desirait, il pria ma femme de l'y suivre. Elle trouva avec surprise un appartement très-agréable, composé de cinq pièces élégamment meublées; la chambre à coucher était garnie d'un très-beau lit; chaque pièce était ornée suivant son utilité. La cuisine même était remplie de tous les ustensiles nécessaires; linge de table, service de porcelaine, des provisions de café, de sucre, de bougie, et même de l'argenterie; rien n'était oublié : enfin ma femme se trouva dans un ménage parfaitement monté, sans qu'elle pût savoir de l'homme respectable qui semblait avoir fait paraître tout cela par une espèce de

magie, ce qu'il avait dépensé pour obliger d'une manière si attentionnée. On doit oublier les chagrins que l'on a éprouvés quand on finit par publier un trait d'amitié aussi étonnant que délicat. Je me crois donc heureux de pouvoir terminer un récit des malheurs de ma Christel pendant mon absence, par cet hommage particulier à mon ami Graumann.

C'est en nous racontant tour-à-tour ce qui nous était arrivé, que ma Christel et moi trouvâmes mille délices. L'écho de la chambre où nous étions, cet écho qui, peut-être, avait retenti des soupirs de quelques malheureux, ne répétait que les accens de l'ivresse, de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance; mais il nous manquait encore quelque chose dans ce tableau où figuraient déjà le plus sensible des amis, la plus aimable des épouses, le plus heureux des hommes; il nous manquait encore mes enfans. A peine eus-je fait cette remarque, que ma femme s'élança hors de la chambre, sauta dans la voiture et courut les chercher. Les pauvres petits attendaient depuis long-tems avec la plus turbulente impatience. La voiture revient: je les aperçois, s'agitant et passant d'une portière à l'autre,

Ils arrivent; ils montent, ils sont près de moi; tous se jettent ensemble à mon cou, m'embrassent, me caressent; et moi..... moi.... Il faut être père soi-même pour bien comprendre cette scène délicieuse.

Les heures s'écoulaient rapidement, nous ne nous en apercevions pas: déjà le matin et l'après-dînée étaient passés, nous ne l'avions pas même observé; l'estafette n'était pas encore de retour de Gatschina, et nous n'y prenions pas garde. Alors je m'inquiétais peu d'être prisonnier: j'avais près de moi tout ce que je pouvais desirer.

Un évévement qui arriva le soir, renouvela et accrut les transports de notre joie. Le marchand russe, celui qui avait été mon compagnon de voyage, s'était flatté (j'ai oublié de le dire) qu'il recevrait à Moscou, des nouvelles de sa femme et de sa fille. Il était sorti dans cette ville, pour aller chercher un de ses parens, et était revenu dans le plus morne chagrin. « Je me suis trop réjoui, m'avait-il dit; je me croyais heureux, et Dieu n'a fait qu'ajouter à mes peines; ma fille et ma femme sont mortes. » Il ne m'en avait plus parlé; et par la suite il s'était toujours montré taciturne, et n'avait cessé de répandre secrètement des lar-

mes que je voyais, avec respect, couler sur sa barbe blanche. A mon arrivée à Pétersbourg, il était resté avec moi dans la même chambre. Lorsque ma femme avait paru, il avait été se mettre dans un coin, où il soupirait silencieusement. Sans nous interrompre par une seule parole, sans paraître jaloux de notre bonheur, il était demeuré les yeux fixés sur la terre : il fesait déjà nuit, qu'il était toujours dans la même situation. Un courrier entra tout-à-coup en s'écriant : « Iwan Semenowitsh, ta femme et tes enfans sont ici ! » A ces noms, il se leva comme un homme qui se réveille d'un songe fatigant ; il vola vers la porte ; sa femme et sa fille furent dans ses bras : c'était une répétition de la scène qui venait de se passer entre nous. Elle devint encore plus touchante que la nôtre, par la surprise de ce pauvre marchand, qui s'était déjà familiarisé avec l'idée qu'il avait perdu les deux êtres chers, présens à ses yeux. Il les considérait avec une admiration attendrissante ; il ne pouvait concevoir par quel hasard il retrouvait sa famille. Il y avait si long-tems qu'il en était séparé, qu'à peine reconnaissait-il sa femme, qui était mince et délicate lorsqu'il l'avait

quittée, et qui, maintenant, était grasse et bien portante : il avait laissé sa fille à l'âge de huit ans, et la revoyait à seize, ornée de tous les attraits, de toute la fraîcheur de la jeunesse. Il fut long-tems dans cette tendre stupéfaction. A tout moment il prenait la lumière, éclairait cette jeune beauté, pour ne rien perdre de ses graces; et quand il l'eut bien examinée, quand il l'eut pressée sur son cœur, ainsi que son épouse, il commença à pleurer et à s'écrier : « Hélas !...... hélas !.... » Jusques-là il n'avait pu proférer une seule parole.

Le jour et une partie de la nuit s'étaient donc écoulés au milieu de ces sentimens dont rien ne pouvait églaer la douceur. Comme j'avais infiniment besoin de repos, je témoignai le desir de me rendre, à l'instant même, à mon logement, ou plutôt au logement de Graumann, m'engageant, sur mon honneur, à me retrouver le lendemain matin à l'heure dite. Le conseiller d'état Fuchs eut la bonté de prendre sur lui de m'accorder cette permission. Je ne saurais dépeindre la joie vive et pure que je ressentis en entrant dans ce logement, préparé par l'amitié, embelli par

l'amour et la nature : j'y fus reçu de mes gens avec les transports de l'alégresse la plus vive et la plus sincère.

Il n'y avait encore qu'une heure qu'au milieu de cette réunion de bons amis heureux de mon bonheur, je goûtais ce plaisir indicible qu'a dû éprouver tout proscrit de retour dans sa famille ; il y avait à peine une heure, dis-je, que je jouissais de tous les hommages, de toutes les caresses de ceux qui m'entouraient, lorsque le conseiller d'état Fuchs me manda qu'il venait de recevoir, à l'instant, l'ordre de me mettre en pleine liberté. A cette nouvelle, la joie générale se changea en un délire de folie, qui ne cessa qu'au moment où j'annonçai, avec regret, que j'avais besoin d'un peu de repos. Tout le monde se retira, et je me reposai cette nuit, pour la première fois depuis quatre mois, comme un homme libre, et qui peut vivre tranquillement sur le sein de son épouse et dans les bras de ses enfans.

Le lendemain matin..... ô céleste réveil !..... je ne puis, non, je ne puis le décrire.... après mille baisers donnés à ma Christel, donnés à ma petite famille, je sortis pour me rendre chez le gouverneur militaire, M. le comte de

Pahlen. Il était de mon devoir de lui faire cette visite; mais on croira facilement que je le fesais plutôt par reconnaissance. Malgré la quantité d'affaires dont il était accablé, il me reçut. La foule empressée des gens qui venaient pour lui faire la cour et se mettre à l'ombre de l'arbre, jusqu'au moment de l'orage qui pouvait le frapper; cette foule nous empêcha de nous dire réciproquement autre chose que quelques phrases de politesses.

C'était bien peu pour mon cœur: je remarquai aussi que ce n'était pas assez pour le sien. J'appris, dans cette entrevue, que non-seulement il s'était empressé d'annoncer à ma femme ma liberté et la part qu'il y prenait, mais qu'encore il avait eu la complaisance d'en prévenir ma respectable mère, à Weimar. Pouvait-on pousser plus loin le desir d'obliger? et pouvait-on mieux le remplir? Je quittai M. le comte de Pahlen, vivement pénétré de tant de bienveillance.

Le 13 août je reçus la copie d'un ukase, par lequel l'empereur me donnait un bien de la couronne, *Worrokull*, situé en Livonie, et qui contenait 6 un huitième kaaken, libre et franc. Ce bien, où l'on compte environ quatre mille ames, était pourvu d'une maison com-

mode, de tout ce que l'on pouvait desirer, et rapportait annuellement 4,000 roubles. Ce présent était digne de la magnificence de l'empereur, et devenait en même-tems un gage assuré de mon innocence.

J'eusse bien volontiers, à cette époque, fait un voyage en Allemagne; mais plusieurs amis s'appuyant sur des raisons sensées, me conseillèrent de ne pas en demander la permission. Je suivis leurs conseils, parce qu'ils connaissaient mieux que moi le souverain. Alors, dans ma lettre de remercîmens à l'empereur, je n'annonçai autre chose que la résolution où j'étais de me retirer à la campagne, pour y jouir de la paix et du prix des bienfaits de sa majesté.

Cette lettre produisit un effet auquel j'étais bien loin de m'attendre. Le lendemain je reçus, par le conseiller intime Briskorn, secrétaire de l'empereur, une lettre du cabinet, dont voici le contenu:

« Monsieur,

» Pendant que j'avais le bonheur de lire à
» sa majesté impériale votre lettre de remer-
» cîmens, j'ai reçu d'elle l'ordre suprême de
» faire un ukase qui vous donne la place de

» directeur du théâtre allemand, avec le titre
» de conseiller de la cour, et un traitement
» de 1200 roubles; mais lorsque je suis venu
» à l'endroit de votre lettre où vous dites que
» vous êtes sur le point de vous retirer à la
» campagne, il a plu à sa majesté de m'or-
» donner que je vous demandasse votre con-
» sentement à la place qu'il vous propose.
» Je m'acquitte de ce devoir avec empres-
» sement, et vous prie de me mander, aussitôt
» qu'il vous sera possible, si vous êtes dans
» l'intention d'accepter l'offre gracieuse de
» notre généreux empereur.
» Recevez l'assurance de ma haute consi-
» dération. »

BRISKORN.

« *P. S.* En qualité de directeur, vous serez
» immédiatement sous les ordres du grand
» maréchal de la cour, Narischkin. »

Mon embarras, à la réception de cette lettre, fut aussi grand que mon effroi. Il fallait que je devinsse encore directeur de théâtre, moi qui, malgré mes rapports d'amitié avec le baron de Braun, ne voulais plus occuper cette place; moi qui m'étais tant de fois promis, et qui avais si souvent juré à mon

épouse de ne plus me laisser conduire dans ce chemin qui offre, à côté de quelques roses, de si cruelles épines; moi qui savais, par expérience, que malheureusement les artistes les plus distingués ne sont souvent que les plus méchans hommes; moi qui ne pouvais ignorer que le plus petit mot de critique vous fesait le plus mortel ennemi de celui même que vous aviez, peu de tems auparavant, comblé d'éloges. Je connaissais trop bien messieurs les acteurs et mesdames les actrices: j'avais souvent vu un d'entr'eux ou d'entr'elles me demander mon avis sur leur jeu, sur leurs talens, avec une apparence de sincérité, de modestie, et se fâcher ensuite d'un arrêt vivement sollicité. La plupart des acteurs, même de ceux qui ont le plus de mérite, n'aiment pas l'art en lui-même, mais l'artiste; ils voient avec plaisir un grand tableau de figures ridicules, pourvu que la leur, dont ils sont amoureux, ressorte du fond avec des couleurs agréables. Je veux dire par-là qu'ils s'embarrassent peu de l'ensemble et du talent de leurs camarades; ils ne voient que les détails et leurs propres succès. Mais à quelle digression me conduit une expérience de vingt ans! expérience souvent bien amère! Je finirai

en disant comme *Shakespeare* : Vanité, ton nom est un acteur!

Pouvais-je, avec la connaissance intime que j'avais du théâtre, consentir à me mettre à la tête de ce lui de Saint-Pétersbourg, qui demandait un changement total pour acquérir quelque estime dans l'esprit du public? Un entrepreneur, nommé *Miré*, avait formé sa troupe des ruines de sociétés ambulantes. Quelques acteurs que l'on avait fait venir d'Allemagne l'avaient, à la vérité, rendue un peu meilleure; mais elle était bien loin de la perfection. Soutenue jusques-là par une société d'actionnaires, composée de négocians sur le point de se retirer, elle ne pouvait manquer de se dissoudre, lorsque l'empereur, sur les représentations de M. le comte de Pahlen, résolut de la prendre au compte de la couronne. Fallait-il que je revinsse précisément dans cette circonstance? Ce retour seul avait donné à Paul I^er l'idée de me confier la direction de ce nouveau théâtre de la cour, et c'était pour moi un témoignage non équivoque de sa bienveillance. Je me trouvais donc dans une situation bien embarrassante. Il est difficile, et quelquefois dangereux, de refuser les bienfaits des souverains; ils n'ai-

ment pas offrir en vain, sur-tout lorsqu'ils se sont flattés que leurs présens vous plairont.

Cependant je cherchai tous les détours possibles pour mettre en avant la répugnance invincible à me charger des fonctions de directeur. Je fis répandre ce bruit à dessein, en accompagnant ces motifs de refus, d'une reconnaissance publique pour ces nouveaux dons de l'empereur ; mais je réussis mal dans mon projet. On parla plus de ma gratitude que de mes dégoûts, et au lieu de recevoir une réponse qui fut favorable à mes desirs, je reçus les trois ukases suivans : L'un instruisait le grand maréchal de la cour de mon installation ; l'autre fesait connaître au sénat ma nomination à la place de conseiller de la cour ; et enfin, le troisième fixait mon traitement à prendre sur la cassette de l'empereur. Outre la somme qui m'était assigné, somme peu considérable en apparence, je devais encore recevoir, sur la caisse du théâtre, celle de dix-huit cents roubles pour un équipage, pour le bois, la lumière et un joli logement. Tous ces dons ne fésaient qu'ajouter à ma fortune, que l'empereur avait déjà fort avancée. Je dois dire, en publiant sa bonté infinie, que par ce traitement et le rapport de la

terre qu'il m'avait donnée, il me composa tout-à-coup un revenu de neuf mille roubles. Je ne comprends pas, dans ce calcul, le montant de deux représentations de mes nouveaux ouvrages qui pouvaient encore me rapporter quelques mille roubles (1). Du côté de la richesse, je n'avais donc plus rien à desirer : mais avais-je besoin de tout cela ? Doit-on sacrifier à l'or son repos, sa liberté, et même sa santé ? N'avais-je pas, à Jena et à Weimar, une maison moins belle, sans doute, mais où j'avais joui d'un bonheur bien pur ? Mes revenus y étaient moins considérables, mais une modeste aisance n'a-t-elle pas ses charmes ? Je vivais là sous un prince moins puissant, moins généreux, mais j'y étais exposé à moins de dangers; enfin, ce qui devait me faire préférer ma première habitation à toute autre, c'est que j'avais, à Weimar, ma bonne, ma tendre mère, à qui je dois tout ce que je suis, et dont les soins, donnés constamment à ma jeunesse, lui méritaient,

(1) Je lis dans un journal que j'ai eu pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg, seize représentations à mon bénéfice. Je puis assurer que je n'en ai eu que six, qui m'ont rapporté un peu plus de trois mille roubles.

au déclin de son âge, quelque retour de ma part. De pareilles raisons, de pareils motifs n'étaient-ils pas assez forts pour me faire prendre un parti raisonnable? Les douceurs d'une petite fortune, les plaisirs que donne un petit bien, fruit de son économie, ma tranquillité morale et physique, que fallait-il de plus pour me porter à un refus irrévocable? Eh bien, je fus assez faible pour me laisser entraîner, malgré ma propre volonté; je me soumis au sort qui voulait encore m'éprouver, et j'acceptai la place qui m'était proposée.

On m'avait rendu, en même-tems que ma liberté, de la part de l'inquisition secrète, tous les papiers qui m'avaient été pris; il n'y manquait pas une feuille, et je ne puis m'empêcher de raconter à ce sujet, une circonstance qui m'a frappé d'étonnement et d'admiration.

Quoique je fusse bien persuadé, dans mon exil, que parmi les papiers saisis, il n'y avait pas une ligne qui ne pût prouver mon innocence, et convaincre mes accusateurs de leur injustice envers moi, je dois ici un aveu que je n'ai pu faire plutôt, puisque ma mémoire m'avait trompé. Il se trouvait, dans mon jour-

nal fait à Vienne, une seule ligne qui, si elle eût été mise sous les yeux de l'empereur, eût augmenté mon malheur, en fesant prolonger ma captivité. J'avais écrit cette phrase lorsque l'on m'accusait de jacobinisme.

Voici le fait :

En arrivant à Vienne, je témoignai au baron de Braun, le déplaisir que me causait un pareil soupçon. Il me rassura en me disant : L'empereur François est un souverain juste, qui ne vous condamnera pas sur des accusations vagues, sans examen et sans preuve. J'écrivis à ce sujet, dans mon journal, la phrase suivante : *Je suis donc tranquille, et j'ai beaucoup gagné. Sans doute L. E.... P.... trouve que ce n'est que rarement la peine de faire faire un examen.*

J'avais totalement oublié ces mots, un peu durs à la vérité : qu'on se figure mon effroi, lorsqu'en recherchant dans mes papiers, je les ai revus ! On doit se figurer aussi la joie que j'éprouvai, lorsque je remarquai, en même-tems, qu'une main bienfaitrice les avait tellement couverts d'encre, qu'il était impossible de les lire. C'est bien là une preuve que, malgré la frayeur qu'inspirait l'inquisition secrète, elle était cependant composée de mem-

bres qui n'obéissaient qu'à des ordres sévères, et qui cherchaient à les adoucir, quand ils en trouvaient l'occasion. On devait rendre particulièrement cette justice au secrétaire d'état Makaroff; il était connu pour un homme bon et sensible, qui mêlait souvent ses larmes à celles des infortunés qu'il fallait livrer aux mains des bourreaux. Son cœur saignait alors, et lui fesait regretter d'être dans une place où il fallait trouver des coupables. Je ne savais donc si c'était à lui ou à M. le conseiller d'état Fuchs, ou à un tiers chargé de l'examen de mes papiers, que j'étais redevable du plus signalé des services : toutes mes peines pour le découvrir, ont été inutiles. Je dois donc me contenter d'exprimer hautement, devant les hommes et devant Dieu, la reconnaissance que je dois à ce généreux inconnu, qui m'a sûrement sauvé la vie et l'honneur. Qu'il est heureux pour moi d'être tombé dans de telles mains! la dénonciation de ces seules lignes eût causé ma perte.

Je trouvai d'ailleurs, dans mes papiers, plusieurs passages insignifians que l'on avait marqués avec du crayon. Ce n'était rien qui pût me nuire ; c'étaient seulement des remarques statistiques, des anecdotes, et autres

choses semblables dont j'avais voulu conserver le souvenir, et sur lesquelles je m'étais permis des réflexions particulières.

On me rendit ma pièce de Gustave Wasa, singulièrement enveloppée, en m'observant de n'en faire aucun usage : un seul endroit avait attiré sur cette pièce un arrêt de réprobation. Le voici :

Quand un roi commande le crime,
Il est bien sûr de trouver sa victime.

On sera, je crois, assez curieux de savoir enfin à quel événement je dois ma liberté. On sait déjà que mon Mémoire à l'empereur n'a pu avoir aucun effet, puisque le conseiller que j'avais chargé de le présenter, avait été rencontré près de Kasan par le courrier qui venait m'apporter l'ordre de ma délivrance : je dois donc faire part des circonstances qui ont concouru à me rendre à ma famille. J'ai puisé ces faits, on doit le penser, dans des sources bien authentiques.

On m'a assuré que le cruel général-procureur avait laissé traîner, pendant un mois, mes papiers dans un coin, sans se rappeler que ces mêmes papiers fesaient planer sur moi un injuste soupçon, et prolongeaient

mon exil, faute d'être examinés. Il est probable qu'il ne se ressouvenait pas non plus de moi, et qu'il lui importait peu d'ailleurs de trouver des motifs de ma justification. Ce fut donc l'empereur qui se vit obligé de demander le contenu de ces papiers : il fallut alors les lire, les représenter, et leur innocence changea aussitôt les dispositions de ce souverain à mon égard. Je doute néanmoins que cet examen à mon avantage eût suffi pour me sauver ; car on sait (mais l'empereur Paul fait ici une honorable exception) qu'il est plus facile aux grands de prolonger une injustice, que d'en convenir et de la réparer ; mais mon heureux génie lia à cette bonne volonté de l'empereur, une autre circonstance qui ne pouvait arriver dans une occasion plus favorable.

La petite pièce intitulée, *le Premier Cocher de Pierre III*, vint à propos pour accélérer la fin de ma malheureuse destinée. J'avais composé cette petite pièce quelques années auparavant : je puis dire que je l'avais faite avec plaisir. Le trait qui appartenait à l'empereur, était si noble, que jamais ouvrage n'avait été achevé plus vîte, et de meilleur cœur. Cette pièce, au moment où

je fus exilé, venait d'être traduite par un jeune homme russe, nommé Krasnobolski : desirant la présenter à l'empereur, il s'était adressé à ce sujet à plusieurs personnes qui avaient de l'influence à la cour; mais on l'avait détourné de son projet, en lui observant qu'il devait au moins ôter mon nom du titre, parce que ce nom odieux ne pouvait faire accueillir favorablement la dédicace à l'empereur. Il était vrai que depuis longtems, les comédiens russes et allemands n'osaient plus mettre mon nom sur l'affiche, quand ils représentaient un de mes ouvrages; cependant ce jeune homme résista à ces observations. « Cette pièce, dit-il, est de Kotzbuë; je n'ai fait que la traduire : voudriez-vous que je prisse les plumes du paon? Je ne puis consentir à taire le nom du véritable auteur, et je prétends le laisser. » Cette résistance lui fit perdre la recommandation des personnes qui lui avaient promis d'en parler à l'empereur. Si toutes ces difficultés le contrarièrent, elles ne changèrent rien à la résolution qu'il avait prise de faire parvenir la pièce à Paul I : il la mit donc sous enveloppe, et faute de meilleurs moyens, il l'envoya par la poste.

La lecture de cet ouvrage fit, sur ce monarque, une impression vive et frappante; il en fut satisfait et touché tout-à-la-fois. Il ordonna qu'on fît passer sur-le-champ au traducteur une superbe bague de diamans, mais défendit cependant que le manuscrit fût imprimé. Quelques heures après, il le fit redemander, et en permit l'impression, pourvu que l'on supprimât quelques passages, parmi lesquels était celui-ci : « *Mon empereur m'a salué*, dit le vieux cocher, *il salue tous les honnêtes gens.* » Dans la même journée, il se fit rendre, pour la troisième fois, ce manuscrit, le parcourut de nouveau, et permit qu'il fût imprimé sans aucune suppression. Il déclara *qu'il avait tort avec moi, qu'il m'en devait satisfaction; qu'il devait me donner au moins autant qu'au premier cocher de son père*, c'est-à-dire vingt-mille roubles, et le courrier fut aussitôt expédié.

Bientôt après, mon Mémoire arriva, et lui fut présenté : il le lut deux fois d'un bout à l'autre, très-attentivement. Ensuite, attendri par les sentimens tendres, affectueux et honnêtes que j'exprimais avec force, il ordonna à son gouverneur en Estonie, de choisir pour moi un bien de la couronne qui

fût agréable, et sur-tout voisin de ma terre de Friedenthal. Pouvait-il me témoigner une bonté plus délicate et plus recherchée? Son desir ne se bornait pas à me faire un simple don; il voulait que ce don me plût, et me fît oublier son injustice. Il faut avouer qu'un pareil trait caractérise véritablement un cœur généreux et sensible. Par malheur on ne trouva pas, dans les environs de Friedenthal, une terre appartenant à la couronne, qui pût remplir ses intentions envers moi.

Voilà tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre de certain sur les causes de ma liberté: puissé-je en savoir autant sur celles de mon arrestation! mais je doute que la main du tems déchire jamais le voile qui couvre ce mystère. Malgré toutes ces preuves non équivoques de la libéralité et de la bienveillance de l'empereur, la crainte remplissait tellement mes esprits, que je ne voyais jamais qu'avec une inquiétude marquée, un courrier du sénat, ou un garde s'approcher de moi. Jamais je ne me mettais en route pour Gatschina, sans être muni d'une bonne somme d'argent, comme si j'eusse dû me tenir prêt à partir encore pour Tobolsk.

Ce fut le 9 octobre que je reçus, pour la

première fois, l'ordre exprès de me rendre promptement à Gatschina. Le jour commençait à poindre; l'empressement du courrier, qui était venu pendant la nuit, la célérité avec laquelle il voulait que je partisse, me donnèrent de nouvelles inquiétudes : je crus qu'il s'agissait d'une affaire importante, et je ne quittai ma femme qu'en tremblant; mais j'en fus pour ma peur. Aussitôt mon arrivée, j'appris qu'il n'était question que d'un projet dont l'empereur avait parlé la veille : il voulait établir une censure, et me charger de ce soin. Je connaissais trop bien ce pénible emploi pour consentir à l'occuper; je savais que tôt ou tard il se présenterait un écueil qui ferait chavirer ma pauvre barque, et qui peut-être la briserait. Je priai, en conséquence, que l'on fit choix d'un autre censeur, et je m'appuyai particulièrement sur cette raison, qu'il était impossible que je censurasse moi-même mes propres ouvrages. La paternité pouvait me faire fermer les yeux sur des passages inconvenans, et m'égarer au point de mal remplir les ordres du souverain : d'ailleurs, je cherchai à prouver qu'on avait tort de choisir un censeur dramatique parmi les auteurs. Je fus long-tems sans obtenir de

réponse, et sans avoir même l'espoir de réussir. On persistait à vouloir que je me chargeasse de cet emploi. Enfin je fus écouté, et l'on remit le droit de censure au conseiller Adelung, homme rempli de connaissances et d'érudition, dont le bon goût était généralement reconnu. Sa collection d'anciennes poésies allemandes, recueillies avec beaucoup de peine à Rome, avait assuré à ce littérateur, une grande considération parmi les Allemands.

Plusieurs exemples prouveront assez quel degré de sévérité nous fûmes obligés, M. Adelung et moi, d'employer envers les ouvrages nouveaux. Ces mêmes exemples prouveront aussi combien d'amertume et de dégoût nous y trouvâmes l'un et l'autre.

Le mot de *république* ne devait pas être prononcé dans ma pièce d'*Octavie*; Antoine n'osait pas dire : *Meurs comme un homme libre !*

Dans l'*Epigramme*, l'empereur du Japon fut changé en un *maître* de cette île. On effaça que le *kaviar venait de Russie*, et que la Russie était *un pays éloigné*. Il ne fut pas permis au chambellan de dire, qu'*en qualité de patriote, il ne voulait pas épouser une*

*femme étrangère.* On défendit cette phrase : Qu'*un valet de chambre pouvait être insolent.* On fut obligé de retrancher le passage qui signifiait que *son altesse n'était ni aveugle, ni malade.* Le prince n'osa pas avoir *de levrettes*, ni le conseiller *les caresser derrière les oreilles*, ni les pages *attacher au conseiller des bourses à cheveux en papier.*

*Dans les deux Klingsberg, le prince russe* dont madame Wunschel parle en passant, fut changé en grand seigneur étranger; *le bonnet polonais* de cette dame, *en un bonnet hongrois.* Au lieu de *citadelle*, il fallut dire *prison*; au lieu de *courtisan*, un *flatteur* (changement qui ne flattait pas les courtisans); au lieu de *mon oncle le ministre*, il fallut mettre, *mon oncle puissant.* L'exclamation du jeune Klingsberg, lorsqu'il aperçoit Amélie et sa tante : *A la fin elles deviendront princesses*, parut offensante, et fut supprimée.

Dans l'*Abbé de l'Épée*, aucun citoyen *ne dut* être né à Toulouse. Franval n'osa point dire : *Malheur à ma patrie!* mais il dit : *Malheur à mon pays!* parce qu'il était défendu aux Russes, par un ukase, de se servir du mot *patrie.* L'abbé de l'Épée qui, comme

on le sait, arrive de Paris, n'osa pas en arriver, ne put parler *du lycée*, et sur-tout prononcer le mot *France* : ce dernier fut supprimé avec empressement.

*L'Histoire Naturelle* de Buffon, *la science* de d'Alembert, *la sensibilité* de Rousseau et *l'esprit* de Voltaire, furent de même rayés d'un trait de plume.

Dans la pièce intitulée *le Secrétaire*, il fallut ôter tout-à-fait le rôle *de l'Enchanteur*.

Je n'ai fait, pour ne pas être trop long sur une matière aussi peu intéressante, je n'ai fait, dis-je, que prendre quelques citations au hasard; mais je pense qu'elles doivent donner une juste idée de la sévérité que le censeur était contraint d'apporter : cette sévérité allait jusqu'à la minutie, et ne pouvait que faire pitié à celui même qui l'exerçait. Que de fois j'ai ri aux dépens du lourd censeur de Riga, qui, par exemple, dans ma pièce intitulée *la Réconciliation*, effaça ces mots du cordonnier : *Consumé par les feux de l'amour, je veux aller en Russie; là il doit faire bien froid!* Le censeur substitua cette phrase : *Je veux aller en Russie; là il n'y a que de braves gens.* Peut-on voir un changement plus malin? Je ne crois pas qu'une juste crainte

eût fait faire à Saint-Pétersbourg, ce que la sottise fit faire à Riga.

Si plusieurs passages supprimés avaient été ensuite remarqués de l'empereur, et qu'il nous en eût demandé les raisons, j'avoue que nous eussions été souvent fort embarrassés : quelques exemples pris dans *Octavie*, le prouveront assez. Commençons par celui-ci : « *Il donna sur-le-champ à son cuisinier, pour récompense d'un bon repas, une maison qui n'était point à lui.* » L'empereur eût pu dire : « Ai-je jamais rien fait d'aussi ridicule ? Si je ne l'ai pas fait, pourquoi croit-on que ce passage puisse me choquer ? » Poursuivons : *César* ajoute : « *Le fait est connu, Charmion le sait ; la suivante et l'eunuque le savent : Antoine est d'une faiblesse extrême envers ses esclaves.* » Le monarque eût pu nous demander si nous pensions que des favoris, des soubrettes et des eunuques avaient autant d'empire sur lui ? Il eût fallu répondre non. Alors, eût répliqué l'empereur, pourquoi donc rayez-vous ce trait historique ?

Ces deux exemples prouvent, sans qu'il me soit nécessaire d'en ajouter quelques autres, combien il est dangereux d'être obligé d'exercer le métier de censeur, et combien cela m'é-

tait à charge, malgré toute la bonne volonté que le conseiller Adelung mettait à me rendre le poids de cette place plus léger.

Mais un désagrément nouveau vint bientôt achever de porter le dégoût dans mon ame. Je ne prétends pas parler des éternelles tracasseries des acteurs, de leur désobéissance et de leur amour-propre sans bornes : *c'est par-tout comme chez nous*. Un obstacle bien plus grand encore qui s'opposait à la prospérité du théâtre allemand, était la jalousie du théâtre français, ou plutôt celle de madame Chevalier, qui y régnait en souveraine. Ce n'était pas qu'elle craignît que les talens des artistes allemands fussent capables d'effacer les talens des artistes français; d'après la médiocrité connue de la troupe allemande, et la préférence que les Russes avaient pour le théâtre français, cette terreur eût été vraiment panique; mais madame Chevalier était jalouse qu'une autre qu'elle, pût contribuer aux plaisirs de l'empereur; elle avait eu l'adresse de faire déjà presque bannir les Italiens et les Russes des théâtres de Gatschina et de l'Hermitage. Madame Valville n'obtenait que rarement la permission de déployer ses talens dans la tragédie; mais comme il

était possible que les acteurs allemands méritassent, du moins par l'attrait de la nouveauté, l'approbation de l'empereur, et qu'en les voyant jouer souvent il ne s'accoutumât à eux, par conséquent madame Chevalier avait lieu de craindre de ne pouvoir jouir qu'une fois par semaine de l'empire de ses talens. Il n'était pas étonnant qu'elle cherchât à écarter tout ce qui pouvait contribuer à l'affaiblir.

Croirait-on que l'empereur demanda quatre fois le spectacle allemand ? que je reçus quatre fois les ordres du maréchal de la cour de me tenir prêt ? et que quatre fois madame Chevalier parvint à l'empêcher ?

Comme je connaissais le goût de l'empereur, et qu'il m'était expressément ordonné de choisir une de mes pièces, j'avais résolu de donner, pour la première représentation, mon drame de la *Réconciliation*, suivi du *Célibataire d'Iffland*.

Les pièces auxquelles l'empereur assistait, ne devant pas durer plus d'une heure et demie, je m'étais donné la peine d'y faire des retranchemens convenables, de façon que leur durée n'excédât pas le tems prescrit. Mais toutes ces peines furent encore inutiles, et

madame Chevalier prouva dans cette occasion, que la famille de la jolie sultane au nez retroussé (dont parle Marmontel) n'était pas éteinte.

Quel parti me restait-il à prendre? Je pouvais sans doute, dans tous les cas, m'adresser directement à l'empereur, et en obtenir un ordre qui mît un terme à tant de contradictions; mais je connaissais trop bien les intrigues de la cour pour me permettre une démarche imprudente, et je préférai souffrir avec patience, ce que je ne pouvais empêcher sans danger. Madame Chevalier, qui ne voulait être en guerre avec moi que comme directeur d'un théâtre rival, chercha à me dédommager personnellement des chagrins qu'elle me donnait malgré elle : elle me permit l'accès dans sa maison (faveur rare et difficile), et m'invita même plusieurs fois à manger chez elle; elle poussa même la complaisance jusqu'à se charger du rôle de *Gurli* dans mes *Indiens en Angleterre*, dont M. de Castelnau avait fait, sans pitié, un opéra comique, et sur lequel le vieux Sarti avait composé une musique délicieuse; enfin, elle poussa si loin la confiance en moi, qu'elle me pria de lui composer un opéra français.

La force des circonstances m'obligea de me livrer sérieusement à cette idée.

Cependant, toutes ces honnêtetés qui ne pouvaient me rassurer que pour ma sûreté personnelle, n'étaient pas capables de rendre ma position plus agréable; je résolus, en conséquence, de profiter de la première occasion favorable qui se présenterait, pour demander ma démission.

Dois-je, pour justifier cette résolution, peindre d'un trait hardi, mais fidèle, la position où je me trouvais, et les sentimens qu'elle fesait naître dans mon ame? Hélas! ces alarmes, ces inquiétudes m'étaient communes avec tous les habitans de Saint-Pétersbourg: Des méchans, abusant de la confiance et des bontés d'un monarque, qui ne voulait que le bien, n'étaient occupés qu'à lui présenter des fantômes de choses qui non-seulement n'existaient pas, mais auxquelles ils ne croyaient pas eux-mêmes. Je ne me couchais jamais qu'avec les plus noirs pressentimens. Lorsque la nuit j'entendais du bruit dans la rue, ou quelque voiture s'arrêter dans mon voisinage, un tremblement involontaire s'emparait de tout mon corps. Le matin je cherchais les moyens d'éviter, pendant la journée, les

malheurs dont je me croyais sans cesse poursuivi. A peine sorti, j'étais dans une mortelle anxiété de ne pas être assez tôt descendu de voiture, si je venais à me trouver sur le passage de l'empereur. Je veillais avec une attention particulière sur la couleur, la coupe et la façon de mes habits. Mais ce qui mettait le comble à mes chagrins, c'était d'être obligé de faire la cour à des femmes d'une réputation équivoque, à des hommes bornés et sans talens. Ne me fallait-il pas encore supporter l'insolence d'un ignorant maître de ballets (le mari de madame Chevalier)? Si l'on représentait un ouvrage nouveau, je croyais voir déjà l'inquisition secrète, ou la police me faire un crime, et me rendre responsable d'un passage innocent, que des perfides auraient trouvé dangereux. Si ma femme allait se promener avec ses enfans, et qu'elle tardât un peu à rentrer, je me disais à moi-même: peut-être n'est-elle pas descendue assez vîte de voiture devant l'empereur, et on l'a conduite comme la femme de l'aubergiste *Demuth*, dans une maison d'arrêt. Enfin la consolation même d'épancher mes peines dans le sein d'un ami m'était refusée par ma propre terreur : tous les murs avaient des

oreilles : le frère n'osait plus se fier à son frère. Il m'était impossible de charmer mes ennuis par le plaisir de la lecture : tous les livres étaient généralement défendus. Trop prudent et trop timide, je n'osais écrire moi-même, puisqu'au premier moment on pouvait venir saisir mes papiers et mon porte-feuille. Si j'étais obligé de sortir pour affaires, et qu'ellcs m'obligeassent d'aller près du château, il fallait courir le danger de tomber malade, puisque je n'osais passer devant cette masse énorme de pierres qu'avec la tête découverte. Les promenades les plus riantes, loin d'offrir quelque dissipation, ne présentaient que le spectacle déchirant de quelques infortunés que l'on venait d'arrêter, et que l'on conduisait pour recevoir le knout.

J'invoque ici le témoignage de tous les habitans de Saint-Pétersbourg. Qu'ils disent si j'ai enlaidi la vérité, et si j'ai noirci mes pinceaux? Pourquoi le monarque, qui aimait sincèrement ses sujets, ignorait-il tous ces détails qui l'empêchaient d'inspirer un amour général ?

Je ne saurais dire quel fut mon nouvel effroi, au milieu de ces angoisses continuelles, lorsque le 16 décembre, M. le comte de Pahlen

me signifia, à huit heures du matin, l'ordre de me rendre à l'instant chez lui : son messager cependant n'avait rien qui dût m'effrayer ; c'était un jeune homme d'une figure honnête, que je connaissais parfaitement ; mais j'ignorais le motif de son message. Quoiqu'il lui fût expressément recommandé de me prévenir qu'il n'y avait rien à craindre pour moi, je n'étais pas très-rassuré ; et sa seule vue avait causé à ma femme, comme à moi, une frayeur dont nous avions peine à revenir. Je me rendis néanmoins chez le comte de Pahlen. Il sourit en me voyant entrer, et me dit que l'empereur avait projeté d'envoyer un défi ou une invitation de tournoi à tous les souverains de l'Europe et à leurs ministres : il ajouta que ce monarque avait paru desirer que je composasse le défi, et que je me chargeasse de le faire insérer dans toutes les gazettes ; enfin il me confia que le baron Thugut devait être là apprécié, et sur-tout ridiculisé ; que les généraux de Kutusoff et de Pahlen devaient être nommés à ce tournoi comme seconds de l'empereur. Depuis une demi-heure seulement Paul I était décidé à prendre ces seconds : il venait d'en faire part au comte de Pahlen par un billet au crayon, que j'aperçus

effectivement sur la table. C'était un singulier ouvrage à faire que ce défi : il m'eût fallu le tems d'y réfléchir pour tracer avec adresse un pareil manifeste ; mais Paul I avait ordonné que je le lui présentasse moi-même une heure après.

J'obéis. Aussitôt que je fus rentré chez moi, je me mis à travailler ; au bout d'une heure je revins chez le comte, tenant à ma main ce défi que j'avais composé avec tant de précipitation, qu'il m'était impossible de le trouver bon ou mauvais. Je le lus au comte. Connaissant mieux que moi les intentions de l'empereur à ce sujet, il me dit qu'il ne le croyait pas assez mordant. D'après son invitation, je me plaçai devant son secrétaire, et j'en composai un second, qui, plus conforme à son desir, ou plutôt à celui de Paul, lui parut mieux fait : nous sortîmes ensemble pour nous rendre au château. Je ne pus me défendre d'un serrement de cœur pendant la route. Je pensai que, pour la première fois de ma vie, j'allais me présenter devant cet homme aussi dur que bienfesant, qui m'avait exilé et accablé de faveurs, qui m'avait mis au désespoir et au comble de la joie. Il était devenu pour moi un personnage dont l'aspect devait

m'effrayer d'abord, et me charmer ensuite. Je craignais donc de le rencontrer, de le voir. Comme je n'avais point desiré cet honneur, je n'en jouissais qu'en tremblant; car je ne pouvais me dissimuler que ma présence serait désagréable pour l'empereur. On n'aime pas à se trouver avec ceux envers qui l'on a eu des torts; c'est une règle générale pour les peuples comme pour les rois.

Arrivés au château, nous attendîmes longtems dans l'antichambre: l'empereur était monté à cheval, et resta quelques heures à la promenade. Dès qu'il fut rentré, le comte passa dans son appartement, pour lui présenter mon défi. Il en sortit avec un air d'humeur, et ne me dit que ces mots en partant: « Revenez chez moi à deux heures: la pièce n'est pas encore assez forte. »

Peu flatté d'une pareille réponse, je m'en retournai assez tristement, et sur-tout bien persuadé que ce moyen ne me gagnerait pas les bonnes graces de l'empereur. A peine y étais-je, qu'un de ses valets de pied vint de sa part, m'inviter à me rendre de suite chez lui: on avait dit au valet d'aller vite, car il était tout haletant. Je pensai que le monarque était pressé, et je me hâtai d'obéir à ses ordres.

Si j'avais eu une secrète frayeur en cheminant jusqu'à son palais, je fus encore bien plus craintif quand je traversai ses appartemens. J'avançai d'un air consterné, et je me trouvai à la porte de son cabinet, sans avoir encore pu respirer. Je le vis, ce monarque que je redoutais même de rencontrer : il était seul avec le comte de Pahlen. Dès qu'il m'aperçut, il se leva de sa table, fit quelques pas vers moi, et s'inclina en me disant avec bonté : « M. de Kotzbué, je dois commencer par me réconcilier avec vous. »

J'avais cru voir un roi, dont l'aspect fier et imposant me forcerait à une basse timidité : je fus donc bien ému par l'air simple et amical que Paul I prit tout de suite avec moi : les princes ont un véritable talisman qui est plus fort que le sceptre, que l'autorité ; c'est la douceur, c'est la clémence. A peine l'empereur m'eut-il adressé cette phrase qui prouvait et la bonté de son ame, et son repentir, que tout ressentiment fut banni de mon cœur, et que j'oubliai le monarque injuste, pour ne plus voir que le monarque bienfesant. Pour me conformer à l'étiquette, je voulus me mettre à genoux, et lui baiser la main ; mais il me releva de l'air le plus affectueux, me baisa

sur le front, et me dit, en parlant comme un homme qui sait bien la langue allemande : « Vous connaissez trop la situation de l'Europe, pour n'être pas au fait des événemens politiques. Vous devez savoir comment j'y ai figuré. Je m'y suis souvent pris *comme un sot* (ce sont-là les propres expressions de l'empereur), il est juste que j'en sois puni : je me suis imposé moi-même le châtiment que j'ai mérité. Voici un papier que je desirerais beaucoup voir inséré dans la Gazette de Hambourg et dans d'autres feuilles périodiques. » Après cette confidence, il me prit par le bras, me conduisit à une fenêtre, et me lut ce papier qui était en français, et écrit de sa main. Je vais le rapporter mot à mot : je conserverai même l'orthographe de l'empereur :

« On apprend de Petersbourg, que l'empereur de Russie, voyant que les puissances de l'Europe ne *pouvoit* s'accorder entre *elle* et voulant *mettre* fin à une guerre qui la désoloit depuis *onse* ans vouloit proposer un lieu ou il inviteroit *touts* les autres souverains de se rendre et y combattre en champ clos ayant avec eux pour écuyer juge de camp et héros d'armes leurs ministres les plus éclairés et les generaux les plus habiles.

tels que Mrs Thugut, Pitt, Bernstorff, lui-même se proposant de prendre avec lui les generaux comte de Pahlen et Kutusof, on ne sçait si on doit y ajouter foi, toutefois la chose ne paroît pas destituée de fondement, en portant l'empreinte de ce dont il a souvent été taxé. »

Après qu'il eut fini de lire, il se mit à éclater de rire, et je crus qu'il était de mon devoir d'en faire autant.

« Pourquoi riez-vous? me demanda-t-il deux fois vivement, et continuant toujours de rire. — De ce que votre majesté est si bien instruite. — Bon, bon, dit-il en me tendant le papier, traduisez cela en allemand, je vous prie; gardez l'original, mais apportez-m'en une copie. »

Je sortis, et me mis tout de suite à l'ouvrage. Le dernier mot *taxé*, me jetait dans un embarras extrême. Devais-je l'exprimer en le traduisant par le mot *accusé*? Cette expression pouvait paraître dure à l'empereur, et même lui déplaire. Après avoir long-tems réfléchi, je crus qu'il valait mieux employer une périphrase, et mettre, *dont on l'a souvent jugé capable*.

Je retournai à deux heures au château. Le

comte Kutaissow fit prévenir l'empereur de mon arrivée ; il ordonna que je fusse introduit à l'instant.

Je le trouvai seul. « Asseyez-vous, me dit-il avec bonté : le respect m'empêchait d'obéir dans le premier moment ; il ajouta d'un ton plus sérieux : asseyez-vous, je vous l'ordonne. » Je pris un siége, et m'assis vis-à-vis de lui, à son bureau.

Il me demanda l'original français ; je le lui donnai. « Lisez-moi votre traduction », me dit-il : je lus très-lentement, le regardant cependant quelquefois au dessus du papier. Il sourit aux mots *en champ clos*, et témoigna d'ailleurs être satisfait jusqu'à la dernière phrase. Alors il prétendit que *jugé capable*, n'était pas le véritable mot, et qu'il fallait *taxé* ; je pris la liberté de lui représenter que le mot *taxé*, en allemand, a une toute autre signification qu'en français. « D'accord, dit-il, *mais jugé capable* ne rend pas exactement mon idée. »

Je hasardai alors de lui demander à voix basse si le mot *accusé* la remplissait mieux : « Bien, bien, dit-il, c'est cela, mettez *accusé*. » Je pris la plume, et j'écrivis ce qu'il desirait. Il me remercia de la peine que j'avais prise,

me renvoya pénétré, ravi de sa douceur et de la manière affable dont il avait daigné me recevoir. Tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir de près, se réunissent pour attester qu'il avait l'art de demander les choses d'une manière si engageante, qu'il était impossible de le refuser.

J'ai cru qu'il était de mon devoir de faire connaître jusqu'aux plus petites circonstances d'un fait qui causa une si grande impression dans le monde. Le Défi aux Souverains parut, au grand étonnement des habitans de Saint-Pétersbourg, deux jours après, dans la Gazette de la cour. Le president de l'académie, à qui on avait adressé le manuscrit pour le faire insérer, n'en pouvait pas croire ses propres yeux; il se rendit lui-même chez le comte de Pahlen, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de quiproquo à redouter.

A Moscou, la police fit arrêter le numéro de cette gazette, ne pouvant pas s'imaginer que cet article y était inséré par un ordre exprès de l'empereur : la même chose arriva à Riga. L'empereur était si impatient de voir ce défi imprimé, qu'il envoya plusieurs fois le demander au rédacteur de la gazette.

Trois jours après je reçus de l'empereur une superbe tabatière garnie de diamans, du prix de deux mille roubles (1). Jamais on n'a payé si généreusement la traduction littérale de quelques lignes.

L'empereur eut la bonté de dire à l'impératrice qu'il avait fait ma connaissance, et de lui ajouter qu'il était sûr que *j'étais à présent un de ses plus fidèles sujets.* J'ai su cette anecdote de quelqu'un qui était présent à cet entretien; mais ce que j'ignore, c'est pourquoi l'empereur me croyait alors un sujet plus fidèle qu'avant mon voyage en Sibérie.

Il y eut des gens assez bas pour trouver mal-adroit de ma part, de n'avoir pas su profiter d'une occasion aussi favorable, afin d'attirer sur moi de nouveaux bienfaits de l'empereur. Je dois cependant avouer qu'il me paraissait s'y attendre; du moins son regard plein de bonté a du me le faire présumer: mais un sentiment dont il me serait difficile de rendre compte, enchaîna ma langue, et mit un frein à mes desirs. J'y ai

(1) C'est à tort que les gazettes ont dit qu'elle en valait quatre mille.

perdu sans doute, mais cette perte ne me causera jamais de véritables regrets.

D'ailleurs, n'avais-je pas gagné, d'un autre côté, le repos, ce bien inappréciable dont mon cœur avait été privé si long-tems? car depuis le jour que je parlai à l'empereur, que je fus à portée de juger, par moi-même, la grandeur et la générosité de son ame, mes craintes s'évanouirent pour jamais; elles s'étaient changées en un amour respectueux pour un souverain auprès duquel un maintien franc et et honnête, une fierté noble, réussissaient mieux que les détours et la bassesse si communs aux courtisans. On a pu justement l'accuser de quelques singularités; mais était-il donc si difficile de s'y conformer; car, en accordant qu'il exigeait peut-être trop sévèrement l'observation de certaines bagatelles, on est forcé de convenir qu'il y avait une espèce d'entêtement à ne pas obéir en silence à des formalités qui ne troublaient en rien le bonheur de ses sujets.

Depuis cet entretien, je reçus mille nouvelles preuves de la bienveillance de l'empereur: jamais je ne l'ai rencontré après cette époque, sans qu'il n'ait fait arrêter sa voiture, et qu'il ne se soit entretenu quelques instans

avec moi. Il m'a conservé ses bontés jusqu'au moment fatal qui le ravit à son peuple. Pourquoi rougirais-je d'avouer que dans cet instant où j'écris, mes yeux sont encore baignés des larmes d'une éternelle reconnaissance?

Au mois de janvier, l'empereur ordonna aux comédiens français de représenter ma pièce de *Misanthropie et Repentir*, sur le théâtre de l'Hermitage. Il est d'usage, qu'excepté les officiers de la garde, il n'y ait que les quatre premières classes qui soient admises à ces représentations; il eut la bonté de mettre une exception en ma faveur, et me fit nominativement inviter de sa part. Depuis ce moment, toutes les fois qu'on jouait à l'Hermitage, je goûtais cette faveur particulière.

On peut croire facilement que mon pauvre cœur battait bien fort le jour de la première représentation de Misanthropie et Repentir. Je me plais à publier que je dois en grande partie au jeu touchant de Mme Valville, l'impression que le rôle d'Eulalie fit sur l'empereur. Ce fut Aufresne, âgé de soixante et dix ans, et dont les talens sont aussi estimés chez l'étranger, qu'ils l'étaient dans sa patrie, qui remplissait le rôle du vieillard. L'empereur était placé près de l'orchestre, et je remar-

quai que pendant toute la représentation, il eut constamment un soldat de la garde Maltaise derrière lui.

Ce monarque voulut, peu de tems après, entendre une représentation française de la Création d'Haydn, et il me chargea de la traduire dans cette langue. Il faut connaître les difficultés d'adapter des paroles sur de la musique déjà composée, pour se faire une idée du travail que cela m'occasionna. Il me devint encore plus difficile par l'exactitude minutieuse que le bon vieux Sarti exigea; c'était lui qui était chargé de mettre mes paroles sur la musique: il me parlait toujours des syllabes longues et brèves, tandis que l'on sait que la langue française n'a pas de prosodie en musique. Cependant, je terminai ce pénible ouvrage; il devait être exécuté pendant le carême, mais la mort de l'empereur dérangea ce projet.

Un cercle aimable et choisi n'eût pas peu contribué à rendre cette époque de ma vie aussi agréable qu'heureuse, si les tracasseries ne m'eussent tout-à-fait dégoûté d'être directeur de théâtre. La bienveillance honorable de M. le maréchal de la cour Narischkin, dont je ne saurais trop louer les nobles procédés,

ne pouvait me dédommager des contrariétés ; des ennuis que j'éprouvais dans cette place. Un petit nombre d'amis me restait cependant, et me consolait de mes déplaisirs ; je puis nommer parmi eux le conseiller Storch, connu et estimé dans toute l'Allemagne. J'ai le bonheur de pouvoir particulièrement rendre justice à son cœur sensible. Je fréquentais encore le brave conseiller d'état Suthhof et sa charmante épouse, M. le conseiller-d'état Welzien, homme sans façon, assez caustique, et froidement joyeux : voilà les principales personnes qui composaient le petit cercle dont j'ai parlé plus haut ; j'y ai passé des heures délicieuses, dont le souvenir m'attendrit encore. J'espère et je crois que de leur côté, mes amis se rappelleront de moi avec le même plaisir que je me rappelle d'eux.

A-peu-près à cette époque, je me vis au gré de mes desirs, débarrassé tout-à-coup du fardeau d'une direction de théâtre, et je le fus d'une manière agréable. L'empereur venait d'achever son superbe palais de Michaïlowitsch. Ce château, qui avait coûté 15 à 18 millions de roubles, s'était élevé comme par magie ; c'était un véritable palais de fées : aussi Paul Ier en était-il amoureux ; il le pré-

férait à toutes ses autres demeures, et même à son palais d'hiver, qui était aussi sain que commode. Il ne desirait autre chose que de pouvoir s'enfermer dans ces lieux environnés de murs épais, dont l'humidité n'était pas encore sortie. En vain les médecins appelés pour examiner la salubrité de ce séjour, assurèrent-ils plusieurs fois qu'il était extrêmement dangereux, ils ne furent point écoutés: voyant qu'on les renvoyait toujours avec humeur, parce qu'ils ne rendaient pas un jugement favorable aux desirs de l'empereur, ils finirent par décider que rien ne s'opposait à ce que ce palais fût habité. Aussitôt Paul I^er^ s'y rendit, et occupa, au milieu de l'hiver, cette habitation qu'il aimait par-dessus tout, et dans laquelle il se plaisait extraordinairement. Son plus grand plaisir était de faire admirer à tous ceux qui venaient le visiter, les statues de marbre et de bronze qu'il avait achetées à Rome, à Paris, et dont le transport avait coûté des frais immenses. C'était lui-même qui vous conduisait dans toutes les parties de sa demeure. Les louanges que ses courtisans lui prodiguaient sur ce château, et les beautés que les autres feignaient d'y trouver réunies, achevèrent de l'en rendre fou, au

point de lui faire naître l'idée d'avoir une description détaillée de cette huitième merveille du monde. Il me chargea de cet ouvrage, d'un air qui annonçait la plus grande confiance dans mes talens : il ne s'en cacha même pas, puisqu'il me dit qu'il s'attendait à voir sortir de ma plume quelque chose d'aussi extraordinaire que le palais lui-même. Des présomptions si favorables ne pouvaient qu'embarrasser beaucoup ma modestie, et me donner l'inquiétude de ne pas remplir l'espérance qu'il concevait de moi : en effet j'appréhendais ce travail ; je feignis de n'être pas très au fait du genre descriptif ; aussitôt il lui tira lui-même de sa bibliothèque, *la Description de Berlin et de Potsdam, par Nicolaï*, et me la prêta, en me priant de rendre celle de son palais plus détaillée, s'il était possible. Je promis de me montrer digne de ses bontés, autant qu'il serait en mon pouvoir, et je me retirai.

Dès que je voulus me mettre à composer cet ouvrage, je fus tout-à-coup arrêté par un défaut de connaissances nécessaires à tout auteur qui cherche à décrire un édifice. Je ne pouvais parler avec précision des beautés de l'architecture, de la sculpture et de la pein-

ture ; je fus donc obligé de demander la permission d'associer à mes travaux des hommes de l'art, qui pussent m'expliquer le charme des proportions, la régularité des formes, etc. Cette permission me fut accordée sans aucun obstacle ; je proposai pour les antiques, M. le conseiller de la cour Kœlher, garde du cabinet des objets précieux de l'Hermitage, que je savais aussi instruit que complaisant.

L'architecte romain Brenna me parut le plus éclairé dans sa partie, et je le préférai ; enfin les deux frères Kugelchen, excellens peintres, aussi aimables que savans, fixèrent mon choix pour la peinture.

L'empereur eut la bonté de consentir à tout ce que je proposai, et donna l'ordre pour que le château me fût ouvert à toute heure. M. le maréchal de la cour, en sa qualité de capitaine du palais, eut la complaisance de le parcourir le premier jour avec moi, et de me faire remarquer les objets les plus curieux. Je ne perdis pas un moment pour commencer mon travail.

Il ne se passait pas de jour que je ne me rendisse au palais : j'y allais le matin, j'y retournais l'après-midi, et j'y restais souvent

le soir très-tard. Les tablettes à la main ; pendant que je notais mes observations et mes remarques, je rencontrais souvent l'empereur qui s'approchait de moi avec bonté, et qui me recommandait sur-tout de ne rien décrire superficiellement, mais d'entrer dans les plus grands détails.

Je crus pouvoir profiter de cette circonstance pour demander ma démission de directeur du théâtre allemand. Ce fut le 8 février que je remis au maréchal de la cour, ma demande par écrit à ce sujet. Il voulut bien me faire quelques objections flatteuses ; mais voyant que j'étais ferme dans ma résolution, il me renvoya à un tems indéterminé. Quelques jours après je lui renouvelai la même demande. Mes sollicitations étant toujours restées vaines, je vis clairement que je ne réussirais jamais de cette façon ; je m'y pris donc autrement, dans l'espoir que le moindre avantage que je pusse en recueillir, serait au moins de voir alléger ma besogne de directeur. Je lui représentai que le tems que j'étais obligé d'employer au palais de Michaïlowitsch, me mettait dans l'impossibilité absolue de vaquer à ma place de directeur, et que je demandais en grace

que l'on me donnât un adjoint dans cet emploi. Cette demande me fut enfin accordée, et on me laissa même le maître de choisir la personne qui me conviendrait. J'eus le plaisir de pouvoir disposer de cette place en faveur d'un de mes amis à qui il fut assuré un traitement de quinze cents roubles, et un bénéfice par an. Je pus donc laisser peser sur lui seul le fardeau qui m'accablait depuis si long-tems.

Je dois profiter encore de cette occasion pour désavouer une nouvelle insérée à cette époque dans les gazettes : elle disait, premièrement, que j'avais fatigué la mémoire des acteurs par la quantité de rôles que je les avais forcés d'apprendre. L'auteur qui a pu fournir cette note au rédacteur, est sans contredit un grand paresseux, car je donnais au moins quinze jours pour apprendre un rôle de peu d'importance ; secondement, elle m'accusait de n'avoir fait jouer exclusivement que mes pièces. Quel reproche odieux et ridicule ! Sans doute la plus grande partie des ouvrages que l'on jouait, était de moi ; mais pouvais-je faire autrement, puisque je n'en avais pas d'autres ? Il est connu qu'aucun livre, aucun manuscrit, pas même la

Bible, n'osaient franchir les frontières. Comment m'eût-il donc été possible de me procurer des pièces nouvelles? Je ne pouvais faire usage que de celles que l'entrepreneur Miré m'avait laissées; le *Souvenir* d'Iffland, l'*Incognito* de Ziegler, et trois ou quatre autres au plus. Je les ai fait jouer; il m'était impossible d'en faire représenter d'autres. Je prends à témoin M. Iffland, et le prie de dire si je ne lui ai pas écrit de m'envoyer ses nouvelles pièces sur des feuilles volantes, en petits caractères, et en forme de lettres. Cela devenait même inquiétant pour moi, et j'avais tout à craindre, si je n'en recevais de cette manière, de me voir dans l'impossibilité de continuer le spectacle; mes pièces étaient usées. Comment est-il donc possible que le rédacteur m'ait fait un reproche aussi injuste, étant à même de juger sur les lieux l'embarras où je me trouvais?

J'ai déjà répondu à tout ce que son animosité a écrit contre moi, et je me promets de le faire encore par la suite. J'espère qu'on voudra bien me pardonner cette digression, qu'exigeaient mon honneur et ma probité si faussement inculpés.

La description du palais de Michailo-

witsch était près d'être achevée, lorsque l'empereur, mourut. Comme la plupart des choses précieuses qu'il renfermait, ont été depuis transportées ailleurs, et que la construction de ce bâtiment, ainsi que l'ordre qui y régnait, peuvent jeter quelque jour sur le goût, et même sur le caractère de ce souverain, je crois, en cédant aux desirs de plusieurs de mes amis, satisfaire la curiosité de mes lecteurs, qui ne liront pas sans plaisir une description aussi intéressante.

*Description abrégée du palais impérial de Michaïlowitsch.*

Ce palais est élevé sur la même place où avait été bâti le palais d'été, construit en 1711, par l'ordre de Pierre-le-Grand, au confluent de la Moïka et de la Fontanka. L'impératrice Élisabeth l'avait réédifié depuis cette époque; mais comme il n'était fait qu'en bois, il menaçait ruine. Aujourd'hui, c'est le phénix sorti de sa cendre.

La rue *des Jardins* mène au portail. Huit colonnes de l'ordre dorique, et en marbre rougeâtre du pays, supportent des trophées. Trois grilles s'ouvrent entre quatre piliers de

granit. Le chiffre de l'empereur, entouré de la croix de Saint-Jean, orne la principale entrée ; les autres sont décorées d'aigles, de couronnes et de guirlandes de bronze doré. La porte du milieu ne s'ouvre que pour la famille impériale. Toutes trois conduisent à une triple allée de tilleuls et de bouleaux, plantée sous le règne de l'impératrice Anne. La longueur de ces avenues est de trois cents pieds ; elles s'étendent, à gauche, le long de la salle d'exercice, à droite, le long des écuries, et vont aboutir à deux pavillons destinés à loger les officiers de la maison de l'empereur. La salle d'exercice est immense. Sa forme est un grand carré long ; il y a vingt-quatre poiles, et il est impossible de l'échauffer pendant l'hiver.

Pour parvenir au connétable, ou à la grande place du palais, qui a 56 toises de long sur 60 de large, il faut traverser sur un pont-levis, un canal revêtu de pierres de taille et large de cinq toises. Au milieu de la place est un piédestal en marbre posé sur trois marches, et qui porte une statue équestre de Pierre-le-Grand. Cette statue est en bronze et d'une forme colossale. Le cheval semble prêt à marcher. Le cavalier est costumé à la romaine,

et a le front ceint d'une couronne de lauriers : c'est un Italien nommé Martelli, qui a jeté cette statue en moule, en 1744, à l'époque du règne d'Élisabeth. On l'avait laissée sous un hangar. Ce fut l'arrière-petit-fils de Pierre-le-Grand, qui, plein de respect et d'estime pour son bisaïeul, la retira d'un pareil lieu, pour la mettre dans celui qui devait lui convenir. Sur le devant du piédestal on lit cette inscription :

PRODAEDU PRAWNUX (1).

A droite et à gauche sont deux bas-reliefs en bronze. L'un représente la bataille de Pultava, et l'autre, la prise de la forteresse de Schlusselbourg.

Nous voilà vis-à-vis le palais, et tout près de ce grand édifice, qui forme un carré parfait. Chaque côté, sans y comprendre les angles saillans, porte 49 toises. Le palais est entouré de canaux qui tirent leurs eaux de la Fontanka, et qui sont revêtus de quais de granit. Il y a cinq ponts-levis. Les fondations du château ont neuf pieds de profondeur. Elles sont faites avec de gros pilotis enfoncés

(1) Au bisaïeul, l'arrière-petit-fils.

l'un à côté de l'autre, et surmontés d'un gril de charpente.

Les souterrains et le rez-de-chaussée sont construits en pierres de granit. Les deux étages au dessus sont élevés en briques, recouvertes en partie avec de grands morceaux de marbre. Les intervalles sont enduits avec de la couleur rougeâtre, dont l'invention est due, à ce que l'on dit, à un trait de galanterie chévaleresque. Une dame de la cour ayant porté un jour des gants de cette couleur, on assure que l'empereur les trouva tellement à son goût, qu'il en envoya un à son peintre, avec ordre d'imiter parfaitement la couleur et d'en couvrir son palais. Le peintre obéit. Plusieurs habitans de Saint-Pétersbourg s'empressèrent, pour flatter Paul I^er^, de donner cette couleur aux maisons qu'ils fesaient construire. Madame Chevalier poussa la galanterie et le desir de plaire à l'empereur, jusqu'à prendre des habits de cette couleur, pour remplir le rôle d'Iphigénie. Il devait lui en savoir d'autant plus gré, qu'il ne pouvait ignorer qu'elle n'aimait point les draperies. Au reste, disons franchement qu'un rouge aussi vif pouvait fort bien convenir à une paire de gants, mais non pas à un palais.

Quelle impression doit produire sur un étranger, la vue de cette masse monstrueuse de pierres rougeâtres, environnée de fossés et de ponts-levis, hérissés de vingt canons neufs de bronze, du calibre de douze livres! Rien ne doit lui paraître plus bizarre, que les ornemens qui frappent ses yeux, et dont plusieurs contrastent diamétralement avec les règles de l'art. A l'entrée de la façade principale, il aperçoit deux obélisques immenses de marbre gris, qui, s'élevant jusqu'au toit, portent le chiffre de l'empereur en bronze, et des trophées en marbre blanc; il distingue à peine, près de ces obélisques, des statues enfoncées dans de petites niches. Ces statues, bien mesquines près des masses qui les écrasent, représentent *Diane* et l'*Apollon du Belvédère*; elles sont en marbre blanc. Au dessus d'elles, est une colonnade d'ordre ionique, surmontée d'un portail d'architecture rustique; et au dessus de ce portail, un frontispice de marbre de Paros, exécuté par les frères Stagi, qui a pour sujet l'Histoire, sous la figure de la Renommée, telle qu'on la voit sur la colonne Trajane. L'attique porte deux déesses de la Gloire soutenant les armes impériales; et pour cou-

ronnement, on remarque un toit de fer, verni d'une couleur verte, sur lequel est placé un groupe de Cybèles supportant des tours, et dont les boucliers sont couverts des armoiries des provinces russes. Sur la frise faite en porphyre du pays, est écrite l'inscription suivante, en grosse lettres de bronze :

DOMU TWOJEMU PODOBAIET SVÆTUNÆ GOSPODNÆ F'DOLGOTU DNEI (1).

Enfin, au dessus de la porte, sur un fond de marbre noir, est tracé ce mot :

WOSKRESENSKIJA (2).

Peut-on voir un mélange plus singulier d'objets réunis, entassés sans goût, sans élégance? Cependant chaque chose, prise séparément, offre de véritables beautés; mais cet ensemble lourd et baroque détruit la richesse des détails, et l'aspect frappe l'œil sans lui plaire. L'architecte Brenna, qui a dirigé les travaux de cet édifice, assure que la composition monstrueuse et informe en est due à

(1) La sainteté a orné ta maison pour une longue durée. *Pseaume* 92.

(2) La porte du Dimanche.

l'empereur, qui même en a donné les dessins; mais rien ne me semble plus douteux.

L'église fait une saillie ovale à la seconde façade. Elle est incrustée de marbre gris de Sibérie, et ornée de bas-reliefs représentant les quatre évangélistes. La corniche est décorée de têtes d'anges, et les niches renferment deux statues, *la Foi* et *la Religion*. Sur l'attique, on voit les apôtres *St. Pierre* et *St. Paul*, des deux côtés de la croix. Une tour dorée brille au dessus du dôme de l'église, et est entourée de quatre candélabres, qui sont de bronze doré, comme la croix et le dôme.

Au dessus d'une porte, proche l'église, on lit ce mot, sur une plaque de marbre noir:

ROSCHESTWENSKIJA (1).

J'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour découvrir l'intention du monarque, en plaçant ces deux inscriptions, *Porte du Dimanche; porte de la Résurrection*; j'ai consulté plusieurs personnes, qui m'ont toutes conseillé de ne pas les traduire dans ma des-

(1) Porte de la Résurrection.

cription, et de les copier telles qu'elles étaient en langue russe.

Passons à la troisième façade. Elle est du côté du jardin d'été. Un escalier rond, composé de vingt-six marches en granit de Serdopol, mène à un grand vestibule décoré de dix colonnes d'ordre dorique et en marbre rougeâtre. Le pavé est de marbre blanc. On voit, à droite et à gauche dans des niches, deux statues égyptiennes de *Bardiglio di Carrara.* Elles sont en pierre dure, qui imite parfaitement la couleur du basale. Sur le pâlier de l'escalier sont placées de chaque côté, deux belles statues d'airain, l'*Hercule* et *la Flore de Farnèse.* C'est sous la direction de l'académie des arts de Saint-Péterbourg qu'elles furent jetées en moule. Auprès d'elles sont deux vases également d'airain, posés sur des consoles de granit. Ils offrent une copie fidèle des deux superbes vases de Médicis et du palais Borghèse. Ils sont dus aux talens d'un artiste nommé *Gastecloux.*

Au dessus de la colonnade règne un large balcon, orné de dix vases et des quatre Saisons, en marbre blanc. L'attique est supporté par six cariatides, entre lesquelles un artiste français, nommé Thibault, a placé des bas-

reliefs aussi en marbre blanc. Le toit est couronné, comme celui de la façade principale, par des statues qui représentent des provinces russes.

La quatrième façade est ornée des statues de l'Hercule Farnèse et de la Flore, qui sont une copie de celles que l'on a vues en airain dans le même palais. Celles-ci sont en marbre blanc.

Le portail, soutenu par six colonnes doriques et en marbre rouge, porte un attique environné d'une balustrade, pour servir de belvédère.

Deux niches sont remplies par les statues de *la Prudence* et de *la Force*. Dans un pavillon surmonté d'une coupole, est placée l'horloge du château; et tant que l'empereur réside dans le palais, le drapeau impérial flotte sur une petite tour, attenant le pavillon.

Après avoir ainsi visité le palais à l'extérieur (je suppose qu'on y entre par le côté de la grande façade), *la porte du Dimanche* conduit sous un péristyle dont la forme est un carré long. L'entrée pour les voitures coupe ce péristyle; mais à droite et à gauche on peut compter une enfilade de vingt-quatre colonnes doriques, *faites d'un seul bloc de*

*granit.* Les chapiteaux et les bases sont de marbre de Ruskol. Dans les entre-colonnemens on a placé des copies en marbre blanc, des vases de Médicis et de Borghèse. De côté, dans deux niches, on remarque *Hercule avec sa massue*, et *Alexandre-le-Grand.*

Quand on a traversé le péristyle, on parvient à la cour intérieure du palais, qui a trente-trois toises de diamètre, et qui est d'environ trois *arschines* plus haute que le terrain extérieur. La famille impériale et les ambassadeurs avaient seuls le droit de faire entrer leur voiture dans cette cour.

On voudrait en vain calculer combien de fois le chiffre de l'empereur se trouve placé dans l'intérieur et dans l'extérieur du palais; en-dedans de la cour il orne tous les trumeaux des fenêtres. Dans huit niches on trouve, malheureusement exposées à la vue, huit statues qui n'attesteront pas le talent du sculpteur : jamais le ciseau n'a rien fait de plus détestable. Au lieu de faire reconnaître, par leurs traits comme par leurs attributs, *la Force*, *l'Abondance*, *la Victoire*, *la Gloire*, etc., elles n'offrent que des monstres, que des personnages hideux par leur laideur. Malgré le luxe qui règne par-tout, rien ne prouve

plus évidemment que le mauvais goût présidait à tous ces embellissemens.

Quatre grands escaliers et deux autres moins grands, conduisent de la cour dans l'intérieur, et sont fermés par des portes vitrées. Mais, sans passer par la cour, on entre à gauche du péristyle dans un salon oval qui servait toujours de corps-de-garde à trente hommes et à un officier du régiment des gardes-du-corps de l'empereur. Tandis que cette troupe était relevée par un nombre égal d'hommes du même régiment, les autres parties du château étaient gardées par des soldats de différens corps. Le poste de ces trente gardes était bien choisi; il avait été placé là par prudence; car ce salon oval, touchant d'un côté à l'extrémité du péristyle, et de l'autre au grand escalier du palais, personne ne pouvait aller jusqu'à l'appartement de l'empereur, même par la route ordinaire, qu'en passant près du corps-de-garde.

Les marches du grand escalier sont en granit. Elles s'élèvent, tournent entre deux balustrades de marbre gris de Sibérie, et de pilastres en bronze poli. Les murs sont recouverts en marbre de différentes espèces. On devait peindre des fresques sur les parties de côté

encore en blanc. La Cléopâtre du musée Capitolin, parfaitement copiée en marbre blanc, décore le pâlier. Les statues de la *Prudence* et de la *Justice* sont dans des niches de chaque côté. Au haut de cet escalier, on voit toujours deux grenadiers en faction.

Nous sommes donc arrivés aux magnifiques portes d'acajou qui ferment les appartemens. Leurs panneaux sont richement décorés de boucliers, d'armes et de têtes de Méduse en bronze. En ouvrant les battans à droite, on entre dans les appartemens d'honneur du monarque.

Après une antichambre ovale, dans laquelle on distingue avec plaisir le buste de Gustave Adolphe, brave roi de Suède, et avec pitié un plafond rempli d'allégories peintes par un barbouilleur, nommé Smuglewitsch, on se trouve dans une vaste salle ornée de stuc tacheté, sur un fond jaune. J'ai promis de ne donner les détails que des principaux ornemens de chaque pièce, je serai donc fidèle à mon plan. Dans cette salle, il y a six grands tableaux d'histoire de la hauteur de huit arschines et d'environ six de large.

Le premier représente *la Victoire de Pultawa*, par *Schebujeff.* Ce tableau est peint à

grands traits. Il a de l'expression, du caractère. Pierre-le-Grand et son général Scheremetoff, sont les premiers personnages qui y figurent.

Le second offre *la Prise de Kasan* par le czar Iwan Wasilewitsch. Ce tableau, dont l'ensemble est parfait a sur-tout le mérite d'être bien conçu. Tous les acteurs y sont bien groupés. Il est de la composition de Ogrumoff.

Le troisième retrace *le couronnement de Michel-Fédorowitsch Romanow*, aïeul de Pierre-le-Grand; ce tableau est *du même artiste* que le précédent, et assure à son auteur une place distinguée parmi les meilleurs peintres d'histoire de son tems.

Le quatrième est la *réunion des flottes russe et turque*, et leur passage commun par le Bosphore; c'est l'ouvrage d'un peintre nommé Pretschetnikoff : il a saisi un événement mémorable, mais son tableau est très-médiocre; la perspective de l'air mérite seule quelque éloge.

Le cinquième laisse voir *la victoire du prince Démétrius Iwanowitsch Donsky*, sur les Tartares du Don, dans les plaines de Kulésoff; il est de la composition d'un Anglais nommé Atkinson. Le pinceau de cet artiste est

hardi, mais on s'aperçoit qu'il dessine mal.

Enfin, le sixième rappelle le *baptême du grand-duc Wladimir*; il est du même auteur que le précédent, et mérite un égal reproche.

(Dans cette salle, on a élevé depuis le catafalque de l'empereur.)

Passons maintenant dans la salle du trône. Elle a près de douze toises de long sur cinq de large. Rien de plus majestueux que sa décoration : à cette vue on se sent pénétré de respect et d'admiration. On me dispensera de parler des tentures de velours vert, brodées en or, du superbe ameublement, et du poële qui a treize archines, et qui est entièrement entouré de bronze ; je ne m'occuperai qu'à décrire le trône et ses dépendances ; il est orné de velours rouge, richement couvert d'or ; au fond se trouvent les armes de la Russie liées à celles des royaumes de Kasan, d'Astrackan, de *Sibérie* et de la grande Russie ; dans les niches pratiquées au dessus des portes et en face du trône, sont les statues antiques de Jules-César, d'Antonin-le-Pieux, de Lucius-Verus, etc. Dans une partie plus élevée, on remarque les figures colossales de la Justice, la Paix, la Victoire et la Gloire ; tout autour de la salle on voit les armoiries des soixante-seize

provinces soumises à la Russie. Ces emblêmes, peints sous leurs couleurs naturelles, présentent, au premier coup d'œil, les différens peuples de cet empire immense. On ne pouvait pas disconvenir que le choix de ces décorations ne fût bien fait ; l'empereur, qui en avait donné l'idée, ne pouvait mieux prouver, quoi qu'on en dise, l'esprit noble et chevaleresque qui l'animait.

Je ne puis sortir de cette salle, sans parler de la belle glace qui est du nombre de l'ameublement ; elle est d'un seul morceau, et la plus grande de toutes celles du palais, puisqu'elle a près de six arschines de haut, et plus de trois de large : on l'a coulée à Saint-Pétersbourg. Je citerai encore trois tables magnifiques, l'une de *verte antico*, les deux autres de porphyre vert oriental ; chacune de ces tables a plus de trois arschines de longueur, et au moins une de largeur : elles sont posées sur des colonnes d'airain et de bronze, et sur des génies en bronze de la hauteur de quatre pieds. Je finirai par dire un mot sur le lustre de bronze qui est suspendu au plafond ; deux médiocres allégories peintes par Valériani, le décorent assez mal. La bannière de l'ordre

de Malte était remarquable sur chacune de ces peintures.

De la salle du trône, pour entrer dans la galerie des arabesques, on passe entre deux colonnes de l'ordre ionique d'une rare beauté; elles sont en porphyre oriental; on les a apportées de Rome à Saint-Pétersbourg. Sur leur chapiteau, l'on a placé le buste de Marc-Aurèle; sur la corniche de cette galerie, il y a plusieurs grands vases de porphyre rouge de Sibérie. Cinq statues remplissent les niches; elles ont été copiées à Rome d'après l'antique, et représentent la Vénus de Médicis, Antinoüs Germanicus, l'Apollon de Florence, et la Vénus Kallipigos. La loge de Raphaël à Rome, cette loge si fameuse, a servi de modèle à la décoration de cette pièce; tout y est peint de même en arabesques de différentes couleurs, par *Pietro Scoti*; les figures sont de *Vighi* : l'ouvrage n'était pas encore terminé.

En sortant de cette galerie, on entre dans celle de Laocoon; il faut passer par de hautes et larges portes en glaces : le nom de Laocoon lui vient du groupe qui la décore. Il a été copié à Rome, sur l'antique; le marbre qui a servi, est sans tache, sans veine, et d'un seul

bloc. Ce groupe a été transporté de Rome à Saint-Pétersbourg, sans le moindre accident.

Quatre magnifiques tentures des Gobelins tapissent les murs de cette galerie ; elles ont six arschines en carré, et représentent *la Pêche miraculeuse de Saint-Pierre*, *Jésus chassant les marchands du temple*, *la Résurrection de Lazare*, et *Marie-Magdelaine oignant les pieds du Christ.* Une bizarrerie assez singulière se fait remarquer dans cette pièce. A côté de ces tapisseries, dont les sujets sont pris dans l'Ecriture sainte, on voit des groupes de la Fable, *Diane et Endymion*, *l'Amour et Psyché*, que *Pacetti* a copiés sur les originaux du célèbre *Canowa.* Ces contrastes sont tellement rapprochés, qu'il est impossible de ne pas regarder en même-tems Jésus-Christ et Endymion.

Au dessus des portes, sont deux tableaux encaustiques de *Dallera* à Rome, représentant, l'un, *Ulysse qui retrouve Pénélope;* l'autre, *Hector prenant congé d'Andromaque.* Ils avaient tous deux souffert de l'humidité ; celui d'Hector avait été sur-tout endommagé par une crevasse.

Je ne dirai rien des tables précieuses en

*breccie* et en albâtre oriental à fleurs, des superbes fauteuils de velours, des divers bronzes; tous ces objets étaient venus de Paris. Je ne ferai connaître même qu'une seule des pendules qui décorent ce palais, quoiqu'elles soient innombrables. Dans cette salle on en voit une qui offre l'image des quatre saisons. Ces figures sont en bronze, sur un char traîné par des lions, que conduit un génie; la roue sert de cadran. Il valait mieux rester les yeux fixés sur ces curiosités, que de jeter un seul regard sur les plafonds; ils sont divisés en trois parties: au lieu d'orner cette salle, ils la la déparent; celui qui est au milieu, représentant *Hercule entre la Volupté et la Vertu*, est le moins désagréable à la vue; à sa droite, *le Courage récompensé par le Mérite*; à sa gauche, *la Justice et la Paix s'embrassant*; on ne peut rien voir de plus détestable: ces tableaux sont dus aux talens de Smuglewitsch.

La seule remarque qu'il faut faire à cette occasion, et qui honore vraiment le génie de l'empereur, c'est que ces sujets ont été fournis par lui à ce peintre ignoré. Il est beau de voir un souverain qui donne lui-même l'idée d'associer la justice et la paix, le courage et

le mérite. Qu'il est malheureux qu'un artiste habile n'ait pas été chargé de transmettre à la postérité, par une exécution savante, cette pensée d'un grand monarque! mais voilà ce qui arrive presque toujours. De même qu'une source claire comme le cristal, jaillit son eau bouillonnante dans une coupe impure; de même l'esprit de Paul Ier jetait en avant des idées lumineuses qui n'étaient saisies que par de misérables artistes.

L'entrée d'un salon oval qui se trouve à la suite de cette salle, était gardée par deux bas-officiers des gardes-du-corps qui avaient l'esponton à la main. Seize colonnes de l'ordre corinthien, et faites en stuc, soutiennent un attique; la voûte, ornée de caissons, est portée par seize cariatides, dont *Albani* est l'auteur; cinq bas reliefs allégoriques, qu'il serait trop long et trop difficile d'expliquer, remplissent les différens espaces. L'ameublement de ce salon est en velours couleur de feu, garni de cordons et de glands d'argent, qui produisent beaucoup d'effet.

Le plafond peint par *Vighi*, est bien préférable aux précédens; il représente *l'assemblée des dieux dans l'Olympe*. Jupiter apparaît au milieu des torrens de lumière. Cet

ouvrage annonce un artiste d'un grand mérite.

Après ce salon, vient une grande salle en marbre; c'est là le poste des chevaliers de Malte. Cette salle a quinze toises de long, cinq de large, et à-peu-près sept de haut. Son architecture est un mélange de deux ordres, et jusques à l'attique, tout est en compartimens de *breccia coralina de Genova*, qui sont incrustés, sur champ, de marbre noir de *Porto-Venere.* Des lustres longs et plats en bronze uni, sont attachés au mur, et ressortent bien sur ce marbre noir. A l'une des extrémités de la salle, il y a un orchestre en marbre blanc, dont la balustrade est en bronze poli, et décorée de dix grands candélabres de bronze faits en forme de vases. Le plafond était encore en blanc; on peignait à Rome un Parnasse qui devait y être placé.

Une large niche pratiquée au dessus de deux belles colonnes d'ordre ionique venant de Sibérie, et soutenue par elles, divise cette salle par la moitié. Quatre termes recouverts avec du lapis et de l'agate de Sibérie, portent une cheminée de marbre blanc, que renferme cette niche. A droite et à gauche, en adossement au mur, il y a deux cheminées semblables, placées entre quatre

niches, dont le fond est fait de *gipolino antico*, qui, aussi rare que singulier, est en tout semblable à du bois vert pétrifié ; cette qualité de marbre n'est pas belle, mais elle frappe la vue. Dans les niches voisines de la cheminée, sont quatre statues copiées à Rome, d'après les antiques ; *Bacchus*, *Mercure*, *Flore et Vénus*. Je crois inutile de parler des bronzes dont étaient faits les pendules, les lustres, les vases, les petites statues, et tous les ornemens, jusques aux chenets.

A l'extrémité de la salle, est une grande niche formée par deux grandes colonnes de l'ordre ionique : c'est par-là que l'on entre dans le salon circulaire du trône.

Seize Atlas de forme colossale soutiennent la coupole ; les murs sont cachés par des tapisseries de velours rouge, brodées en or, sur lesquelles il y a beaucoup d'ornemens dorés ; toutes les fenêtres sont cachées par des rideaux de même étoffe, à l'exception d'une, faite d'une seule vitre encadrée dans de l'argent. Le trône qui est dans ce salon, ne diffère de celui de l'autre salle du trône, que par le nombre des gradins ; le premier en a huit, celui-ci n'en a que trois. Un grand lustre de quatre arschines et un quart de hauteur, et

huit autres de trois arschines et demi, tous d'argent massif, travaillés en mat et en poli, sont d'un fini remarquable : ils sortent de la fabrique de l'ingénieux et habile M. de Buch, conseiller d'état du Dannemark. Le plafond en camaïeu et en or, avec des arabesques, est peint par *Carlo Scoti*.

L'empereur, quelque tems avant sa mort, avait ordonné plusieurs changemens dans cette salle. Des parties de velours rouge devaient disparaître, et faire place à d'autres de velours jaune, avec une superbe broderie en argent. Il voulait que l'on mît dans les coins de grandes rosaces d'argent massif, des médaillons et des couronnes de laurier; les deux tables, les guéridons, les pendules, etc., devaient être d'argent massif : les orfévres avaient déjà reçu pour les faire, quarante *pouds* (1) de ce métal.

Une porte conduit de ce salon aux appartemens intérieurs de l'impératrice. La première pièce était tendue de haute-lice d'un fond bleu clair : dans les intervalles de cette tenture on aperçoit des vues du château de Pawlowsky. Dans le fond de l'appartement, il y a

(1) Un poud pèse environ trente-cinq livres d'Allemagne.

une niche soutenue par deux belles colonnes de porphyre d'ordre ionique, et qui était remplie par les groupes d'Apollon et Daphné copiés du Bernini, et faits en marbre de Carrare. Des pendules, des vases, des tables de porphyre, d'agate, d'albâtre oriental à fleurs de *rosso antico*, décoraient de toutes parts cette pièce. De belles peintures encaustiques de *Dallera*, ornaient les dessus de portes. Le plafond était peint à la gouache par *Cadenacci*: ceux qui les suivent sont absolument semblables, et peints par le même.

Les panneaux des portes de bois d'acajou, de bois de rosier et de cèdre, avec des sculptures dorées, sont en marbre blanc, incrustés de lapis, de bronze et de malachite. Ces portes conduisent dans un cabinet si surchargé d'ornemens, que les yeux en sont aussitôt fatigués. Les murs sont revêtus de marbre gris de Sibérie; les petits espaces sont couverts en lapis, avec des liteaux de bronze. Les coins sont remplis d'agate de Sibérie; les lambris, de *giallo* et de *nero antico*; la corniche de têtes de lions en bronze sur du lapis. Au dessus de la corniche, des bas-reliefs sur un fond d'or uni; les divans, les tabourets, les rideaux sont en draps d'or; une niche formée

par deux belles colonnes corinthiennes d'un seul morceau, et en albâtre oriental à fleurs; les piédestaux incrustés de *verde antico* et de lapis; un groupe de marbre blanc, représentant Castor et Pollux, ouvrage d'Albagini; dans les petites niches de côté, les muses de la tragédie et de la comédie; la cheminée en *verde antico*, en malachite et en bronze; tables, vases et petites statues d'agate, etc.; de magnifiques porcelaines dans le genre de celles de Raphaël, peintes en arabesques; voilà à-peu-près ce qui se trouvait dans un cabinet d'environ deux toises de long et de large. Ce cabinet est contigu à la chambre à coucher de parade ornée plus simplement, et qui paraît alors plus agréable à l'œil. Cette pièce est très-grande; les murs sont de stuc, et tout autour règnent des guirlandes en feuilles sur un fond d'or uni.

Derrière une balustrade d'argent massif qui a treize arschines de long, et qui pèse quatorze pouds, on voit un lit très-richement sculpté et doré; le ciel en est de velours bleu clair, relevé avec des cordons et des glands du même métal. Des colonnes corinthiennes supportent, à droite et à gauche, la corniche peinte en arabesques sur un fond d'or poli;

entre les colonnes sont des divans de velours bleu, et de grandes glaces d'un seul morceau. La cheminée est de marbre blanc de Carrare, et sa corniche ornée partie en lapis, partie en mosaïque de Florence, composée de pierres fines, améthystes et autres, qui imitent jusqu'à l'illusion des fruits naturels de toute espece. Je n'ai pu deviner le sens de l'allégorie que renferme le plafond peint par *Valeriani*.

La salle, après cette chambre à coucher, est d'un goût simple, et servait tantôt de salle à manger, et tantôt de salle de concert. Cette pièce n'offrait cependant rien de remarquable, à l'exception de deux cheminées, et de quelques vases de porphyre de Sibérie. Je l'aimais, par la seule raison qu'elle était destinée aux jeux des jeunes grands-ducs. J'ai eu le bonheur de les y trouver plusieurs fois. Ce sont deux princes vifs et éveillés, dont la politesse égale l'affabilité. L'impératrice, que l'on sait ne vivre que pour ses enfans, avait fait garnir de coussins les portes vitrées qui donnaient sur le balcon, jusqu'à la hauteur d'environ quatre pieds, pour prévenir les moindres accidens.

Après être sorti de cette salle à gauche, et avoir laissé à droite les appartemens ordi-

naires de l'impératrice, on traverse, pour aller à la salle du trône, une pièce de peu d'apparence. Ce trône ressemble encore à celui de l'empereur, excepté qu'il est moins grand et qu'il n'est placé que sur un gradin. Une niche soutenue par deux cariatides colossales, renferme une très-belle cheminée de marbre blanc, décorée d'un bas-relief représentant les neuf Muses. Les meubles ressemblent à-peu-près, pour la richesse, à ceux des pièces précédentes. Je ne puis m'empêcher cependant de citer une charmante pendule qui offre Phébus sur son char attelé de deux chevaux fesant la course accoutumée. Le cadran est placé dans la roue du char. Le travail de cette pendule est admirable pour le fini; c'est un chef-d'œuvre de l'art. Je distinguerai encore le plafond peint par Mettenleiter, dont le sujet est le jugement de Pâris. Cette peinture a quelque mérite, ainsi que les dessus de portes qui sont de Bessonoff, élève de l'académie des arts de Saint-Pétersbourg. Ces dessus de portes représentent la Peinture, la Sculpture et l'Architecture.

La galerie de Raphaël est tout auprès de la salle du trône. Ce nom lui vient de quatre superbes haute-lices couvrant, dans presque

toute la longueur, l'une des quatre murailles qui peut avoir douze toises. Ce sont de belles copies de quatre tableaux connus, du célèbre peintre Raphaël, et placés dans le Vatican. Le premier est *Constantin haranguant ses troupes* le jour de la bataille contre Maxence; le second, *Héliodore chassé du Temple;* le troisième, *la fameuse Ecole d'Athènes;* et le quatrième, *le Parnasse* où Apollon joue du violon, tableau qui ne le cède en rien au précédent pour la réputation. Je ne puis que renvoyer le lecteur à la belle description que M. de Ramdohr a faite de ces tableaux. Je conçois qu'il a dû avoir bien des choses à en dire, car les copies seules me fourniraient une matière d'éloges très-abondante. J'ai passé devant ces copies bien des heures dans l'oubli de moi-même. Dans cette même pièce, j'ai remarqué encore le grand plafond et les deux petits qui sont de la composition de Mettenleiter, et exécutés par lui. Celui du milieu offre le temple de Minerve; les Arts sont couchés sur ses degrés. La figure du Grec qui représente l'Architecture, est un portrait de l'architecte Brenna; et celle qui indique la Peinture, est celle du peintre. Il s'est retracé lui-même dans cette image allégorique. Les

deux petits plafonds montrent, l'un *Prométhée ranimant l'homme;* l'autre, *la Paresse* et l'*Application*. De superbes bronzes, des cheminées de marbre font aussi la décoration de cette galerie.

Elle conduit dans un salon carré-long, où se trouvent une belle statue antique de Bacchus, et une autre moderne de Diane. Celle-ci faite par *Houdon*, paraîtrait peut-être aussi belle que la première, si l'on ne cédait pas au prestige de l'antiquité. Ce salon est rempli de bustes, de bas-reliefs, sarcophages, vases antiques d'un prix plus ou moins grand.

Ce salon mène enfin au vestibule des gardes où un détachement de cavalerie est toujours en faction. Quatre colonnes ioniques décorent ce vestibule et le plafond est peint par Smuglewitsch. Le peintre à choisi le moment où Curtius se jette dans l'abîme. Il aurait dû le faire tomber d'une manière plus adroite.

Nous sommes donc parvenus au grand escalier de parade après avoir traversé de droite à gauche les premiers appartemens de l'empereur et de l'impératrice. Le 8 novembre 1800, l'empereur y donna au public un grand bal masqué, y dîna pour la première fois; en un mot, il en fit l'inauguration avec

la plus grande pompe. Les appartemens que je viens de décrire étaient, pour cette fête, ouverts à tout le monde, et illuminés de plusieurs milliers de bougies qui en augmentaient la magnificence. On dansa dans la grande salle de marbre et dans la galerie de Raphaël.

Maintenant on sera sans doute curieux d'avoir de pareils détails sur les logemens ordinaires que l'empereur et l'impératrice occupaient. Une porte conduit de la galerie de Raphaël dans les appartemens du monarque: une antichambre peinte très-simplement, n'est décorée que par sept tableaux de *Charles Vanloo*, représentant les légendes de saint Grégoire.

La seconde pièce parquetée en marbre blanc à liteaux d'or, est ornée de beaux paysages et de quelques perspectives du palais lui-même. Un plafond peint par *Tiépolo*, qui représentait Marc-Antoine et Cléopâtre jetant les perles dans du vinaigre, est ce qui l'orne davantage; mais le peintre avait, par ignorance, péché contre le costume d'une manière plaisante.

Les murs de la troisième pièce sont presqu'entièrement couverts par six paysages de

*Martinoff*, qui présentent quelques vues des châteaux de Gatschina et de Pawlowski. La bibliothèque de l'empereur était conservée dans six armoires d'acajou faites avec élégance, et sur lesquelles se trouvaient vingt beaux vases de porphyre, d'albâtre oriental, etc. Les hussards du corps, ou de la chambre de l'empereur, se tenaient dans cette pièce.

Une porte cachée conduisait ensuite dans une cuisine particulièrement destinée à la table de l'empereur ; c'était là qu'il avait spécialement établi une cuisinière allemande qui lui préparait à manger. Il avait fait arranger, peu de tems auparavant, dans son château nommé le palais d'Hiver, une cuisine semblable, voisine de ses appartemens ordinaires. De telles précautions, qui n'annonçaient que trop des craintes pour sa vie, devaient-elles faire envier le sort de ce monarque, eût-il même été le plus puissant de la terre ?

On entre dans une autre petite chambre destinée aux hussards du corps : cette chambre se trouve tout près d'un escalier en limaçon, devenu ensuite célèbre, et par lequel on

descend dans la cour : un seul homme était en faction à cette porte.

Après avoir traversé la bibliothèque, on parvient à la chambre à coucher de l'empereur. C'est dans cette chambre qu'il se tenait ordinairement le jour ; c'est là qu'il a terminé sa carrière. Cette pièce a, si je ne me trompe, cinq à six toises carrées ; elle était ornée d'un grand nombre de paysages, la plupart de Vernet, de Wouvermann et Vander-Meulen. Au milieu, derrière un simple écran, on voyait un petit lit de camp. Au dessus du lit se trouvait un ange de Guido Reni ; dans un des coins pendait le portrait d'un ancien chevalier banneret, peint par Jean le Duc : l'empereur fesait grand cas de ce portrait. Un mauvais tableau représentant Frédéric II à cheval, et le buste en plâtre de ce monarque, placé sur un piédestal de marbre, formaient, avec les magnifiques peintures qui décoraient cette pièce, un contraste singulier.

Le bureau sur lequel écrivait l'empereur, était digne d'être remarqué : il était porté sur des colonnes ioniques d'ivoire, qui avaient des chapiteaux et des socles de bronze ; il était environné d'une galerie d'ivoire travaillée et ornée de petits vases de la même

matière. Sur deux chandeliers à branche d'ivoire, ornés de bronze, étaient quatre pâtes ou biscuits, d'après un modèle de Leberech: ces pâtes représentaient l'empereur, l'impératrice, les deux grands-ducs et la grande-duchesse Elisabeth.

Ce bureau est un ouvrage de l'impératrice même. Non contente de protéger les arts, elle n'a pas rougi de les cultiver; ce qu'elle a prouvé en tournant l'ivoire, et en formant les pâtes de ses propres mains.

On voyait encore sur un autre mur, un tableau de tous les uniformes de l'armée russe. Je passe sous silence les autres meubles précieux de cet appartement.

On a répandu par-tout, et on a répété mille fois que l'empereur avait dans sa chambre à coucher, une trape, ainsi que plusieurs portes dérobées. Je puis assurer que rien n'est plus faux que cette assertion. Le superbe tapis qui couvrait le plancher, rendait premièrement l'existence d'une trape impossible; secondement, le poile ne reposait pas sur des pieds, et par conséquent il n'y avait point de passage dessous, comme on s'est plu à le publier. Il est vrai qu'il y avait dans cette chambre deux portes de tapisserie;

mais l'une conduisait dans une petite garde-robe, et l'autre couvrait un placard où l'on déposait les épées des officiers que l'on envoyait aux arrêts. Les portes à deux battans qui conduisaient de la chambre de l'empereur dans les appartemens de l'impératrice, non-seulement n'étaient pas ouvertes, mais elles étaient fermées et verrouillées des deux côtés.

Le passage qui conduit de la bibliothèque dans la chambre à coucher de l'empereur, avait de doubles portes, et l'épaisseur prodigieuse des murs aurait laissé assez d'espace pour qu'on ait pu pratiquer à droite et à gauche dans le mur, des portes dérobées : il en existait effectivement; mais celle à droite formait un emplacement destiné à renfermer les drapeaux, et celle à gauche donnait sur un escalier dérobé qui conduisait dans les appartemens de rez-de-chaussée de l'empereur.

On y trouvait d'abord une grande pièce boisée, et peinte en blanc; sur un des panneaux était une vieille horloge faite par Dinglinger, à Dresde, en 1714; trois aiguilles d'argent indiquaient, outre les heures, les changemens de la température et du vent.

Cette horloge était autrefois dans le pavillon du jardin de Pierre I. On entrait de là dans un cabinet rond et boisé, où l'on voyait deux statues venant d'Italie. L'une représentait une Vestale, et l'autre, une femme fesant un sacrifice; de plus, un Apollon de l'académie de sculpture de Saint-Pétersbourg, de superbes vases de porcelaine de Sèvres, et une table de rosso antico.

On trouvait dans la pièce contiguë, qui était également boisée, un portrait brodé de Pierre-le-Grand, des vases de porcelaine de Sèvres, et d'autres vases de hauteur d'homme : ces derniers étaient de la fabrique de Saint-Pétersbourg.

La dernière pièce, celle où l'empereur travaillait ordinairement, était boisée avec du noyer, et entourée d'une guirlande de bois verni. Sur les panneaux étaient peintes des divinités; elles étaient entourées de guirlandes de fleurs, où des oiseaux semblaient se balancer. L'ensemble de cette chambre offrait un coup d'œil agréable. Parmi l'ameublement, qui était superbe, on remarquait sur-tout une armoire du fameux Ronthen de Neuwied. On y voyait sur une table, un petit monument avec l'inscription, *Marie*,

*le* 21 *avril* (1). Ce monument était vraisemblement un ouvrage de l'impératrice. Un déjeuner de porcelaine de la fabrique de Saint-Pétersbourg, sur lequel étaient peintes, en différentes couleurs, des vues du palais de Michaïlowitsch, prouve assez la prédilection que ce souverain avait pour les ouvrages qui devaient leur existence aux établissemens qu'il avait formés.

Je ne dirai plus qu'un mot des appartemens occupés par l'impératrice. On y parvenait en traversant la salle de concert ou à manger, dont j'ai fait plus haut la description. Après avoir passé par une chambre d'une élégance agréable, on entrait dans une pièce de parade, dont les murs de marbre gris de Sibérie, avec des champs de lapis lazuli et de porphyre, étaient bordés de marbre bigarré, et enrichis d'ornemens de bronze doré. Sur un fond de porphyre, on voyait çà et là des bustes antiques dispersés. Les panneaux des lambris étaient de *breccia*. La cheminée était soutenue par des colonnes d'albâtre ; la frise était de *verre antique*. Les meubles répondaient d'ailleurs parfaitement à la magnificence de

(1) C'était le jour de la naissance de Catherine II.

cette pièce. Le lustre seul, qui était d'un superbe cristal, avait coûté 20,000 roubles.

Le cabinet de toilette et d'ouvrage de l'impératrice tenait à la pièce précédente; il était boisé. Les armoires et les commodes étaient du plus beau bois d'acajou. Les regards étaient moins séduits par la magnificence de la toilette d'or, que par quatre originaux, dont l'un était peint par *Gérard* et les trois autres par *Greuse*. Celui qui représentait une jeune fille grondée par sa mère pour avoir laissé mourir de faim son oiseau, attirait particulièrement l'attention. Diderot, dans son *Traité sur la Peinture*, a donné une description très-étendue de ce tableau. Au milieu de la chambre était le bureau; il portait les empreintes des travaux auxquels il avait servi. On m'a assuré que dans les derniers tems, l'impératrice avait fait de cette pièce sa chambre à coucher, la trouvant plus saine et moins humide.

La dernière pièce enfin était un boudoir ou un cabinet rond d'une magnificence encore plus grande que tout ce que j'ai déjà décrit. Un velours bleu-clair, avec une riche broderie encadrée entre deux larges galons d'or, couvrait la muraille. Le marbre, le bronze, le lapis, ainsi qu'une grande quantité

de pierres précieuses, y étaient prodigués. Un vase de porphyre rouge, avec un piédestal de même, dont les socles et le dessus étaient de malachite, me frappa vraiment d'admiration; le tout avait cinq pieds de hauteur. Le parquet était couvert d'un tapis de haute-lice.

Ce cabinet, qui était dans un des coins du palais, et qui touchait à l'appartement de l'empereur et de l'impératrice, servait de communication à ces deux pièces; elles n'étaient séparées que par un mur; mais son épaisseur était telle, qu'il n'est pas étonnant que l'impératrice n'ait pu être prévenue que très-tard de la mort de son auguste époux.

Indépendamment de l'empereur et de l'impératrice qui occupaient cet étage, le grand-duc Constantin, son épouse et la dame d'honneur madame de Protassoff y avaient leurs logemens. J'ai sur-tout admiré dans la chambre de la grande-duchesse Anne, une pendule qui portait cette inscription: *L'Amour réduit à la raison*. L'Amour y est en effet enchaîné, et la Raison tient le bout de la chaîne. Le plaisir d'être sous les yeux d'une aussi belle et aussi aimable princesse, me parut cependant plutôt une récompense qu'une pu-

nition. On trouve dans l'appartement de son époux, une copie de l'Hermaphrodite de la *villa Borghèse*, et de la Vénus qui sort du bain, sur l'original de la galerie de Florence.

On ne trouve au rez-de-chaussée, indépendamment d'un petit théâtre qui n'est pas achevé, qu'une église qui soit digne d'être remarquée. Le chœur de cette église est porté par quatorze colonnes ioniques de granit de Serdopol, d'un seul morceau, avec des socles et chapiteaux de bronze poli. Le maître-autel est un octogone de marbre noir et blanc, dans l'intérieur duquel conduisent trois portes : celle du milieu est d'argent massif; elle est travaillée à jour, et ornée de six médaillons peints sur cuivre par M. le professeur Giovenco. Une Gloire d'argent brille au dessus de la porte; elle est incrustée de bronze et de lapis. Le tableau du maître-autel représente l'institution de la Cène : il est peint par M. Akimoff, professeur de l'académie. Des deux côtés de la porte du milieu se trouve une magnifique colonne de porphyre; elle est d'ordre corinthien : ses socles, son chapiteau sont de bronze; le piédestal est incrusté de lapis. Devant chaque tableau sont suspendues des lampes d'argent, et au milieu de l'église

une lampe d'or enrichie de brillans. Tout en haut, et dans le fond, l'on découvre un grand tableau, peint malheureusement par *Smuglewitsch*. Ce tableau représente l'archange Michel, patron de l'église, précipitant les démons dans l'abyme. L'artiste pudique, qui ne pouvait cependant représenter le groupe qu'*in naturalibus*, a eu recours à un singulier expédient pour y conserver la décence. Chaque démon couvre de la main ou du pied les parties du corps de son voisin, que le peintre voulait cacher, et l'affectation qui règne trop visiblement dans ce travail, produit un effet tout-à-fait contraire à celui qu'en avait attendu ce peintre trop scrupuleux. Le plafond de la coupole est peint par *Charles Scoti* : il représente la Sainte-Trinité environnée de têtes d'anges. Il est fort heureux pour le peintre que l'humidité ait presque entièrement effacé ce tableau. Des deux côtés de l'autel sont quatre tribunes avec des balustrades de marbre et de bronze; elles étaient réservées pour la famille impériale.

Le reste du rez-de-chaussée était habité par le grand-duc Alexandre et son épouse, par le jeune grand-duc Nicolas Pawlowitsch, le prince Gagarin, le grand maréchal de la

cour Narischkin, et le comte de Kutaissow, favori de l'empereur. Je me contenterai, pour ne pas être trop long, de faire la description des appartemens du grand-duc, successeur de l'empereur Paul. Quoiqu'ils fussent moins magnifiques que ceux du premier étage, j'avoue qu'ils m'ont plu bien davantage. Je n'oublierai jamais les honnêtetés, les égards et les prévenances des personnes attachées à la maison du grand-duc. Il semblait que la bonté de son cœur eût passé dans celui de ceux qui avaient le bonheur de lui appartenir : c'était un spectacle touchant de voir l'enthousiasme avec lequel ils parlaient de lui, ainsi que de son épouse qui se fesait un devoir de lui ressembler.

Le cabinet de toilette de la grande duchesse Elisabeth, présentement impératrice, était tapissé des plus riches étoffes de Lyon. Deux colonnes ioniques de marbre rouge et blanc d'Olonetz, ornaient une niche et supportaient un entablement décoré de bustes antiques. Tout à côté de cette niche, étaient deux statues de marbre de Carrare ; l'une représentait une jeune affligée soutenant sa tête avec sa main ; l'autre une jeune fille jouant avec un pigeon.

Je ne dois pas oublier de dire que l'on voyait

encore dans cette chambre, une table dans laquelle étaient enchaînées toutes les différentes espèces de marbre du pays ; ainsi qu'une pendule, dont le principal ornement était un Bacchus sur un tonneau.

Cette chambre touchait à un cabinet délicieux, orné de glaces. Dans une niche portée par deux colonnes de marbre de France, était placé le divan, lequel, ainsi que la draperie, était d'un velours ras couleur de rose, qui paraissait couvert de la dentelle la plus fine. Il est impossible d'exprimer combien ce cabinet et son ameublement produisaient un effet agréable. Un secrétaire couvert de livres, un piano de *Longmann* et *Broderip*, annonçaient assez que plus d'une Muse y avait fixé son séjour.

L'œil, si doucement reposé par la vue du cabinet charmant que je viens de décrire, était tout-à-coup frappé par l'aspect imposant de la chambre à coucher. Les panneaux des murs couverts moitié de velours pourpre, et moitié de drap d'or glacé, étaient partagés en deux par une guirlande brodée en or, qui serpentait tout autour de la chambre. Des statues de marbre et d'airain flattaient les regards sans les fatiguer. Mais l'humidité rendait cette cham-

bre à coucher inhabitable ; ce qui avait forcé la grande-duchesse à l'abandonner. Pour s'en former une idée, il suffira de dire que les dessus de portes, peints à l'encaustique, étaient entièrement effacés.

De cette chambre à coucher on entrait dans la salle des antiques qui contenait une cinquantaine de statues, bustes et sarcophages. Je n'en décrirai que les principaux.

1°. Un superbe buste colossal de Junon, de deux pieds quatre pouces, placé sur un sarcophage, ayant trois bas-reliefs et une inscription.

*Premier bas-relief.*

Une figure de femme avec une robe volante, tenant quelque chose dans ses deux mains élevées. Deux masques étaient à ses pieds.

Le même bas-relief est répété vis-à-vis.

*Troisième bas-relief.*

Bacchus avec une couronne de raisins. Près de lui est une corbeille mystique sur laquelle un tigre est assis. De l'autre côté est un serpent. L'inscription fidèlement copiée, porte ce qui suit :

P. SCANTIUS PI.

OLIMPUS

FECIT. SIBI. V. A. LXX. SINE CRIMINAE.

VITAE ET SCANTIAE ABELE CONLIBERT.

OPTINA AEDESE BENE MERITAE.

M. le conseiller Kœhler a pris copie de cette inscription, et cherchera à en donner l'explication.

2°. Un buste d'un jeune Apollon avec la chevelure flottante.

3°. Un très-beau Silène d'environ trois pieds, tenant d'une main une coupe, et de l'autre des grappes de raisin.

4°. Un autel à trois faces avec des bas-reliefs dont l'un sur-tout est fait pour être remarqué. Il représente un homme ayant sur la tête une couronne à pointes, dans une main un glaive, et dans l'autre une tête coupée. Les deux autres représentent un satyre, avec un coq, un panier de fruits et une bacchante.

5°. Un sarcophage avec des têtes de boucs et des guirlandes de fruits. Sur un angle saillant sont étendus deux enfans morts. Un cygne semble prendre son vol. L'inscription est :

D. M.

M. MUTIUS. M. L. AURILIUS

AGITATOR.

FAC. CARAMANTINIC.

VIXIT ANN. XXXV.

AGITAVIT ANN. XII.

6°. Un piédestal rond, qui vraisemblablement a servi à une urne cinéraire. Tout autour règne un bas-relief très-bien travaillé et parfaitement conservé, dont les figures sont presque toutes en saillie. Il représente une chasse au sanglier : d'un côté l'on voit le sanglier sous les pieds duquel est un homme mourant. Derrière lui sont deux chasseurs en manteaux, et devant lui des chiens. Du côté opposé est un jeune homme nu avec un casque, un chien à ses côtés; derrière lui deux figures d'hommes. M. le conseiller Kœhler a cru que ces deux dernières pouvaient être celles de Castor et Pollux, ou que ce second bas-relief était plutôt une allusion à la mort du jeune homme, ce qui me paraît plus naturel. C'est peut-être en effet le même jeune homme représenté à droite avec ses deux amis qui le suivent

galment à la chasse, et que l'on revoit à gauche terrassés et tués par le sanglier. J'ai égaré l'inscription qui commence par ces mots : D. M. CORNELI....; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il n'y est pas question de chasse.

7°. Un superbe buste d'Achille apporté de Grèce, de trois pieds de hauteur, fait en marbre de Paros.

8°. Un Bacchus de trois pieds deux pouces, dont le travail est parfait. D'une main il tient une grappe, et de l'autre une coupe. Il est couvert d'une peau de bouc et couronné de lierre. Sur le *cippus* qui lui sert de piédestal, on lit l'inscription suivante :

D. M.
ANTISTIAE
TERSIPIDI
V. A. XX D. V.
ANTISTIA APA TE
SOROR GEMELLA
FECIT PIENTISSIMAE.

9°. Une Muse en méditation, appuyée contre un rocher, haute de trois pieds neuf pouces. La draperie est sur-tout remarquable.

10°. Un très-beau torse d'Hercule de trois pieds deux pouces.

11°. Un joli buste double de l'Apollon barbu des Indes, et d'Ariane.

12°. Un beau buste de Marc-Aurèle.

Voilà les pièces faites pour intéresser particulièrement les amateurs des antiquités.

Ceux qui chérissent la peinture, trouveraient aussi dans ce salon des tableaux capables de les satisfaire. Huit grands paysages de *Chedrin*, représentant des vues de Pawlowsky, Gatschina et Peterhoff; deux beaux plafonds peints par J. P. *Scoti*, dont l'un offre Céphale et Procris, et l'autre Vénus sortant des ondes.

Les appartemens qu'occupait d'habitude le grand-duc, présentement empereur, étaient très-petits, et se distinguaient moins par le luxe des meubles que par des objets originaux d'un grand prix. Je citerai parmi eux le tableau d'Achille trouvé au milieu des femmes par Ulysse, dont Angélique Kauffmann est l'auteur; celui d'une femme pleurant à côté d'un mort, un ange est auprès, qui du doigt lui montre le ciel; par *Charles Maratti*, en 1682. Junon et Diane par *Pesca*. etc.

Ces appartemens sont contigus à une jolie salle de bains que le grand maréchal de la cour avait fait arranger avec beaucoup de goût, pour la grande-duchesse.

Les murs et le plafond étaient garnis de mousseline sur un fond couleur de rose, et le plancher couvert de drap blanc. Au milieu de la baignoire était une fontaine qui fesait jaillir l'eau dès que l'on tournait un robinet d'argent. Au dessus d'elle était suspendu un dais qui distillait des eaux de senteur à volonté. D'autres robinets servaient à faire couler de l'eau chaude. Sur un des côtés de la baignoire était une grande glace, et dans le fond d'une niche, une ottomane invitait à se reposer au sortir du bain.

Ce joli cabinet correspondait avec un bain de vapeurs. J'ignore néanmoins si la grande-duchesse, aussi délicate que belle, était accoutumée à cet usage russe. Quant à moi, des étuves me semblent un véritable enfer, et je n'ai jamais pu me décider à y entrer.

Outre ces chambres habitées communément, le grand-duc avait plusieurs pièces de parade, et une grande salle partagée en deux par une arcade reposant sur des colonnes ioniques de marbre blanc ; elle était ornée

de superbes tableaux originaux, parmi lesquels on en remarquait un de Rubens, (un Faune embrassé par une Bacchante.) Au bout de la salle, il y a une seconde arcade portée par quatre colonnes également d'ordre ionique. Auprès d'elles sont deux magnifiques statues de *Cavaceppi*, offrant l'image d'un faune et d'une bacchante.

On arrivait par cette pièce à la salle du trône ou d'audience du grand-duc. Un velours pourpre brodé en argent, couvrait les murs. Le grand-duc donnait là ses audiences. était placé sous un dais, et debout. Le tapis sur lequel il marchait, n'était point élevé sur des gradins.

Dans le second étage du palais demeuraient les grandes-duchesses Marie et Catherine, leur gouvernante, la comtesse de Lieven. Leurs appartemens étaient plus simples, mais d'une élégance recherchée.

Dans la cour il y avait encore un grand corps-de-garde occupé par une compagnie de gardes-du-corps. Le bruit qui s'est répandu dans le temps, et qu'on m'a souvent rapporté, était destitué de fondement. On prétendait qu'il n'y avait pas assez de factionnaires et de postes dans le palais, mais l'in-

térieur est un vrai labyrinthe : les escaliers sombres, les corridors obscurs sont multipliés à l'infini, mais des lampes y brûlent nuit et jour. Il m'a fallu plus de quinze jours pour être à même de me passer de guide dans ce château, qui est un véritable dédale.

Cette habitation était incontestablement nuisible à la santé : par-tout on y voyait suer les murs, et on pouvait remarquer des dégradations produites par l'humidité. Dans la salle où sont les grands tableaux historiques, j'atteste avoir vu un pouce de glace dans les coins du haut en bas, et cependant deux cheminées y brûlent continuellement un bois considérable. On avait bien remédié aux inconvéniens du froid et de l'humidité chez l'empereur et chez l'impératrice, en boisant leurs chambres; mais les autres habitans du château, chez qui l'on n'avait pas pris cette précaution, souffraient d'une manière cruelle. Ce palais était fort incommode pour toutes les personnes qui y avaient affaire : il fallait parcourir d'immenses péristyles, de sombres corridors qui étaient les uns et les autres exposés à plusieurs courans d'air. Il était permis à très-peu de grands, de descendre au pied du grand escalier; presque tous étaient

obligés, conformément à l'étiquette, de s'arrêter à une petite porte basse, et de faire un long chemin, en montant et en descendant, pour parvenir où ils voulaient se rendre.

Cependant l'empereur trouvait tant de charmes dans cette habitation, qu'il se fâchait de la censure la plus fine, et qu'il souriait à l'éloge le plus grossier. Un jour il se trouva près d'une dame âgée qui lui dit, après être monté : « On m'avait dépeint les escaliers du palais comme incommodes, mais ils sont très-bons ». Il fut si charmé de cette observation faite par une femme qui pouvait se plaindre à cause de son âge, qu'il en rit de bon cœur. Les courtisans, bien instruits de cette faiblesse de leur souverain, ne laissaient pas échapper l'occasion d'en profiter. Leurs louanges ne discontinuaient point. Je sais même que lorsqu'ils ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour louer, et que leurs exclamations étaient finies, ils se mettaient à genoux devant les bronzes, et feignaient de les adorer.

L'empereur m'ordonna souvent lui-même, et me fit plus souvent encore répéter l'ordre de ne rien omettre et de ne pas laisser échapper la plus petite bagatelle. De cette manière,

j'eusse fait un gros volume qui, après avoir ennuyé l'auteur, eût endormi le lecteur. Plusieurs semaines avant sa mort, je lui présentai une portion de mon travail; il en parut fort content.

Il est possible qu'il y ait des palais qui renferment une plus grande quantité de choses précieuses, mais je doute qu'il y en ait un qui, comme celui de Michaïlowitsch, ait été bâti, arrangé et habité en aussi peu de tems. Quatre ans ont suffi pour tant de travaux. Un magnifique service de table en or massif, et un autre de porcelaine avec des vues de ce palais, n'étaient pas encore achevés.

Peu de semaines après la mort de l'empereur, tous les effets précieux et qui pouvaient se transporter, ont été retirés de ce palais et distribués dans les autres pour qu'ils ne fussent pas gâtés par l'humidité. Il est donc maintenant inhabité, et ressemble à un mausolée qu'on ne va voir que par curiosité.

---

Le 11 mars à une heure, conséquemment douze heures avant sa mort, je vis Paul I^er^ et lui parlai pour la dernière fois. Il revenait d'une promenade qu'il avait faite à cheval avec le comte Kutaissow, et me parut être

assez gai. Je le rencontrai sur le grand escalier, tout près de la statue de Cléopâtre. Il s'arrêta comme à son ordinaire, et daigna s'entretenir avec moi de la statue qui frappait ses regards. Il me dit que c'était une bonne copie : ensuite examinant les diverses espèces de marbre qui composaient le piédestal, il m'en demanda les noms ; revenant bientôt après à la Cléopâtre, il me rappela l'histoire de cette reine d'Egypte dont il admirait la mort héroïque. Il ne put cependant s'empêcher de sourire, quand je lui observai qu'elle ne se serait pas tuée, si Auguste n'eût point dédaigné ses appas. Cette conversation finie, il parut curieux de savoir si ma description était bien avancée. Je l'assurai que sous peu j'aurais l'honneur de la lui offrir. Il me quitta en me disant du ton le plus amical et le plus affectueux : « Je me réjouis d'avance du plaisir de la voir ».

Je le suivis des yeux pendant qu'il montait l'escalier. Arrivé tout en haut, il se tourna de mon côté, me jeta encore un regard. Je ne me doutais pas que c'était le dernier dont il m'honorerait Ce fut près de la Cléopâtre que nous nous vîmes pour la dernière fois. Cette statue, depuis ce moment, me revient souvent à la pensée, et je me suis arrêté plus d'une

fois avec attendrissement devant elle, en réfléchissant qu'à cette place l'empereur m'avait dit, sans le savoir, un éternel adieu.

Le 12 mars, de très-bonne heure, la nouvelle de l'avénement au trône du jeune empereur se répandit dans toute la ville. Dès huit heures, les grands de l'empire coururent rendre hommage au nouveau souverain dans l'église du palais d'Hiver. Le peuple se livra à tous les transports de sa joie. L'alégresse fut bientôt générale. Elle prenait sa source dans la flatteuse espérance d'un bonheur prochain et assuré. Les qualités du jeune monarque donnaient lieu à ces élans d'ivresse et d'amour. Le soir, Saint-Pétersbourg fut illuminé.

En effet le peuple pouvait-il ne pas s'abandonner à son délire accoutumé, quand quelque chose de nouveau vient le flatter ? Bien souvent sa gaîté n'est qu'un sentiment déraisonnable, mais alors tout l'autorisait. Les premiers pas de l'empereur Alexandre vers les degrés du trône, devaient exciter la confiance de ses sujets. Son manifeste, ses ordres prouvaient sa douceur et sa justice. Il promit solemnellement de régner avec le même esprit que son aïeule Catherine II, de glorieuse mémoire. Dès lors il permit à chacun

de s'habiller suivant son goût; il dispensa les habitans de la capitale du devoir désagréable qui les contraignait à sortir de carrosse à l'approche d'un des membres de la famille impériale; il renvoya le procureur-général Obuljaninow, justement haï, et même exécré; il supprima l'expédition secrète, vrai fléau du pays; il rendit au sénat sa première autorité, fit sortir d'esclavage les prisonniers renfermés dans la forteresse de . . . . . . Qu'il était doux et attendrissant de voir ces malheureux, débarrassés de leurs fers, se regarder avec surprise, et ne pouvoir ajouter foi à leur bonheur, qu'ils persistaient à prendre pour un rêve! Il était bien plus pathétique encore de les voir entrer dans leurs habitations, en chancelant de plaisir et d'ivresse.

J'ai vu de mes propres yeux un colonel assez âgé, et son fils, que l'on menait de la forteresse chez le comte de Pahlen. L'histoire de ce fils généreux mérite d'être rapportée. Depuis quatre ans son père avait été conduit, j'ignore pour quel soupçon, de Tscherkask à Saint-Pétersbourg, et retenu captif dans la forteresse: quelque tems après cette captivité, il était arrivé. Aussi brave qu'aimable

et beau, il avait obtenu sous le règne de Catherine, les croix de Saint-Georges et de Wolodimir. Son premier soin avait été de demander la délivrance de son père. Démarches, prières, sollicitations, il n'avait rien négligé; mais, à la fin, bien assuré qu'il n'obtiendrait rien, il avait demandé la grace de pouvoir partager du moins la prison et les chagrins du respectable auteur de ses jours. Cette faveur accordée, il s'était rendu de lui-même dans la forteresse; il y avait été enfermé; mais..... non pas avec son père. Ce vieillard infortuné ne sut pas même que son fils languissait près de lui. Quelle fut leur joie, quand tout-à-coup les serrures s'ouvrirent, les verroux se retirèrent! tous les deux se retrouvèrent dans la même prison. S'élançant aussitôt dans les bras l'un de l'autre, le père apprit que l'amour filial lui avait payé un tribut bien généreux; il connut toute l'étendue du sacrifice que son vertueux fils lui avait fait. En vain on me demanderait ce qui lui causa une émotion plus vive, de sa liberté, ou de cette nouvelle: c'est à ce bon vieillard à dire ce qui se passait dans son ame. Je l'ai vu, quelques matins, venir avec son fils dans le grand salon d'au-

dience du comte de Pahlen : il portait toujours sa longue barbe grise, qui descendait jusqu'à sa ceinture. Il était ordinairement assis dans l'embrasure d'une fenêtre; ses yeux se fixaient sur la terre, et le bruit qui se fesait autour de lui, ne paraissait point l'occuper. Son brave fils, dont le front était plus décoré par la couronne décernée à la piété filiale, que sa poitrine ne l'était par ses deux croix, se promenait dans le salon sans perdre de vue son père, même pendant qu'il causait avec ses amis.

L'observateur, et tout homme qui cherchait à connaître, ou qui connaissait le cœur humain, trouvait de quoi s'occuper dans ce salon d'audience. Quoique je n'y eusse point affaire, j'y passais exactement quelques heures tous les matins; et je puis dire que je ne quittais jamais cette foule d'hommes réunis par mille motifs différens, sans avoir saisi quelques traits de leurs ridicules ou de leurs qualités. Pour contraster un peu avec la scène intéressante que je viens de décrire, je me permettrai d'en citer une plus gaie. C'était, je crois, le surlendemain de la mort de l'empereur : le salon était plein de monde; il y avait plus d'une centaine de personnes : dans

le moment où je me chauffais, il s'élève tout-à-coup un murmure; les assistans se précipitent tous ensemble aux fenêtres, regardent dans la rue, et témoignent la plus vive curiosité. Je me lève aussi, je vais où se porte la foule, et je jouis du spectacle *intéressant* de voir un homme en chapeau rond. C'était le premier que l'on eût aperçu depuis la mort de l'empereur Paul. Ce chapeau rond fesait la plus vive impression; il semblait même qu'il plaisait davantage que la vue des prisonniers d'état mis en liberté. Jamais je n'avais entendu rire de si bon cœur, et les figures étaient joyeuses et épanouies. Voilà bien les hommes !

Depuis long-tems il tardait à mon cœur de faire connaître toute la joie qu'excitèrent en moi quelques momens heureux, dans les premiers jours du règne d'Alexandre le Clément : hélas ! je n'ai que trop souvent, dans cette histoire, pris le langage dicté par un cœur dévoré de chagrin et d'amertumes; il est bien tems que je fasse entendre les accens du plaisir et du bonheur. Le sénat fit imprimer et distribuer, par ordre du monarque, trois listes qui contenaient les noms des exilés que l'on rappelait de Sibérie,

Aussitôt que je fus instruit de cette nouvelle; j'ordonnai à mon domestique d'aller m'en chercher un exemplaire. Les yeux inondés de larmes de joie, je parcourus avec avidité les noms qui y étaient inscrits, jusqu'à ce que je me reposai enfin sur celui de Sokoloff. Il a aussi obtenu sa liberté; il a joui comme moi du plaisir de presser sa femme et ses enfans contre son cœur : puisse-t-il, ami heureux, les retrouver encore tous les six! et fasse le ciel que le souvenir des peines passées ne vienne à son esprit, que pour lui rappeler ses compagnons d'infortune, et l'amitié qui nous unit dans nos communs malheurs!

Je trouvai encore sur cette liste, le nom de Kiniœkoff, de ses frères, du marchand Beker, de Moscou, ainsi que ceux de plusieurs autres personnes de ma connaissance. Le plus remarquable d'entr'eux est sans contredit le pasteur S. : ce fut le censeur de Riga, le conseiller d'état Tumanski qui fut la cause de ses malheurs (1). Quoiqu'il soit vraisemblable qu'il publiera lui-même son

(1) Qu'on se garde bien de confondre cet homme avec un de ses parens éloignés, M. le conseiller d'état

histoire, je crois devoir cependant la rapporter, l'ayant puisée dans les sources les plus pures.

Le pasteur S.... était prédicateur dans les environs de Dorpat, et possédait une petite bibliothèque dont il permettait l'usage aux habitans de la paroisse qu'il desservait. Tumanski, en sévère censeur, demanda à M. S.... un catalogue des ses livres. Le pasteur, qui dans les circonstances présentes craignait les suites d'une pareille communication, répondit qu'il avait absolument renoncé à sa société de lecture : c'était en effet son projet. Il fit rentrer peu-à-peu tous les livres qu'il avait prêtés, et parvint à les réunir, à quelques-uns près. Du nombre de ceux qui lui manquaient encore, était un volume d'un ouvrage d'Auguste la Fontaine intitulé *le Pouvoir de l'Amour*. Ne pouvant pas se rappeler à qui il l'avait prêté, et ne voulant pas le perdre, il se servit de la voie accoutumée, et fit insérer dans la gazette de Dorpat, qu'il priait celui qui aurait le volume fesant partie de sa

Tumanski, chef de la censure à Saint-Péterbourg, qui n'a jamais fait le malheur de personne, et qui a la réputation d'un homme aussi aimable qu'honnête!

Bibliothèque de lecture, de vouloir bien le lui rendre.

Par malheur cette annonce tomba dans les mains de Tumanski. On assure que son dessein était moins le plaisir de nuire au pasteur, que de se venger d'une prétendue offense du gouverneur-général de Livonie, M. de Nagel, en le mettant dans le cas d'avoir à ce sujet une sévère reprimande de la cour. Il s'empressa de faire son rapport à son digne protecteur Obuljaninow, en l'accompagnant des circonstances les plus odieuses, et celui-ci en instruisit l'empereur, en chargeant encore le tableau des plus vives couleurs; en un mot, on accusa le pasteur d'avoir, malgré l'avertissement du censeur, fait circuler parmi ses paroissiens des livres dangereux et défendus (notez bien qu'il n'existait pas de catalogue de livres prohibés). Tout cela fut présenté à l'empereur sous un point de vue si faux et si odieux, qu'il ordonna sur-le-champ de faire arrêter le pasteur, et de le conduire à la forteresse de Saint-Pétersbourg; mais il avait commandé préalablement à Tumanski de faire entourer la maison du pasteur, et de faire brûler tous ses livres.

Lorsque Tumanski partit pour se rendre à

cette fête et pour remplir cette agréable commission, tous les habitans de Riga le conjurèrent d'employer les moyens les plus efficaces pour sauver cette famille infortunée : il en fit la promesse, mais, comme on le pense bien, avec l'intention de ne pas tenir parole. Au milieu de la nuit il fit entourer de soldats la maison du pasteur, qui dormait paisiblement, à côté de sa femme et de ses enfans. Il est facile de se représenter leur terreur, quand ils se réveillèrent tous. Les issues une fois bien gardées, on fait l'inventaire des papiers, on y met le scellé; on ramasse tous les livres, on en fait une liasse, et on les brûle. Le malheureux se voit jeté dans une kibitke, et conduit par un officier de police à Saint-Pétersbourg.

Lorsqu'il fut un peu remis de sa frayeur, il demanda à son conducteur la permission d'écrire une lettre à sa femme ; elle lui fut accordée, et l'officier de police fit semblant d'aller lui-même la mettre à la poste; mais cet homme perfide la garda et la remit, dès qu'il fut arrivé à Saint-Pétersbourg, au procureur-général. Cette lettre renfermait d'abord quelques plaintes bien pardonnables dans la situation cruelle où se trouvait ce malheureux pasteur, mais elle renfermait de plus

une prière à sa femme, *de tranquilliser, d'apaiser préalablement les paysans jusqu'à son retour.* Dès que cette lettre eut été lue par le procureur-général, celui-ci conclut que le pasteur avait déjà soulevé les habitans des campagnes; il prétendit que ces derniers n'attendaient que le retour de leur chef pour se révolter : d'autres avancèrent qu'il avait prié sa femme de brûler une vieille correspondance avec un de ses amis, où il était question de la révolution française. On assure même qu'un chasseur avait été expédié, portant avec lui des chaînes, pour arrêter cet ami, qui, par bonheur, était mort depuis plusieurs années.

Malgré toutes ces assertions ridicules, et qui devaient tourner à l'avantage du pasteur, l'affaire fut présentée sous des couleurs si noires au monarque, par son procureur-général qui n'était homme que par la figure, que ce prince ordonna au collége de justice d'infliger au pasteur S...... une peine corporelle, et de l'envoyer ensuite dans les mines de Sibérie. Le collége de justice se trouva tout-à-coup dans le plus grand embarras. Il n'allait plus être qu'un agent exécutif, puisque la sentence lui était prescrite d'avance, et qu'il ne devait juger ni sur les témoignages,

ni sur les pièces. Le président se vit forcé de faire à ce sujet, quelques sages représentations au procureur-général, qui lui répondit avec humeur : « Faites ce que vous croyez devoir faire : vous savez la volonté de l'empereur, c'est à vous de prendre telle décision que vous jugerez à propos. »

On annonça donc un matin au malheureux S..... enfermé dans la forteresse, qu'il devait se revêtir de ses habits sacerdotaux. Quoiqu'on ne lui eût pas nommé de défenseur, il fut obligé de suivre M. de Makaroff, chargé de le conduire devant le collége de justice ; c'était là qu'il devait entendre sa sentence.

Ce mode d'habillement qu'on lui avait dicté, lui rendit l'espérance. Moins inquiet, moins tourmenté de la crainte d'un châtiment injuste, il ne redouta plus de voir son sort décidé. Arrivé à la salle du jugement, il fut placé contre le mur ; le secrétaire lui lut sa sentence ainsi conçue : « Le pasteur S..... sera démis de son emploi ; on lui arrachera son rabat et son manteau ; il recevra vingt coups de knout, et sera conduit enchaîné, aux mines de Nertschinski, pour y travailler jusqu'à sa mort. » A ces mots, le malheureux s'évanouit ; ensuite revenant à lui, il fit plusieurs mouvemens

convulsifs, et tomba de nouveau sans connaissance. On vint à son secours; on lui rendit l'usage de ses sens. Aussitôt il se jeta à genoux, et supplia qu'on voulût bien l'entendre. « Ce n'est pas ici le lieu, répondit le procureur. — Et où donc, répliqua cet infortuné d'une voix effrayante, où donc? Sera-ce là-haut, dans le ciel? »

Le procureur fit signe qu'on le traînât dans la prison accoutumée. En vain tous les habitans de Saint-Pétersbourg prirent part au sort de ce malheureux pasteur, en vain on pria pour lui tous ceux qui avaient quelque influence; le clergé Russe, et ce trait lui fait beaucoup d'honneur, ne craignit pas de joindre ses sollicitations à celles du public; le comte de Pahlen lui-même fit tout ce qui lui fut possible pour obtenir la grace du pauvre condamné : toutes ces prières, ces démarches, ces protections furent inutiles. Obuljaninow n'était pas homme à laisser échapper une victime qu'il avait saisie avec tant de plaisir. Le pasteur S..... fut donc conduit à la place du knout. A moitié chemin, on le fit revenir sur ses pas, pour qu'il reçût la communion des mains du pasteur Reinbok; ensuite on reprit la route du supplice.

Ses deux bras étaient déjà liés au fatal poteau, on l'avait dépouillé de ses habits pour commencer l'exécution, lorsqu'un officier arriva, et parla à l'oreille du bourreau. Celui-ci répondit respectueusement, *Scluschu*, je comprends; puis il leva et baissa vingt fois le knout sur le malheureux, sans lui causer la moindre douleur, par la précaution qu'il prit de faire glisser adroitement les coups sur ses habits. Il est clair qu'un homme puissant, mais sensible, qui n'avait pas pu arracher cet innocent à l'ignominie, voulut du moins par son autorité, lui épargner les souffrances horribles d'un pareil supplice. Le pasteur fut reconduit en prison. M. de Pahlen chercha différens prétextes pour retarder son départ pour les mines, et eut même à ce sujet quelques pour-parlers assez vifs avec M. le procureur-général; mais l'empereur insista si fort sur l'entière et pleine exécution de l'arrêt, qu'il fallut enfin céder. Le malheureux pasteur porta pas à pas ses chaînes jusqu'à Nertschinki, et l'on poussa la cruauté jusqu'à refuser à son épouse la permission de le suivre.

A mon départ de Saint-Pétersbourg, on disait qu'il avait déjà obtenu sa liberté, et qu'on l'attendait sous peu de jours dans cette ville.

Je ne doute pas que le jeune empereur ne s'empresse de donner une nouvelle preuve de sa justice et de sa clémence, en le rétablissant dans sa fortune et dans son honneur.

Peu de tems après la mort de l'empereur Paul, le prince Soubow donna chez un restaurateur un grand dîner de cent couverts, à vingt-cinq roubles par tête, sans compter le vin, ce qui n'empêcha pas qu'on n'y bût quatre cents bouteilles de Champagne. Je me garderais bien de parler d'un repas si somptueux, sans une circonstance qui le rendit favorable au pauvre pasteur. Vers la fin du repas en portant des toasts, on se rappella de lui, on ouvrit sur le champ une collecte en sa faveur, qui monta, dit-on, à dix mille roubles. J'ai entendu dire à des savans jurisconsultes, que l'ordre intimé par ce collége de justice, d'infliger au pasteur un châtiment corporel, n'obligeait pas le collége à décréter contre lui la peine du knout qui est la plus cruelle de toutes; mais ce qui ne sera sûrement pas indifférent à mes lecteurs, c'est d'apprendre la triste fin de Tumanski, depuis tant d'années le fléau de Riga. Furieux du mépris qu'on lui portait généralement, il entreprit de perdre les habitans de cette bonne ville. Pour cet effet il les ac-

cusa tous auprès de l'empereur, d'être jacobins, et envoya à la cour une longue liste, sur laquelle se trouvaient non-seulement les noms des principaux bourgeois et fonctionnaires publics de la ville; mais encore celui du vieux gouverneur général Nagel, qu'il avait eu l'audace de placer à leur tête.

Le monarque naturellement juste et clément, déclara avec trop de bonté peut-être, que Tumanski était fou, et se contenta de le destituer de son emploi. Mais ce qu'on ne lira pas sans attendrissement, c'est que ces mêmes habitans qu'il avait voulu perdre, le soutinrent dans son infortune. J'ai été moi-même témoin à mon passage à Riga, l'année suivante, d'une collecte que ces bons habitans firent pour pourvoir à sa subsistance. La justice au pied boiteux, comme le dit Horace, a donc enfin atteint le coupable d'une manière trop douce à la vérité, si on la met en comparaison avec les larmes et les soupirs que son administration a coûtés à tant de malheureux.

Madame Chevalier et son époux qui avaient acquis une presque célébrité, quoique d'une autre manière sous le règne précédent éprouvèrent, sous celui du jeune monarque, une

clémence telle qu'ils n'avaient peut-être pas lieu de l'attendre. Alexandre se contenta de les renvoyer. Le sieur Chevalier, qui a joué un rôle aussi peu noble qu'honorable, et qui s'efforce cependant de se justifier dans le *Moniteur* et dans le *Journal de Paris*, etc, mérite qu'on examine sur quelle base il appuie son innocence. Je vais donc dire un mot sur la manière dont sa femme et lui influaient au dehors. Je me garderai bien de parler de sa vie privée, de sa conduite domestique, qui ne doit pas être connue du public, et qui ne peut, en aucune manière, intéresser qui que ce soit.

Madame Chevalier est née à Lyon; elle est fille d'un maître à danser. Son père, qui mourut jeune, laissa dans l'indigence et sa veuve, et cette enfant. C'est par suite de ces malheurs que M. Chevalier la connut et l'épousa. Pour donner une idée de cet homme, je me contenterai de dire qu'il est d'une arrogance extrême; voilà pour ses qualités: ensuite je le trouve un des plus mauvais maîtres de ballets qui aient jamais existé, quoiqu'il se soit vanté plusieurs fois à Saint-Pétersbourg, d'avoir dansé un pas de cinq au grand théâtre de l'Opéra, avec Vestris et Gardel; voilà pour

ses talens. Un jour qu'il débitait cette petite gasconnade, un homme d'esprit qui l'avait connu à Paris comme figurant, s'écria : « Monsieur Chevalier, vous êtes trop modeste, vous ne parlez que d'un pas de cinq ; mais moi, je vous ai vu danser un pas de seize. » Je ne saurais assurer qu'il ait été figurant, puisque d'autres prétendent qu'il fut second maître de ballets du théâtre Italien. Au surplus, peu m'importe : ce que je puis certifier, c'est que les ballets dont il est l'auteur m'ont toujours paru pitoyables; je dirai même que je n'en ai jamais vu exécuter d'aussi mauvais. Il fallait bien qu'il fût pénétré de la pauvreté de son génie, car il avait toujours pour ressource de grandes marches, de belles décorations que lui fournissait le fameux *Gonzaga*, unique dans son art, et enfin la richesse des costumes. Ses ballets coûtaient des sommes immenses, quoiqu'il fût à peine possible de les répéter une seconde fois. Il jouissait, en outre, du privilége que ses décorations, sa garde-robe ne pouvaient servir à d'autres représentations qu'à celles de ses ballets. Le théâtre allemand a éprouvé, plus d'une fois, les désagrémens qu'entraînait ce privilége exclusif. Toutes les fois que l'on avait besoin

d'un costume étranger, on aurait demandé en vain à l'inspecteur l'habit qui était absolument nécessaire : s'il appartenait à M. Chevalier, on répondait qu'il n'y en avait pas, et cependant on était intimement convaincu du contraire. Les théâtres français et allemand se détestaient, et les premiers se servaient souvent du prétexte que les costumes étaient à M. Chevalier, pour avoir occasion de les refuser. Il est impossible de dire à quels désagrémens nous entraînaient ces petites contrariétés; il en résultait souvent un embarras extrême, et je puis en citer un exemple : Un dimanche je me vis obligé de changer la pièce que je voulais donner, c'était *Octavie*; j'en fis jouer une autre; mais ce changement n'eut lieu qu'au moment de lever la toile, parce que, malgré toutes mes prières, malgré un billet écrit de la main de M. de Naritschkin, je ne pus me procurer quelques misérables habits de Romains. C'est le cent millième des dégoûts que j'éprouvai en dirigeant ce théâtre.

Mais revenons à M. Chevalier. Personne n'ignore que de Hambourg il arriva à Saint-Pétersbourg avec sa femme, dont la beauté véritable lui procura les relations les plus distinguées. C'est à ces relations qu'il dut

le titre d'assesseur de collége, et la victoire qu'il remporta sur le vieux *le Picq*, maître de ballets d'un grand mérite.

Pourquoi ne s'est-il pas trouvé content de cet avantage? pourquoi n'a-t-il pas voulu rester dans sa sphère? Alors on n'eût fait que rire de son sot amour-propre : on se fût contenté de se moquer de lui, et je me serais bien gardé de parler de lui; mais il a voulu prendre un vol plus élevé. Il est prouvé, malgré toutes ses protestations d'innocence et de probité, qu'il a vendu, pour des sommes immenses, le crédit qu'il avait ou qu'il n'avait pas. J'en sais une foule d'exemples que je pourrai citer au besoin; mais j'attendrai que cette évidence soit nécessaire, parce que je ne veux compromettre personne : je fais seulement ici la déclaration qu'il ne tient qu'à moi de prouver ce que j'avance, pour que l'on ne me soupçonne pas d'avoir inconsidérément et sur des oui-dire, attaqué la réputation d'un honnête homme.

Dans *le Journal de Paris*, M. Chevalier prétend que rien n'est plus faux, plus controuvé que l'histoire qu'on lui a reprochée en ce genre, histoire que tout Saint-Pétersbourg sait. M. Chevalier a eu l'art de profiter d'une

petite circonstance atténuante pour crier à la calomnie et à l'injustice. Il ne s'agit pas d'*un divorce*, et il a eu tort d'appeler au secours de sa réputation le ciel et la terre ; il s'agit d'un tour d'escroquerie, d'une atrocité : voilà pourquoi il est nécessaire de rapporter le fait.

Une certaine madame de N***, issue d'une des premières familles de l'empire russe, avait, par testament, légué son bien, qui consistait en treize mille paysans, à l'aimable comte de R** ; elle avait pris la précaution de convenir de tout auparavant avec la famille de son mari, et ne disposait conséquemment que de son douaire. Catherine II avait confirmé ces dernières volontés ; mais Paul I^er^ les fit casser par un ordre du cabinet. M. de N***, à Moscou, se trouvant dans un cas semblable, c'est-à-dire, ayant à se plaindre d'un legs qui le privait d'une grande fortune, se fonda sur cet exemple, afin de parvenir au même but. Il se servit pour conduire son affaire, d'un Piémontais dont j'ai oublié le nom. Celui-ci, honnête homme et reconnu pour tel, fut chargé de s'adresser à M. et madame Chevalier, à l'effet d'influencer un peu la décision. La négociation s'entama : on pro-

mit un superbe collier à madame, et une somme d'argent à monsieur, somme que l'on croit si considérable, que je n'ose pas en dire la quantité; je sais seulement que le collier fut remis en guise d'arrhes, et que la moitié de la somme fut comptée. Quand l'affaire passa sous les yeux de l'empereur, la demande fut trouvée injuste, et rejetée. On cacha long-tems au Piémontais la nouvelle d'un refus positif; mais enfin il l'apprit, redemanda ses présens. On ne lui répondit que par des sarcasmes et des menaces. Cet homme au désespoir, s'adressa à une madame de Bonœil, Française de naissance, dont l'apparition mystérieuse à Saint-Pétersbourg était une énigme pour tout le monde. Cette femme ayant su se faire des protecteurs auprès des premières personnes de Saint-Pétersbourg, était tolérée par l'empereur, non-seulement dans la résidence, mais encore à Gatschina; elle était prise, avec quelque vraisemblance, pour une agente de Bonaparte : cette femme, dis-je, prit le parti du pauvre Piémontais, et raconta son histoire au comte Rostopschin, ministre d'état, qui étant brouillé dans le moment avec l'*ami* de madame Chevalier, redit ce fait à l'empereur. On prétend que ce prince l'apprit

par une lettre du Piémontais, que l'on avait interceptée. N'importe de quelle manière on raconte que Paul I[er] le sut, il est certain, et je l'assure, qu'il en fut instruit par le comte de Rostopschin. Le monarque, pour qui la justice était un droit sacré, s'emporta vivement contre M. Chevalier, et menaça même de faire un exemple terrible pour ceux qui abuseraient de leur crédit d'une manière aussi vile. Chevalier et autres de la famille, furent mandés. Dès que Paul se fut plaint avec colère : « Est-ce notre faute, dirent-ils, si l'on nous offre de l'argent ? Le point important est que nous ne le recevions pas, et nous n'avons rien reçu. » Or, après avoir bien nié effrontément qu'ils eussent fait une fraude, ils demandèrent que le calomniateur fût puni de la manière la plus sévère. Le malheureux Piémontais se vit donc arrêté par ordre du procureur-général, homme expéditif quand il s'agissait de faire du mal; il fut reconnu pour un ardent jacobin, quoique jusqu'alors il eût passé pour un zélé royaliste; on lui appliqua le knout; on lui fendit les narines, et on l'envoya dans les mines de Nertschinski. Je tiens cette relation d'une personne impartiale et vraie, qui l'a puisée dans une bonne

source; de plus, tout Saint-Pétersbourg est témoin de la perfidie avec laquelle on a surpris la religion du monarque et on l'a porté à cet acte horriblement injuste. Il est possible que je me trompe dans les détails accessoires; mais le fond de l'anecdote est vrai. Maintenant je demande à M. Chevalier comment il a pu, depuis ce jour, goûter une heure de sommeil avec tranquillité?

Rien n'était plus révoltant que le luxe de sa maison. Ses appartemens le cédaient à peine pour la décoration à ceux du palais de Michaïlowitsch. Son cabinet drapé en couleur de rose recouverte d'une mousseline à fleurs, semblait être le temple de la volupté. Le traitement dont jouissait sa famille était considérable; il montait à treize mille roubles. Je comprends dans cette somme ce qui revenait à M. Auguste, frère de la dame, et danseur très-médiocre. De plus, le frère et la sœur avaient des représentations à leur bénéfice, qui s'élevaient chacune à 20000 roubles et au-delà. Pour prouver comment ces représentations montaient à une pareille somme, je dois dire que des gens de la cour saisissaient avec empressement cette occasion de se recommander à cette famille toute-puissante. Je connais des grands

qui ont payé une seule loge mille roubles. Des marchands même ont envoyé vingt-cinq roubles pour trois places qui valaient à peine ordinairement un rouble et demi ; eh bien, on leur rendait leur argent avec mépris, comme s'ils ne donnaient point assez. Tous ceux qui avaient du crédit à la cour, tous ceux qui cherchaient à s'y maintenir, fesaient alors des sacrifices même au dessus de leurs moyens ; ils pensaient que l'idole du moment encensée par eux de cette manière, ne les oublierait pas dans une circonstance où ses services leur seraient nécessaires. Chacun était persuadé qu'une somme d'argent donnée à cette famille, au moment qu'elle ne s'y attendait pas, suffisait pour mériter sa bienveillance, tandis qu'une mesquinerie attirerait la plus cruelle vengeance sur ceux qui s'en seraient rendus coupables.

Madame Chevalier n'avait pas besoin d'offrir les places, quand il y avait spectacle à son bénéfice. On volait chez elle pour obtenir les premières loges et chacun se fesait un devoir de lui prouver son attachement, en raison de la somme qu'il apportait. Mais M. Auguste recourait pour lui à des moyens peu délicats, et qui ne sont pas employés par des hommes

d'honneur : il écrivait des billets, ou plutôt il les fesait écrire, puisqu'il n'était pas dans le cas de le faire, ce que j'atteste en témoin oculaire ; ces billets étaient adressés aux grands et aux personnes aisées de la ville, pour qu'ils eussent à prendre des loges bon gré, mal gré. En allemand, je crois qu'on pourrait nommer cette action vile, *mendier* ; car une telle contribution levée sur les riches de Saint-Pétersbourg, était une véritable charité. Croirait-on qu'ensuite ceux qui avaient eu l'audace de se conduire ainsi, tournaient en ridicule ceux qui leur avaient fait l'aumône?

Il est aisé de concevoir comment de cette manière la famille Chevalier, ayant recours à d'autres moyens aussi connus, parvint à entasser d'immenses richesses. Je m'abstiens de dire le prix des bijoux de madame Chevalier, selon le bruit public, parce que je crains d'outrer les choses. Je ne dirai donc pas également et pour la même cause, à quelle somme se monte l'argent que de tems en tems M. Chevalier fesait sortir des états de Russie. Le banquier L***o, qui fesait ses affaires, serait l'homme qu'il faudrait consulter et qui pourrait mettre tout le monde au fait. Les habitans de Saint-Pétersbourg s'attendaient à avoir

cette connaissance qui excitait leur curiosité ; lorsque madame Chevalier obtint la permission de partir. Il existe en Russie un ukase dont on surveille la stricte exécution. Cet ukase dit que tout individu sortant du pays sera tenu de laisser, avant de partir, un dixième de sa fortune à la couronne, quelque faibles que soient ses biens; on avait donc raison de croire que cette famille connue pour être immensément riche par des moyens désavoués, serait soumise à cet usage. On espérait que quelques cent mille roubles rentreraient dans le trésor public. Mais la générosité du nouveau monarque, sa clémence, firent passer outre dans cette circonstance. Il est même prouvé qu'il ordonna au comte de Pahlen d'écrire une lettre très-polie à madame Chevalier, en lui accordant la permission de partir. Rien n'égale l'empressement avec lequel cette dame s'éloigna de Saint-Pétersbourg.

Son mari avait été chargé, peu de semaines auparavant, par l'empereur Paul, de la commission d'enrôler à Paris, de nouveaux comédiens. Pour cet effet, il avait reçu, en argent, au-delà de vingt mille roubles pour son voyage, et des lettres de change pour une somme plus forte. Pendant toute la route, il

se montra si fier, si vain, et en même-tems si insolent, si grossier, que les maîtres de poste de chaque station ne cessent d'en dire du mal. Dans les gazettes on lisait : « M. Chevalier, conseiller du collége, chevalier de Malte, a passé par cette ville, etc. » Je ne puis assurer qu'il ait eu l'impudence de se donner ces titres, mais je l'en crois capable. On a cru devoir protester, par ordre supérieur, contre ces jactances aussi ridicules qu'offensantes pour la Russie.

Madame Chevalier doit sans doute à son mari le reproche qu'on lui fait, d'être intéressée et avare. Ces défauts s'accordent mal avec la douceur et l'aménité de sa figure. Cependant on en cite quelques traits qui le font croire. Le plus révoltant de tous ceux qui m'ont été racontés, est celui-ci : Madame Chevalier jouissait d'une fortune brillante à St.-Pétersbourg, et laissait sa vieille mère à Lyon dans la plus affreuse indigence. Cette pauvre femme ainsi abandonnée, écrivit lettres sur lettres pour obtenir quelques secours ; elle ne reçut point de réponse. Enfin, un étranger arrive à Saint-Pétersbourg. Comme il avait été témoin des maux de cette pauvre mère, il s'était chargé d'en faire, à sa fille, le récit le plus tou-

chapt. Le lendemain même de son séjour dans la capitale, il se fait annoncer chez madame Chevalier, sans pouvoir y être admis. Il y retourne trois ou quatre fois, et n'est pas plus heureux. Comme un simple motif de bienfesance le portait à ces démarches, il s'impatiente, se fâche, ne veut plus faire de nouvelles visites, mais écrit à madame Chevalier qu'il avait à lui donner des nouvelles de sa mère, et que s'il lui importait de les apprendre, elle voulût bien envoyer quelqu'un. Elle envoie . . . . . . qui? un domestique. L'étranger, irrité d'un pareil procédé, qui était outrageant pour lui comme pour celle dont il plaidait la cause, refuse de s'expliquer devant un valet. Bientôt après M. Auguste se présente comme plénipotentiaire de sa sœur. Il s'informe, d'une manière assez indifférente, de la santé de sa mère. L'étranger lui répond qu'elle est dans la dernière indigence. Il rend la description des souffrances de cette malheureuse femme, aussi pathétique qu'il lui est possible. M. Auguste se retire sans même paraître ému, rend compte de tout à sa sœur qui envoie à l'étranger *deux cents roubles en billets de banque*, pour les remettre à sa mère dans l'occasion. Envoyer deux cents roubles ! le

cinquième partie du rapport d'une seule loge! lorsqu'elle comptait sa fortune par cent mille roubles! En donner deux cents à sa mère indigente! quand elle eût pu la faire venir à Saint-Pétersbourg et la mettre au sein de l'abondance, elle la laisse végéter seule, dans un autre pays! Je souhaite que Mᵉ. Chevalier trouve les moyens de réfuter ce trait d'insensibilité, d'avarice, etc.; mais je doute qu'elle le puisse. Je le tiens d'une personne bien instruite, qui ne me dit que ce que je puis répéter, sans être taxé d'erreur et d'inconséquence.

Madame Chevalier était belle; elle l'est même encore, malgré son embonpoint et ses trente ans. Elle chante à merveille, joue d'une manière délicieuse les rôles de naïveté et les rôles comiques. De la gaîté, un air riant, mettent le public en belle humeur dès qu'elle paraît sur la scène, et ces dispositions de la nature contribuent beaucoup à rendre son jeu aimable. Aussi, je lui conseille de ne pas sortir de ce genre. Elle a voulu quelquefois jouer la tragédie, et, selon moi, elle est restée au dessous du médiocre. L'empereur était enthousiasmé quand elle remplissait le rôle d'Iphigénie; mais mon avis, à moi, est que je n'ai pas cessé de voir madame Chevalier au lieu de la fille

d'Agamemnon. Une petite pièce de vers que l'on fit, à cette époque, circuler dans St.-Pétersbourg, disait que Racine était aux genoux de cette actrice, et que les Graces et les Muses ne paraissaient auprès d'elle que des femmes de la halle.

Madame *Valville* possède incontestablement un talent bien supérieur à tous égards; elle est la première tragédienne du théâtre de Saint-Pétersbourg. Il est impossible de joindre à un extérieur noble et imposant, plus de sensibilité, plus d'ame, un jeu de physionomie plus parfait, et sur-tout une plus belle déclamation. Ce n'est pas assez pour elle d'être bonne actrice, elle joint à ces talens les qualités d'une femme aimable, modeste et bonne. La délicatesse de ses sentimens devait la rendre bien malheureuse, à cause des injustices journalières que la jalousie lui fesait éprouver; mais sa grandeur d'ame, sa fermeté la soutenaient dans ces occasions difficiles. Elle est aussi tendre mère, fidelle épouse et amie sincère. Puisse-t-elle pardonner cet éloge! Le desir de lui rendre justice l'emporte sur la crainte d'embarrasser sa modestie, et d'appeler la rougeur sur ce front qui n'a point désappris à

rougir. Mais revenons à madame Chevalier.

Elle fut réveillée assez brusquement du rêve de sa grandeur. Deux officiers pénétrèrent la nuit dans sa maison, et voulurent lui parler. Sur-le-champ sa femme de chambre, soubrette impertinente, accoutumée à voir sa maîtresse honorée comme une déesse, et se croyant elle-même un personnage important, fit tout ce qu'elle put pour éconduire ces officiers; elle s'y prit de toutes les façons et sur-tout malhonnêtement; mais ces messieurs riant de ses menaces et de ses cris, entrèrent malgré elle dans la chambre à coucher de sa maîtresse, et allèrent droit au lit. Madame Chevalier se réveilla en sursaut, demanda avec humeur ce que l'on cherchait, assura que son mari était à Paris. Ce n'est pas lui que nous cherchons, fut la seule réponse des officiers. Elle apprit alors en peu de mots ce qui s'était passé. Il fallut qu'elle se levât à l'instant même, et qu'elle écoutât, sans répondre, des plaisanteries peu délicates pour les oreilles d'une femme impérieuse.

Mais il ne s'agit point ici des épigrammes de ces militaires, ni du sujet de leur visite. Ils se retirèrent à l'instant sans avoir même éveillé M. Auguste. Je ne puis m'empêcher

de me retracer ce qu'a dû souffrir sa sœur pendant la nuit. Quel affreux avenir pour elle! Ces tourmens, que son cœur a dû nécessairement éprouver, sont du moins une vengeance pour la foule des malheureux qu'elle a faits et des innocens qu'elle a sacrifiés. Ses craintes furent trop tôt dissipées. Le jeune empereur eut la délicatesse, la générosité de l'épargner. Ce qu'elle n'osait ni espérer, ni demander pour elle-même, elle l'obtint par des considérations respectables. La permission lui fut accordée de sortir de Saint-Pétersbourg : elle partit et ne fut inquiétée en aucune manière. Je l'ai vue depuis à Berlin, à Kœnisberg. Elle était plus brillante et sur-tout plus grasse que jamais. L'ennui paraissait la gagner, mais aucun autre sentiment ne la tourmentait. Il est des cœurs fermés aux remords...!

Je suis persuadé que M. Chevalier va chercher, avec son impudence ordinaire, tous les moyens de nier hardiment les faits exacts que je viens d'avancer, et qui ne le rendent pas très-recommandable. Il fera tout son possible pour que l'on soupçonne ma véracité; il prétendra que je l'ai calomnié par vengeance. Je proteste d'avance que je n'ai

*personnellement* aucun reproche à lui faire; que je n'ai pas même à me plaindre de lui et de sa femme. Si j'ai révélé des traits qui le déshonorent, c'est que j'ai partagé l'indignation générale. Il doit me savoir gré encore de ma discrétion. Si j'avais voulu citer des bruits populaires, bruits qui ne sont pas tous destitués de fondement, je l'aurais accablé sous le poids de la vengeance publique; mais j'ai préféré ne rapporter que des traits qui m'ont été communiqués par des témoins oculaires, témoins qu'aucun tribunal ne pourrait récuser, à plus forte raison M. Chevalier. J'ai, comme un juge équitable, sans être trop sévère, marqué du sceau de la réprobation et de l'infamie, un coupable trop heureux. Mais en voilà bien assez sur son compte et sur celui de sa famille.

La mort de l'empereur me laissa entrevoir l'espérance de retourner dans ma patrie. Je me proposai, lorsque le jeune monarque serait un peu débarrassé des affaires urgentes de l'empire, de fixer un instant son attention sur moi, et de demander ma retraite. Ce ne fut que le 30 mars que je trouvai la possibilité d'exécuter mon projet : je remis à cet effet un mémoire au prince Subow, aide-de-

camp-général de l'empereur. Je reçus le 2 avril, c'est-à-dire deux jours après, et par la même voie, cette réponse flatteuse : « Que sa majesté desirait me garder à son service. » Tant de bonté, une distinction si manifeste, m'embarrassèrent beaucoup pour annoncer une seconde fois la résolution où j'étais de persister dans mon projet de retraite. Néanmoins j'eus le courage de m'expliquer franchement ; je déclarai que j'étais pénétré de reconnaissance pour les intentions bienfesantes d'un prince chéri, et qui avait tant de titres pour l'être, que je me croirais heureux de continuer à lui offrir mes services, mais que cela m'était impossible pour mille raisons. L'on s'empressa de me demander lesquelles. Voyant que j'essayerais en vain de me rendre tout-à-fait libre, je dis que vu l'état actuel du théâtre allemand, je ne croyais pas pouvoir le diriger ; que s'il plaisait à l'empereur d'y faire les changemens indispensables, de le régénérer, de le regarder comme un véritable théâtre, et non comme un théâtre titulaire, de l'égaler à celui des comédiens français, je consacrerais volontiers mes veilles pour le rendre digne de contribuer aux plaisirs de la cour.

Je reçus l'ordre peu de jours après, de dresser un mémoire dans lequel j'eusse à indiquer les moyens de perfectionner le théâtre allemand; je m'en occupai sur-le-champ. Mon plan qu'un correspondant de la Gazette de Hambourg, ignorant ou perfide, a bien voulu nommer *gigantesque*, fut calculé avec la plus grande économie. Le théâtre français coûtait par an au-delà de cent mille roubles pour les appointemens seuls, et je m'engageai à soutenir une troupe capable de rivaliser celle française, moyennant soixante mille roubles. Or, le gazetier qui me fait le reproche d'avoir conçu un plan gigantesque, n'est pas un Allemand, ou n'aime pas cette nation, puisqu'il se plaint de ce que j'ai demandé pour l'*entretien* des comédiens allemands, un peu plus de la moitié du traitement des Français.

L'empereur chargea le grand-maréchal de la cour d'examiner mon plan : celui-ci l'approuva.

« Combien coûtera le théâtre allemand, d'après le projet de M. de Kotzbuë? » demanda l'empereur.

« Soixante mille roubles par an, » répondit le grand-maréchal.

» Et combien a-t-il coûté jusqu'à présent? »

« Rien. »

Cette réponse surprit beaucoup l'empereur : sous un rapport elle était juste et fondée. J'avais, à force de soins, de zèle et d'économie, porté la recette de l'hiver à trente-deux mille roubles, et toutes les dépenses avaient été soldées avec cette recette ; mais cela ne pouvait pas durer ainsi. Le grand maréchal ne pensait pas que les sept semaines de carême étaient absolument nulles, et l'été, d'un faible produit pour les recettes ; *que* d'ailleurs le théâtre nécessitait les plus grandes améliorations. Si j'eusse prévu que le monarque descendît à de pareils détails, je me fusse expliqué plus au long dans le Mémoire que je lui avais adressé. Il n'eût pas, d'après toutes mes observations, trouvé la somme trop forte ; mais, faute de connaître les petites particularités de cette affaire, il ne consentit pas à la terminer.

J'étais parfaitement instruit des dispositions de la cour à l'égard du théâtre allemand ; je m'attendais à ce refus, et je profitai de cette circonstance pour réitérer la demande de ma retraite. Elle me fut enfin accordée dans les termes les plus agréables,

et j'obtins le grade de conseiller de collège.

Je suis encore convaincu aujourd'hui, que la cour ne peut maintenir le théâtre allemand, même dans l'état méprisable où il se trouve, sans faire une dépense annuelle de trente-sept mille roubles. Je n'ignore pas que MM. Miré et un certain Casazzi se sont chargés de l'entreprise à un taux bien plus médiocre; mais il faudra voir comment ils finiront. Ce sera le cas de dire, *finis coronat opus*. Au reste je n'accuse point l'empereur du refus qu'il a fait d'approuver mon plan.

Si on lui eût répondu, après les changemens et les améliorations, ce théâtre coûtera à votre majesté vingt-trois mille roubles de plus qu'à présent, j'ai lieu de croire que la réponse du monarque eût été différente. Je sais que la jeune impératrice aime les pièces allemandes; mais ce *rien* a dû produire l'effet qui en est résulté.

J'ai dit les véritables circonstances de mon congé; malgré cette franchise, l'auteur d'un article de la gazette de Hambourg, a eu la méchanceté d'avancer qu'il n'était pas bien clair si je l'avais demandé ou reçu. Heureusement qu'à Saint-Pétersbourg on n'avait aucun doute à cet égard; mais il y a des hommes tellement

dévorés par l'envie, qu'ils ne se plaisent qu'à répandre le venin de la plus odieuse calomnie.

En parlant de la pension qui me fut accordée, le même rédacteur conserve la même malignité, et ne manque pas de dire que je l'avais demandée, croyant rendre par-là cette distinction moins honorable pour moi. Si le rédacteur avait su que cette pension était assignée sur la cassette de l'empereur Paul, et que ces pensions étaient toujours payées, même quand on renonçait au service; s'il avait su que sans me rendre à charge au jeune monarque, par des sollicitations et des prières, cette pension m'avait été accordée sur une simple demande, peut-être se serait-il épargné cette nouvelle observation. Je suis trop jaloux de cette marque de bonté et de bienveillance du jeune empereur, pour avoir passé sous silence toutes ces particularités dénuées, il est vrai, d'intérêt pour mes lecteurs, mais qui étaient si précieuses et si nécessaires à ma propre réputation.

Ce fut le 29 avril que je quittai Saint-Pétersbourg avec ma famille, pénétré également de reconnaissance pour l'empereur Paul et pour son successeur. Nous nous arrêtâmes quelques semaines à Jewa, chez le

prieur Koch. Nous nous séparâmes enfin de lui et de son aimable famille, pour nous rendre à Wolmershoff, dans une des terres du baron de Lowenstern, qui nous avait écrit les lettres les plus pressantes pour nous engager d'aller passer quelques jours chez lui.

Je peindrais difficilement le battement de cœur qui me saisit en approchant de son château. Je me croyais au comble de mes desirs: j'allais revoir cette femme compatissante et sensible, qui, dans les momens les plus cruels de ma vie, m'avait prodigué mille secours. J'allais revoir ce brave jeune homme qui avait compati à mes peines et qui m'avait montré la tendresse d'un frère. M. le chambellan de Beyer fut la première personne que je rencontrai en descendant de voiture. Que de sensations différentes vinrent agiter mon cœur, dès que je l'aperçus! Madame de Lowenstern parut après lui. Il me fut impossible de lui adresser une parole. Mes larmes me suffoquaient: je ne pouvais me lasser de la regarder. — Je pressais ses mains sur mes lèvres, contre mon cœur. — Son fils vint enfin me tirer de l'embarras que j'éprouvais. Il entra, je volai dans ses bras: je le tins long-tems embrassé. Oh! que le souvenir des

maux passés a de charmes, lorsqu'il nous est permis de témoigner hautement notre reconnaissance à ceux qui ont bravé tous les dangers pour nous consoler et nous secourir !

Je reçus ici plusieurs éclaircissemens qui me furent donnés par ces dignes personnes. J'appris que M. le comte de Beyer avait envoyé toutes mes lettres au brave gouverneur de Riga, à l'exception de celle à M. de Cobentzel, cette dernière pouvant me nuire. J'appris encore que le gouverneur les avait fait passer sur-le-champ à l'empereur qui, irrité dans le premier moment de mon évasion, lui avait répondu : qu'il eût à faire venir tout de suite M. le chambellan de Beyer à Riga, pour le réprimander fortement d'avoir osé permettre à un prisonnier d'état d'écrire des lettres. Cette réprimande qui était un éloge de la sensibilité de M. de Beyer, lui fut effectivement faite; mais on peut bien penser que l'humanité reconnue du gouverneur en aura adouci la rigueur.

M. de Beyer me dit que le conseiller lui avait communiqué ses instructions, et me fit voir par-là combien il eût été dangereux pour lui de s'intéresser plus vivement à moi; il me prouva encore bien plus la noblesse de son

ame, par le soin qu'il prit à justifiér la conduite de M. Prostenius. Malgré toute la confiance que je me plaisais à avoir en lui, il ne parvint pas à me faire changer de façon de penser sur le compte de ce froid et prudent égoïste.

Tout le monde s'était trompé au point de croire le conseiller un homme bon et sensible, et l'on avait fondé sur lui de grandes espérances. Une telle erreur est bien pardonnable à ces ames honnêtes ; car, malgré la rudesse naturelle au conseiller, il était instruit dans l'art de la dissimulation. N'a-t-il pas poussé la fausseté au point de venir trouver ma femme dès qu'il fut revenu à Saint-Pétersbourg, et qu'il eut appris ma prochaine délivrance ? Il l'en félicita ; il lui dit que nous étions amis, et que nous avions vécu en frères pendant tout le voyage. N'a-t-il pas eu la hardiesse de se présenter chez moi, dès qu'il sut la distinction avec laquelle l'empereur me traitait, et de me faire bassement la cour ? Je ne saurais exprimer combien sa vue me fut odieuse : heureusement il le remarqua, et ne revint plus.

Après avoir passé quelques jours bien agréables à Wolmershorf, nous nous remîmes en

route pour Riga ; des amis fidèles nous y attendaient. J'eus le chagrin de n'y pas trouver le digne gouverneur de Richter, qu'une maladie retenait depuis quelque tems à la campagne ; mais je pus me livrer au doux sentiment de la reconnaissance, en revoyant mon cher Eckard et l'habile médecin Stöffregen. Le premier nous conduisit dans sa terre de Graffenheyde, qui est un véritable paradis terrestre. Nous y séjournâmes quelques jours, et nous nous quittâmes, en nous jurant réciproquement une amitié éternelle.

Ce fut à Riga que j'appris qu'une lettre écrite par ma femme à la duchesse de Weimar, avait été envoyée par le directeur de la poste, à Saint-Pétersbourg, et que l'empereur l'avait lue. Il la renvoya tout de suite, ordonna qu'on la recachetât avec soin, et qu'on la fît parvenir à son adresse. Mes amis avaient formé sur cet incident les plus favorables conjectures. Je suis intimement persuadé que cette lettre dont j'ai la copie entre les mains, n'a pu que produire une impression avantageuse sur l'ame sensible de l'empereur. Cette idée répand dans mon cœur une bien douce jouissance. Qu'il m'est doux de penser que je dois en partie ma délivrance à l'être auquel

je tiens le plus dans le monde, à ma bonne, à ma chère Christel!

Nous ne trouvâmes plus à Mittau le gouverneur de Driesen; il avait perdu sa place. Le brave conseiller Sellin, de Polangen, avait éprouvé le même sort : je fus privé du plaisir de le voir, et ne rencontrai que le lieutenant Bogeslawsky, qui m'avait accompagné de Polangen à Mittau; il me reçut comme un ancien ami, et nous força de déjeuner avec lui. Le local dans lequel il nous conduisit me rappela la scène de mon arrestation. C'est une faveur bien grande de la nature, que le plaisir de nos peines passées ait un charme plus puissant encore sur nous, que celui des plaisirs qui ne sont plus. Je demandai des nouvelles de l'honnête cosaque qui nous avait accompagnés sur le siége du cocher. Je voulais lui faire un cadeau; il était absent.

Au moment où nous sentîmes la voiture s'élancer avec nous, lorsque nous passâmes vis-à-vis le corps-de-garde, sur le pont, quand la barrière s'ouvrit et se referma derrière nous; enfin quand j'aperçus l'aigle prussien qui me déployait ses ailes, je sanglottais, et tenant mon épouse étroitement embrassée, je recevais ses larmes sur mes lèvres. Ce n'était

point parce que j'étais sorti des états Russes que je me livrais à cette joie touchante. Le nom d'Alexandre n'avait rien qui ne dût attirer. On pouvait se croire certain d'une existance heureuse et tranquille dans son empire ; mais c'était ce retour par des chemins sur lesquels j'avais passé avec tant d'effroi ; c'était l'aspect du premier théâtre de mes maux ; c'était le souvenir de tous les sentimens douloureux que j'avais ressentis ; c'était la récapitulation de toutes les scènes affreuses qui avaient déchiré mon ame, et ce contraste de ma situation présente avec celle passée, qui me fesaient retrouver de nouveaux charmes dans ma liberté. Ma reconnaissance envers Dieu, qui m'avait conservé et rendu tous ceux qui m'étaient chers, venait aussi se mêler à tous les motifs de ma juste ivresse, et les réflexions que tant de sentimens divers fesaient naître dans mon esprit, passaient de là dans mon cœur où fut toujours la source des plus douces larmes. Ce fut donc dans cette situation impossible à bien retracer, que je saluai les états de *Frédéric Guillaume III*. En mettant le pied sur les frontières, je crus rentrer dans ma patrie.

Je passai à Kœnisberg ; j'y rencontrai le

comte Kutaissow, favori et confident ordinaire de l'empereur Paul. Je fus enchanté de trouver un homme qui pouvait, mieux que personne, me donner des éclaircissemens sur les causes de mon arrestation. Comme je le connaissais depuis long-tems, je ne craignis pas de paraître indiscret, en l'interrogeant. Il n'était plus au tems où la réponse à la plus simple question dans une affaire secrète, pouvait le compromettre. Ici rien ne l'empêchait de parler. Il était maître de tout avouer, et ne devait ressentir ni inquiétudes, ni scrupules. Je lui peignis le desir que j'éprouvais d'être instruit des motifs de la rigueur avec laquelle Paul I.er m'avait traité. Il me répondit, avec une franchise bien naturelle, que l'empereur n'avait eu aucun motif particulier, mais que je lui avais donné de l'ombrage, comme auteur. Au surplus, ajouta-t-il, vous avez vu comme il s'est empressé de revenir de son erreur et de vous la faire oublier. Il vous aimait; il vous en a donné quelques preuves. S'il eût vécu, il aurait mieux prouvé encore sa bienveillance.

Que les cendres de ce prince malheureux reposent donc en paix dans le fond de la tombe! Il a pu avoir les torts qu'on lui a re-

prochés; mais il faut en accuser sa mauvaise éducation : il a pu être méfiant et minutieux observateur, mais les événemens extraordinaires qui sont arrivés à la fin de son siècle, étaient de nature à l'occuper trop sérieusement ; s'il s'est mépris sur le choix des moyens qu'il employait pour faire le bien, il n'en avait pas moins le desir de la justice et du bonheur général. Il fut simple, modeste, bienfesant, et conséquemment a déplu aux gens fastueux, aux courtisans, aux ingrats. Les fleurs que par ses soins il fit germer près de lui, ont exhalé une odeur méphytique, qui l'a fait mourir.

Je finis, en plaçant ici des vers qui ont circulé dans Saint-Pétersbourg, peu de tems après sa mort. J'ignore quel en est l'auteur, mais ils sont frappans de vérité.

On le connut trop peu, lui ne connut personne :
Actif, toujours pressé, bouillant, impérieux,
Aimable, séduisant, même sans la couronne.
Voulant gouverner seul, tout voir, tout faire mieux,
Il fit beaucoup d'ingrats, et mourut malheureux.

# RÉFUTATION

## DES MÉMOIRES SECRETS

## SUR LA RUSSIE.

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

Les citations et le renvoi des pages sont d'accord avec l'édition des *Mémoires secrets sur la Russie*, ornée des portraits de Catherine II, de Paul I et de Souworow, imprimée chez Bertrandet, rue de Sorbonne, n°. 384.

# RÉFUTATION

# DES MÉMOIRES SECRETS

# SUR LA RUSSIE.

J'ai lu les *Mémoires secrets sur la Russie.* Cet ouvrage a fait beaucoup plus de bruit qu'il ne le méritait. On a cru, et l'on croit peut-être encore que son auteur a puisé toutes les relations qu'il donne, tous les faits qu'il avance, dans des sources bien authentiques ; voilà ce qu'il est important de réfuter : cette erreur, qui s'accréditerait, doit être combattue, quelques soient les recherches qu'elle nécessite.

M. M..... a répandu son venin sur les grands comme sur le peuple ; il a attaqué, avec une égale audace, les vertus des souverains, et l'honneur de la nation entière. Pourrait-on ne pas me savoir gré de ce que je lui lève quelquefois le masque de la vérité, dont il cherche à se couvrir, et de ce que, mieux instruit que lui, je le contredis hautement?

Si je voulais, suivant son exemple, prendre pour autorités irrécusables les bruits, les bavardages de la ville et des antichambres, je pourrais faire un ouvrage aussi volumineux que le sien, en répondant à chaque page ; mais comme je ne possède pas cet art de rapporter des caquets avec un air d'importance,

je me restreindrai à parler des objets qui sont à ma connaissance. Si les Mémoires secrets étaient connus en Russie, que d'hommes savans, que de ministres, que de braves généraux seraient plus à même que moi de détruire cet édifice hardi de mensonges et de perfidies!

M. M..... commence, *page 3 de sa préface*, par se vanter d'avoir rempli de grandes fonctions (Dieu sait lesquelles). L'éditeur ajoute, *page* 13, que M. M..... fut en relation intime avec tout ce qu'il y a de grand et d'influent à la cour de Saint-Pétersbourg; mais il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver, pour inspirer de la confiance aux lecteurs. Dans des mémoires, comme dans une histoire, le but essentiel d'un auteur est de ne rien montrer qu'avec évidence, s'il veut mériter quelque crédit; et c'est ce que n'a pas fait, ou ce que n'a pu faire M. M..... Nous allons *nous* en charger pour lui, en fesant connaître sa personne, et l'importance de ses dignités.

M. M..... le cadet, est né en Suisse. Je ne parlerai pas des premières années de sa vie. Il trouva accès dans la maison du général Soltikow; et ce fut à la recommandation de ce général qu'il obtint l'unique place qu'il ait jamais eue, celle d'*inspecteur des écuries* du grand prince Alexandre, empereur actuel. Il est possible qu'il ait joui du bonheur de plaire à ce prince, par une cour assidue; mais cette faveur, cette place si importante d'*inspecteur d'écuries*, ne lui a pas fourni l'occasion d'être en relation intime avec les grands de l'empire. On n'est pas toujours ami de ceux dont on est courtisan; et je ne crois pas, M. M....., que ce soient vos petits vers qui aient engagé les grands à vous dire les secrets de l'État. Vous passiez, dans le cercle étroit où vous viviez, pour un homme poli, aimable; mais avouez que ceux qui tenaient les rênes de l'empire, et qui avaient une véritable influence, ignoraient absolument votre existence: mais vous

n'avouerez pas un fait qui prouverait que vous n'avez pu dire la vérité.

Je veux bien encore vous accorder cette possibilité d'une connaissance parfaite de tout ce qui se passait à Saint-Pétersbourg ; pourquoi commencez-vous par dire avec franchise, *page* 6 de votre préface : *Il ne faut pas moins que le plus juste ressentiment pour m'enhardir à parler*. Que voulez-vous que le lecteur attende d'un écrivain qui s'avoue échauffé par la haine, par la fureur, et qui n'avait pas rougi de dire, *page* 5 : *N'est-ce pas à l'indignation à révéler ce qu'une coupable reconnaissance peut engager à taire?* Ce n'est donc, bien clairement, que votre esprit emporté qui a composé ces Mémoires, et il fallait qu'il fût dans un furieux délire, pour vous faire croire que votre reconnaissance serait coupable si vous ne disiez pas tout ce que vous avez sur le cœur. Je vous demande, M. M....., à présent que vous êtes plus calme, ce qu'il faut penser d'un écrivain qui croirait se charger du poids d'une grande faute, s'il se livrait au sentiment divin de la reconnaissance?

Mais, examinons un peu ce qui vous a si fort irrité. J'accorderai qu'on a eu des torts envers vous, je me plais à croire même que vous étiez innocent. Un simple soupçon, quelques propos insignifians, des louanges données aux troupes françaises ont, dit-on, excité contre vous et votre frère, la vengeance de l'empereur qui vous ordonna de sortir de ses états. Dans l'exécution de cet ordre, vous a-t-on outragé? a-t-on blessé votre honneur? a-t-on confisqué vos biens? a-t-on refusé à votre famille les passes qu'elle a demandées pour vous suivre? Vous n'encourûtes donc qu'une simple disgrace, sans vexations, sans menaces et sans aucuns dangers; voilà l'exacte vérité. Je sens bien que pour un homme qui tenait à sa place, le renvoi seul est un traitement trop dur; mais un moment de colère devrait-il vous porter à éteindre la reconnaissance que mérite à l'empereur, qui,

peut-être, en vous retirant sa confiance, ne cédait qu'à d'impérieuses circonstances dans un moment de révolution? Il fallait vous contenter de prouver froidement et avec clarté, cette innocence à laquelle un lecteur impartial ne peut plus croire, d'après votre ouvrage. Quand il aura lu cet amas d'anecdotes scandaleuses, dont la recherche n'eut d'autre but que celui de noircir la cour de Russie, et de la rendre ridicule, il ne pourra blâmer Paul I d'avoir éloigné de son empire un observateur si bilieux, un critique si déhonté, en un mot, un homme si dangereux. Votre ouvrage, M. M....., est la meilleure justification de la conduite de l'empereur, et même de sa modération; car, si dans un certain tems, vous eussiez fait la chronique scandaleuse de la cour républicaine de France, vous vous fussiez estimé très-heureux d'être renvoyé de ce pays, et de n'être pas déporté à Cayenne.

Vous dites, *page* 3, toujours dans votre préface : *Je n'écris que ce que j'ai vu, entendu, senti ou éprouvé moi même*. Singulière assertion! Je ne trouve d'abord dans votre livre que des choses que j'ai entendues aussi, comme mille autres; mais, avec cette différence, que je les ai entendues tout autrement que vous. Je suppose même que ces choses-là aient eu la même signification pour tous, vous conviendrez, M. M....., que, si pour transmettre des Mémoires à la postérité, il suffisait d'ouvrir les oreilles, la Muse de l'histoire serait forcée de choisir chaque antichambre pour son temple. Ensuite, pour nous inspirer une véritable confiance, ce n'était pas assez de dire : *J'ai vu, j'ai entendu*; il fallait dire *où vous aviez vu*, et sur-tout *nommer les personnes de qui vous aviez entendu*. Mais vous êtes d'une discrétion sur ce point qui nuira beaucoup à votre livre, et qui fera que vos lecteurs n'ajouteront pas plus foi aux contes d'*un inspecteur d'écuries*, qu'à ceux d'*un bas-officier de la cour impériale*.

Vous dites, à la *page* 4, que Paul I était un tyran vindicatif; vous savez bien le contraire. Personne n'aimait moins à se venger que l'empereur : il a pu, dans la première chaleur de la passion, avoir des torts, quelquefois de grands torts envers quelques-uns de ses sujets; mais chercher l'occasion de s'en venger! nourrir un ressentiment! tant de méchanceté répugnait à son cœur. Dois-je, pour vous prouver ce que j'avance, vous citer des personnes dont il crut justement, ou injustement avoir été offensé? Il les punit avec sévérité, mais ensuite il les éleva jusqu'aux premiers degrés de son trône : ces traits, d'une ame généreuse, sont connus de tout le monde; pourquoi feindre de les ignorer?

Mais si l'empereur Paul I eût été vindicatif, et par conséquent susceptible de ressentiment (car l'un ne va pas sans l'autre), les annales de l'histoire en citeraient au moins un exemple effrayant pour asservir le jugement de la postérité.

Pourquoi donc, après cette sortie atroce, M. M....., vantez-vous la hardiesse et la franchise de l'empereur? est-ce un remords? Il est trop tardif, et surtout inutile : votre injustice ne peut être expiée.

Quoique je me sois proposé de vous répondre sérieusement, je ne puis cependant m'empêcher de rire, quand je lis la *page* 6, encore de votre préface, où vous donnez à entendre que vous savez être poursuivi par ordre de l'empereur. Vous mentez aux autres, ainsi qu'à vous-même, pour vous rendre intéressant. Paul I n'a jamais pensé à vous, que le jour où il vous a prié de sortir de ses états : depuis, vous avez été mis dans le plus profond oubli, non-seulement par lui, mais encore *par toutes les personnes qui vous initiaient dans les mystères de la cour.*

Il vous sied bien, après avoir transformé votre préface en diatribe, de dire, *toujours* page 6, *que vous userez du droit d'écrire, avec modération.* Est-ce que

vous auriez peur ? serait-ce la prudence qui vous aurait dicté cette phrase ? Cette modération est en effet bien remarquable dansvotre ouvrage. Comment donc auriez-vous fait pour rassembler plus d'horreurs, si vous n'aviez pas écrit avec votre modération ?

J'aime assez la naïveté avec laquelle vous avouez, page 7, *que vous avez été contraint de jeter vos matériaux au feu, et que votre faible mémoire est la seule source dans laquelle vous ayez puisé*. Je vous chicanerais sur la foi que méritent alors tous *vos* faits, toutes *vos* anecdotes, si vous ne vous étiez pas d'avance excusé sur cette faible mémoire, qui vous a fait mentir, en vous offrant des événemens qui n'étaient point arrivés.

Quant à la petite épithète de *flagorneurs*, que vous donnez aux écrivains allemands, je ne puis vous répondre qu'en vous montrant de vos propres vers, qui, quoique petits, sont plus que flagorneurs ; mais il faudrait se donner, pour les tirer de l'obscurité, plus de peine qu'ils ne méritent, et j'aime mieux vous laisser passer, aux yeux des hommes de lettres de ma nation, pour un écrivain malhonnête, que pour un mauvais feseur de vers de circonstance.

Marchant toujours sur vos traces, M. M....., j'entends toutes vos injures. Vous voulez faire passer les sujets russes pour un peuple de vils esclaves ; vous prétendez qu'ils sont idolâtres, parce qu'ils ont changé le nom de Katharina, en celui d'Yekatharina, ce qui équivaut à Erzkatharina, et ce qui veut dire archi-Catherine. Voilà, en vérité, une belle découverte ; vous êtes savant dans vos notes.

*Page* 53. Vous continuez d'être insolent, plus encore, imposteur ; vous avancez dans une note, que Paul I, *tyran de son empire, l'est aussi de sa famille ;* vous lui refusez même *jusqu'aux premiers, jusqu'aux plus justes sentimens de la nature*. Jamais on n'a fait

un mensonge plus hardi; il faudrait écrire un livre entier, si je voulais rapporter fidèlement toutes les circonstances où l'empereur a prouvé qu'il était bon père, tendre époux. Eh! combien de ces traits particuliers ne sont pas parvenus jusqu'à moi! Voulez-vous prendre pour base de votre assertion, qu'il a donné quelquefois un libre cours à sa colère contre sa famille, parce que ces querelles ont eu, depuis quelque tems, des suites sérieuses? mais cela ne dit pas qu'il fut tout-à-fait insensible aux impressions de la nature; et je vais vous prouver, au contraire, comment il en agissait avec ses filles.

Vous savez qu'il est rare qu'un souverain, soumis aux usages, à l'étiquette, écoute la faible voix d'une princesse, sur-tout quand il s'agit de lui donner un époux. Eh bien, Paul I laissa toujours ses filles maîtresses de leur choix. Sourd à toute politique, cédant à son cœur paternel, il ne donna jamais son consentement à un mariage, qu'il ne se fût assuré d'avance, que sa fille était satisfaite de l'époux qu'on lui proposait. Citez-moi les cours où l'on voit régner un pareil système, fondé sur les vrais sentimens de la nature?

Lorsque la princesse Alexandra prit congé de lui, avec quelle tendresse inexprimable ne la pressa-t-il pas dans ses bras! que de larmes il répandit dans son sein! et quand elle fut montée en voiture, il revint encore à elle, ouvrit la portière, et, fondant en pleurs, lui donna sa bénédiction : voilà cet homme, ce souverain qui était, dites-vous, le tyran de sa famille.

Il me serait facile de rapporter encore d'autres exemples de sensibilité paternelle de Paul I; mais je craindrais, M. M....., d'imprimer, comme vous, tout ce que l'on m'a raconté. Cependant, permettez-moi de vous citer encore un fait capable de démentir votre horrible inculpation. Je veux vous prouver

que, jusqu'à ses derniers momens, l'empereur a donné à sa famille, toutes les marques les plus sincères de l'amour et de la tendresse.

Le 11 mars, à cinq ou six heures après midi, peu d'heures avant la mort de Paul I, le conseiller d'état, B... avait été appelé, pour affaires, auprès de l'impératrice : se trouvant dans l'antichambre, il aperçut, par une porte qui était entr'ouverte, l'empereur abordant son épouse avec gaîté ; il l'entendit lui dire : Mon ange, je vous apporte quelque chose qui vous fera plaisir. J'en suis persuadée d'avance, répondit l'impératrice. Aussitôt l'empereur lui présenta des bas qui avaient été brodés par de jeunes demoiselles nobles, dans une maison dont son épouse était la protectrice. Après lui avoir fait ce présent, il se tourna vers ses plus petits enfans qui jouaient autour de lui, badina avec eux, en un mot, se livra à ces enfantillages auxquels s'abandonne un estimable particulier, bon époux et bon père, au sein d'une famille adorée. Le conseiller d'état B.... a été témoin de cette scène, qui suffit pour peindre un homme sensible.

*Page* 92. Après avoir déclamé contre Paul I, vous vous emportez en invectives contre les grands de l'empire, sur-tout contre ceux qui étaient en faveur, pendant le cours des dernières années du règne de Catherine II. Vous les dites *sans connaissances, sans vues, sans élévation et sans probité.* Vous prétendez *qu'ils n'ont pas même eu cet honneur vaniteux, qui est, à la loyauté, ce que l'hypocrisie est à la vertu.* Vous ajoutez *qu'ils étaient durs comme des bachas, exacteurs comme des péagers, pillards comme des laquais, et vénaux comme des soubrettes de comédie.* En un mot, vous *les* appelez *la canaille de l'empire.*

Quand on représente ainsi, avec autant de grossièreté que de rage, ce qu'une nation a de plus recommandable, on ne mérite que le mépris, M. M.....

Il faut être, ou le plus méchant des hommes, ou le plus fourbe, pour mettre au nombre des fripons, des sots, de la canaille, un *Repnin*, aussi grand sur le champ de bataille, qu'intelligent et sage dans le cabinet; un *Romanzow*, ce guerrier célèbre qui a laissé à ses enfans ses vertus pour héritage; un *Besborodko*, qui, à la vérité, était *un bon vivant*, mais qui avait une excellente tête, et qui était un travailleur infatigable; un *Wasiliew*, trésorier de l'empire, dont on peut, sans flatterie, comparer les lumières et la probité à celles du grand Colbert: un *Soltikow*, un *Kutosoff*, un *Markoff*, et tant d'autres encore, que l'on peut rappeler avec avantage, je dirai même avec gloire. Si vous avez cru, M. M....., que de pareilles injures terniraient leur réputation, vous vous êtes trompé; ce serait la vôtre qu'elles terniraient, si vous en aviez une.

En vous suivant, *à la page* 93, on voit que vous continuez d'exhaler votre souffle empoisonné: vous dites que, *les grands de l'empire payaient sur la caisse de l'état, leurs domestiques, leurs bouffons, leurs musiciens, leurs secrétaires particuliers, et même le gouverneur de leurs enfans.* Puisqu'on payait ainsi tant de gens, la plupart inutiles, vous avez dû recevoir beaucoup, M. M..... Mais non; votre assertion est aussi véridique que les autres: seulement elle est un peu plus calomnieuse encore, et mériterait d'être portée devant les tribunaux, ainsi que son auteur. Qu'en pensez-vous, M. M.....? Vous n'êtes pas de cet avis: comme il faudrait que vous donnassiez des preuves de cet affreux mensonge, vous craindriez, de dénonciateur que vous seriez, de devenir accusé.

Maintenant, voyons à quel point vous êtes conséquent dans votre terrible courroux? voyons si vous ne seriez pas quelquefois en contradiction avec vous-même? Par exemple, vous venez de dépeindre les grands de l'empire, de manière à les rendre mépri-

sables aux yeux de tout homme qui vous croirait sur parole ; et cependant vous faites, plus loin, un crime à Paul I, de les avoir éloignés des places du gouvernement : vous convenez que ceux qui entouraient Paul, avaient plus de moralité ; vous avez eu même, je le vois, une faible mémoire, en composant toutes les parties de votre ouvrage.

*Page* 96. Le reproche que vous faites est rebattu. On sait, on a dit mille fois qu'en Russie, il y a des ukases, et point de lois : votre note était absolument inutile. Mais vous n'avez pas dit que la commission chargée par Catherine d'instituer des lois, n'avait pas fait tout ce que cette impératrice avait droit d'en attendre ; vous avez oublié de parler de l'ordre admirable que Catherine a seule apporté dans l'administration de l'empire de Russie. Si vous aviez eu l'intention de dire quelques vérités, vous auriez cité son ordre concernant les nobles, celui concernant les ouvriers ; enfin vous n'auriez pas omis de lui payer un juste tribut d'éloges, pour la police qu'elle a établie dans les villes : tout ce bien est résulté des ukases ; mais tous ces ukases réunis ne feraient-ils pas un bon code de lois ? J'ai, pendant dix ans, jugé maints procès d'après eux, et je ne me suis jamais trouvé dans la nécessité d'avoir recours à des jurisconsultes étrangers.

Ce n'est pas ici la place de chercher si le vœu formé par Catherine, de faire des lois générales pour ses immenses états, a été bien rempli : on sait le contraire, et l'on ne peut se dissimuler pourtant, qu'il serait très-avantageux que les embarras causés par les priviléges différens pussent être levés. *La justice* compétente, dont j'ai eu l'honneur d'être président l'espace de dix ans, était une justice d'appel pour tous les magistrats des provinces : de façon que la dispute de droit qui devait s'élever à Réval, Hapsal, Weissenstein, Wesenberg et Baltischport, devait être

portée à ce tribunal. J'étais alors obligé de juger un procès à Réval suivant la coutume de Lubeck, un procès à Hapsal, suivant celle de Suède, enfin un procès à Baltischport, suivant la coutume de Russie. C'est ainsi que des priviléges consacrés par le tems, rendaient les procès éternels. Mais revenons, M. M....., à votre gros libelle.

Vous me permettrez de hausser les épaules quand vous dites, pages 107 et 108, *que la grande Catherine n'a jamais protégé efficacement les lettres dans ses états; qu'elle n'a fait acheter, que par vanité, des bibliothèques et des collections de tableaux; qu'elle ne pensionna que des flatteurs, et n'envoya quelques médailles qu'aux auteurs allemands qui la flagornaient.* Mille et mille faits qu'il est inutile de citer, déposent fortement contre cette fausse attaque; qui ne peut pas réussir mieux que les autres dans l'esprit d'un lecteur éclairé. Catherine aimait passionnément les lettres, et sut toujours saisir l'occasion d'encourager les favoris des Muses.

Passons bien vite à la page 119, où vous vous érigez, M. M....., en censeur suprême. Je vous écoute : *Si l'on excepte*, dites-vous, *les voyages du célèbre Pallas, les Recherches historiques du laborieux Müller, et quelques autres ouvrages sur l'histoire naturelle, aucun livre, digne d'être connu ailleurs, n'a honoré la Russie, sous le règne de Catherine. L'histoire naturelle et les mathématiques sont les seules sciences que les Russes aient un peu avancées, à l'aide des Allemands.* Ainsi, vous anéantissez tous les ouvrages qui ont paru pendant l'espace de trente-cinq ans qu'a duré le siége de Catherine; peut-être n'en savez-vous pas même les titres. Au moins, parmi vos élus, auriez-vous dû nommer *Heuler, le grand Heuler*, plutôt que de répéter ce que nous savons, *qu'on a trouvé des bibliothèques sur les bords de l'Irtick.*

Vous êtes dans l'erreur, M. M....., quand vous

avancez qu'à Saint-Pétersbourg, *les Allemands ne sont que des tailleurs et des cordonniers* ; ils sont encore selliers ; mais cette classe d'artisans ne compose pas les trente mille Allemands qui sont dans cette ville : il y a encore beaucoup de marchands, et une grande partie des personnes attachées aux différens bureaux, sont des Allemands. Au reste, on ne mange pas plus dans les maisons allemandes que dans les autres, quoique vous voudriez le faire croire, *page* 135. Il est est encore faux qu'*on s'y fasse force complimens* : M. M....., qui donc vous a si mal instruit ?

L'abus que vous dénoncez, *page* 91, abus qui rendait les colonels maîtres absolus de leur régiment, et qui leur confiait tous les détails de l'économie, n'était malheureusement que trop vrai. Me voilà enfin d'accord avec vous : je le serais tout-à-fait si vous eussiez ajouté, qu'*à son avénement à la couronne, Paul I avait supprimé cet abus.*

*Page* 132, dans une note peu exacte de Pétersbourg, vous vous plaignez de ce qu'on a confondu votre nom avec celui de votre frère. Vous voulez vous y faire connaître comme homme de lettres! Eh! M. M....., que fait au lecteur cette réclamation maladroite, quand on n'a jamais fait que des petits vers insignifians ? Votre réputation littéraire ne peut être attaquée. Laissez-là ces petites remarques, qui feraient croire que vous craignez qu'on ne vous accepte pas pour ce que vous vous donnez ; d'ailleurs il ne pourrait résulter que beaucoup d'honneur pour vous d'être confondu avec votre frère, homme sage, estimable et modeste, qui cache son mérite, son vrai mérite, dans une terre près d'Erlangen. Vous pouviez vous dispenser de parler de lui ; il est déjà assez affecté de la publication de vos *Mémoires Secrets*, sans qu'il ait encore le chagrin de se voir compromis par vous : c'était bien assez qu'il fût accablé du soupçon injurieux d'avoir coopéré à ce libelle, sans que son nom y fût

presqu'imprimé. En vain vous espéreriez le faire passer pour un des auteurs de cet ouvrage ; il s'en est défendu avec mépris, avec horreur, devant ses amis. De grace, pardonnez-moi cette petite digression qui vous regarde personnellement, et revenons à notre critique!

Page 139, *Paul*, dites-vous, *bien loin d'achever les travaux les plus utiles, commencés par sa mère, comme les quais, les canaux, les chemins, n'érige que des maisons d'exercice, des casernes, des corps-de-garde, et sur-tout des guérites.* Comme vos notes sont toujours exactes, M. M.....! en vérité, je vous admire. Mais réfléchissez donc un peu avant d'écrire. Votre mémoire est donc bien ingrate? Comment! elle ne vous rappelle pas que Paul I a fait paver toute la Moïka? elle ne vous montre pas la superbe maison militaire des Orphelins, qui ne doit son établissement qu'à Paul I; maison dans laquelle plus de huit cents enfans des deux sexes, orphelins d'officiers ou de soldats, sont nourris, élevés et placés quand ils sont dans un âge mur? Vous n'avez donc pas vu cet empereur visiter lui-même cette maison très-fréquemment, puisque c'était une de ses plus agréables promenades. Il oubliait là qu'il était souverain, il ne se sentait plus que le père de ces Orphelins, et leur fesait tant de caresses, qu'il ne sortait qu'au milieu des bénédictions de ces aimables enfans. Je vous plains, M. M....., de n'avoir pas été témoin de ces scènes attendrissantes; vous auriez connu là le brave colonel Weimarn et son épouse qui dirigeaient cet institut, et qui veillaient sur ces orphelins avec autant de soin que sur leurs propres enfans. Mais quand vous auriez vu tout cela, vous n'en auriez rien dit; votre but n'est pas d'attendrir, de louer, mais de critiquer, de noircir, de déchirer, en rapportant des propos de café ou d'antichambre : poursuivons.

Si l'on ne savait pas, M. M....., que vous avez et

des raisons particulières pour ménager la mémoire du prince Potemkin, on s'étonnerait de voir comme vous glissez adroitement, *page* 159, sur le caractère de ce favori plein d'orgueil et d'ambition; vous n'en dites presque rien, cependant vous pouviez mordre sur un pareil sujet. Ce prince fut, vous ne l'ignorez pas, le plus dur des hommes envers le peuple; il regardait les sujets comme des ouvriers qui devaient travailler à son élévation, à sa grandeur. On a répandu sur lui une anecdote que je suis bien surpris de ne pas voir dans votre livre. Il faut que vous ayez une grande prédilection pour ce prince; mais moi qui n'en ai point, je vais vous raconter ce qu'il s'est permis de faire par caprice, et pour céder aux desirs d'une femme encore plus capricieuse que lui. Il fit enlever par la police, à Moscou, un honnête marchand qui avait une barbe très-belle, et ordonna qu'on le conduisît à Saint-Pétersbourg, pour satisfaire la curiosité de cette dame. Lorsque ce malheureux arriva dans la capitale, le prince Potemkin ne pensait plus à lui, ni à sa belle barbe, et le laissa languir six mois dans une prison, jusqu'à ce que le desir de le voir se réveillât dans son ame. Dès qu'il eut admiré et fait admirer cette barbe célèbre, il renvoya ce pauvre marchand, qui, à son arrivée, apprit que son absence avait causé la mort de sa femme, et la ruine de son commerce.

De tels traits sont pénibles à raconter. Jamais Paul I, que vous traitez avec tant de fiel, M. M....., n'eût fait une pareille horreur; Paul I mettait de la précipitation dans les ordres dictés dans sa colère, mais jamais dans l'accomplissement d'aussi méprisables desirs. Je finirai cet article par vous dire, M. M....., que vous seul vous êtes aperçu que la mort du prince Potemkin avait laissé dans l'empire un vide immense.

Le triple évanouissement de l'impératrice, au moment où elle apprit la mort de Potemkin, ne me paraît

pas plus vraisemblable que tout ce que vous avez dit jusqu'à présent. Des personnes mieux instruites que vous, assurent qu'elle en fut seulement affligée. Vous dites, *page* 165 : *Que Catherine, assise sur un trône usurpé, etc., s'était accoutumée à voir dans Potemkin un protecteur, dont la fortune, dont la gloire étaient liées à la sienne.* L'impératrice n'avait pas besoin de l'appui de ce prince; elle était montée au plus haut degré du pouvoir, et ne pouvait être abaissée. Quelques personnes prétendent que la puissance de Potemkin commençait à lui être à charge, et que cette mort la fit respirer plus librement.

*Page* 169, vous dites enfin du bien de quelqu'un. M. Lanskoï a trouvé grace devant vous; vous le nommez l'amateur des arts, l'ami des talens. Je voudrais vous applaudir, M. M....., dans le seul moment où votre bile se repose, mais je ne le puis, en conscience : je suis forcé de vous contredire pour vous apprendre que M. Lanskoï était l'homme le plus ignorant de la cour de Catherine, et que l'impératrice elle-même rougissait quand il lui adressait la parole.

*Page* 177, vous reprochez à l'empereur de ce qu'il n'a pas fait, à l'instar de sa mère, donner aux princes russes le titre de princes de l'empire d'Allemagne, et cela, par le sentiment de sa grandeur. Il ne m'appartient pas de décider qui, de la mère ou du fils, a eu raison; mais je soutiendrai qu'un empereur est le maître de fixer les dignités dont ses sujets seront revêtus.

Quel est donc votre délire, M. M....., lorsque, *page* 152, vous cherchez à couvrir de mépris le général Pistor, un des plus braves Allemands qui soient au service de la Russie? Avec quelle plate ironie vous plaisantez sur les noms de Kretschetnikow et Kakowski ! Croyez-vous que le nom de votre héros Kosciuszko soit plus agréable à l'oreille?

Vous vous rappelez, *page* 162, que le duc de la

Feuillade fit élever une statue à Louis XIV, pour avoir occasion de dire que le prince Potemkin n'avait jamais fait à Catherine une pareille galanterie. Encore un mensonge, M. M.....! Lorsque l'impératrice parla de se rendre en Tauride, le prince Potemkin pensa qu'il lui serait infiniment agréable de voir sur son passage des villes florissantes, et des villages dont la description imaginaire l'avait si souvent enchantée. Il fit donc construire à la hâte, des deux côtés du chemin, une quantité de maisons, c'est-à-dire, des façades de maisons : ce projet fut exécuté à merveille. En outre, le prince fit venir, pour peupler ces campagnes désertes, tous les habitans de vingt lieues à la ronde, et les fit placer auprès de ces décorations. Quand Catherine passa, quelle fut sa surprise de voir la campagne couverte de moutons, de bestiaux de toute espèce, sous la garde de jeunes bergers élégamment vêtus! Avec quel ravissement elle jeta ses regards sur ces maisons nouvellement peintes! Les villes, les villages qu'elle avait projetés, étaient devant ses yeux, et paraissaient remplis de nombreux et fortunés habitans (1). Vous conviendrez, M. M...., que si cette galanterie ne devait pas durer aussi long-tems que la statue élevée par le duc de la Feuillade, elle était au moins très-fine et très-spirituelle.

Vous cherchez, page 246, si ce n'est à décrier une excellente institution de Paul I, au moins à lui ôter son prix. Vous semblez blâmer la permission que l'empereur donne à tous les sujets indistinctement, de lui adresser par écrit leurs suppliques ; et là-dessus vous racontez qu'*il fit construire une espèce de bureau sur l'escalier du palais, où chacun pouvait aller jeter*

(1) Les almanachs de Saint-Pétersbourg, faits du tems de Catherine, donnent le nom tant des villes commencées, que de celles projetées dans l'empire de Russie, avec leur éloignement de la capitale.

ses lettres. Ce fait est simple; mais vous ajoutez méchamment : *Que la caisse du bureau se remplissant, et que Paul y trouvant, contre son attente, plus de suppliques que de délations, se dégoûta d'y faire droit, et s'effraya de leur nombre.* Vous finissez cette fausse assertion par dire : *Que tout retomba dans le premier cahos, et que les secrétaires chargés de l'examen de ces pièces, furent, comme auparavant, les arbitres des malheureux qui avaient recours à leur maître.*

Je dois répondre directement à ce reproche. Depuis le premier jusqu'au dernier jour du règne de Paul I, il fut permis à tout sujet de faire parvenir ses demandes par écrit, et l'on pouvait être assuré d'une prompte réponse, sans avoir nullement à craindre le secrétaire. Je n'aurais voulu conseiller à personne de détourner une lettre, ou d'en faire une fausse copie. Paul voulait souvent qu'on lui présentât l'original, et se le fesait lire. On en a vu l'exemple dans ma propre histoire, au sujet d'une lettre insignifiante de remercîmens. Le secrétaire était responsable des pièces originales qui étaient dans ses bureaux; il se serait bien gardé de les soustraire, ne sachant pas chaque jour, laquelle il plairait à l'empereur de lui demander : ainsi le secrétaire était forcé d'être fidèle.

Il est vrai qu'on est toujours sous la dépendance de celui qui présente les placets; il peut les garder longtems dans ses bureaux, ou bien, un mot changé, faire accorder ou refuser une grace : mais est-ce la faute du souverain? Doit-il, quand il a choisi des ministres, leur refuser sa confiance, et les soupçonner d'imposture? Est-il de meilleurs moyens pour se préserver de toute erreur, que ceux que Paul I employait? N'était-ce pas remplir son devoir avec activité, que d'avoir la patience de se faire lire un nombre considérable de lettres, dans la seule intention d'éprouver ses secrétaires? Vous auriez peut-être voulu, M. M...., que l'empereur lût tous les placets qui lui étaient

présentés ? Un exemple, puisé dans les premiers jours du règne du souverain actuel, vous convaincra que rien n'était plus impossible.

Ce jeune empereur permit à chacun de ses sujets, non-seulement de lui écrire, mais encore de lui remettre son placet. Il arriva de là, que toutes les fois qu'il sortait de son palais pour aller un moment à la parade, il était obligé de passer entre deux haies de jeunes et vieux solliciteurs, qui lui remettaient chacun leur supplique. Comme cette file de gens malheureux ne fesait qu'accroître chaque jour, le bon Alexandre qui ne voulait pas l'éloigner, mais qui desirait ne point être ainsi arrêté à chaque pas, se servit de ce moyen : il envoyait, quelques minutes avant lui, chaque fois qu'il devait sortir, trois de ses adjudans qui recevaient les placets. Je me suis souvent trouvé dans l'antichambre du jeune empereur, quand ils revenaient avec leurs mouchoirs et leurs chapeaux remplis de papiers : il y en avait, j'ose l'assurer, plus de trois cents. Supposons qu'Alexandre se fût mis dans la tête de les lire tous, il lui eût fallu au moins deux minutes pour chacun, ce qui eût fait dix heures par jour employées à cette lecture : je ne comprends pas encore, dans ce calcul de trois cents, toutes les lettres qu'il recevait par la poste. Il est aisé de voir que ce jeune empereur n'eût pas touvé le tems de prendre ses repas. N'était-il pas plus important qu'il employât ces dix heures aux affaires générales de l'empire ? La plupart des sollicitations sont frivoles, indiscrètes, déraisonnables, parce que la plupart des solliciteurs comptent sur la faiblesse, sur la bonté de leur juge suprême. N'est-il pas ridicule, par exemple, qu'une femme présente un placet, parce que sa vache est morte ? cependant ce fait est vrai.

On trouvait trop sévère que Paul I fît insérer ses refus dans les gazettes; mais il était facile d'éviter ce désagrément public, en se présentant chez le secré-

taire d'état pour obtenir une réponse. Si l'on ne prenait pas cette précaution, comment pouvait-on penser que le secrétaire préviendrait chaque particulier ? Il suffit de connaître un peu la partie administrative, pour rejeter loin de son esprit ces exigences trop fortes; mais j'en ai assez dit sur cet article : allons à la *page* 250.

*Le vol est*, dites-vous, M. M....., *un vice inhérent au gouvernement russe, et tient au caractère national, au défaut de mœurs, de probité et d'esprit public*. Après avoir tracé de pareilles horreurs, heureusement que dans une petite note vous cédez à un remords de conscience, et que vous vous écriez, après un hélas ridicule : *En écrivant tout ceci, je ne m'attendais guère à voir les mêmes infamies triompher sous un régime républicain, chez une nation régénérée !* Vous voyez donc bien que le caractère national, le défaut de mœurs, d'esprit public, ne sont pas la cause des vols dans les grandes villes, mais bien un luxe excessif, une audace désordonnée, et mille raisons particulières que l'on ne peut ni vaincre, ni détruire.

Vous n'êtes pas un peintre fidèle, M. M....., quand vous faites, *page* 202, la description des lieux où fut retenu captif le malheureux Iwan, à Schlüsselbourg. Vous en faites un cachot, dont les fenêtres sont tellement garnies, qu'à peine le jour peut y pénétrer : j'ai été, moi, dans cette prison, lorsqu'en 1782, je suivis, avec M. de Bawr, alors ingénieur-général, le canal de Schlüsselbourg à l'embouchure du lac de Ladoga. J'ai, à la vérité, trouvé cette prison triste et obscure, mais pas autant que vous le dites. De la grande cour du fort, on entre dans une autre petite qui conduit à une espèce de pavillon dans lequel était la chambre d'Iwan. Cette pièce était grande, commode, et avait une fenêtre qui la rendait fort claire. Je conviens qu'il était impossible de voir le ciel par cette croisée, mais ce sont les murs

qui obstruent la vue : le commandant du fort nous a dit qu'il était permis au prisonnier de prendre le frais dans la petite cour.

Vous n'espérez pas sans doute, M. M....., que je vous entretienne des anecdotes peu intéressantes que vous racontez çà et là, pour tâcher de prouver votre fausse influence et votre façon de penser. Vous prétendez avoir rendu service à beaucoup de personnes ; je les félicite de votre protection. Mais pourquoi ne pas garder le silence sur des choses d'aussi peu d'importance ? Cette vanité n'est-elle pas plus que ridicule ? Est-ce à vous de publier vos bienfaits ? Que nous importent les hommes obscurs en faveur desquels vous vous êtes abaissé, à l'instar des Allemands, au rôle de flagorneur ? Que nous importent les lettres écrites à quelques maîtresses qui ont fait obtenir à vos protégés une centaines de roubles, ou de minces emplois ? Ne sentez-vous pas que de pareilles révélations ne font pas l'éloge de votre modestie, et qu'on ne séduit pas le lecteur en se flattant soi-même ? Jugez si vous lui plairez ! votre vanité et vos principes ne sont pas un talisman.

Pourquoi donc mettre cette affectation risible à toujours parler de vous, M. M.....? Comme vous vous empressez de nous citer, *page* 236, des vers flagorneurs que vous avez faits pour Catherine ! Encore une fois, vous n'êtes guère conséquent dans votre ouvrage : pourquoi nous rappeler ces vers ?

« L'aigle puissant du Nord, frappé dans sa carrière,
» Se rabat sur la terre ;
» Il erre dans la nuit; son astre s'est éteint. »

Ce n'est sans doute que pour donner un échantillon de votre talent ; car, *page* 108 du même volume, vous avez dit que *la législatrice du Nord n'était plus qu'une vieille sibylle*. Ce que c'est que d'avoir une faible mémoire !

Je voyois avec plaisir le portrait que vous faisiez de l'impératrice, actuellement veuve de Paul I, et j'étais satisfait de pouvoir me reposer des images dégoûtantes que vous m'aviez offertes, quand tout-à-coup j'aperçois une note qui détruit tout le bien que vous veniez de dire. La voici, cette note pleine de méchanceté : *Ce que j'avance de cette princesse, est un hommage à la vérité, peut-être à la reconnaissance; mais je dois avouer aussi que ses bonnes qualités sont singulièrement obscurcies par une petite vanité qui la fait penser et agir comme une parvenue.* Ainsi, M. M....., c'est un fardeau désagréable pour vous, que la pensée d'avoir fait un juste éloge qui vous était dicté par la reconnaissance; ainsi vous traitez avec dureté, avec insolence même, une princesse que vous êtes forcé d'avouer pour votre bienfaitrice. En vérité, M. M....., je ne sais ce que le lecteur peut penser de vous; mais moi je vous regarde comme le plus ingrat, comme le plus perfide des hommes : il ne faut pas moins que l'envie que j'ai de vous répondre jusqu'à la fin, pour continuer cet examen vraiment pénible.

Rien n'est plus faux que le jugement porté, *page* 271, sur le jeune empereur actuel. On voit bien que *malgré vos fonctions importantes à la cour de Russie*, vous n'avez jamais fréquenté le grand prince Alexandre. Vous avancez qu'*il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu* : un seul jour du règne de ce prince suffira pour démentir cette phrase. Le choix du brave Beklescheff pour général-procureur, de *Panin*, de Kurakin pour les affaires étrangères, de Troschinski pour les affaires intérieures, de Wasilieff pour l'administration des finances, prouve assez, avec quel œil surveillant ce jeune souverain a su distinguer le mérite, et avec quel plaisir il l'élève au rang qui lui est dû. Je me garderai bien de transcrire ici votre horrible prophétie, *p.* 273 : le bonheur d'Alexandre,

celui de ses sujets, ne peuvent être détruits par des courtisans et des valets.

Enfin, M. M....., vous n'avez pu vaincre ici votre coupable reconnaissance, vous n'avez pu verser vos injures sur Nicolas Soltikow; mais aussi il vous a été impossible d'en dire du bien. Après son nom, *page* 290, vous vous êtes contenté de mettre trois lignes de points: cette réticence serait désagréable pour Nicolas Soltikow, si elle venait d'un homme accoutumé à rendre justice; mais de vous, M. M....., c'est un véritable bienfait.

*Page* 321: vous vous récriez contre le peu de cas que Paul I fesait de sa garde; vous l'accusez d'avoir dit à un officier: *Tu n'es bon qu'à servir dans les Gardes*. Supposons que cette anecdote soit vraie: que prouve-t-elle? L'empereur avait-il donc un si grand tort? Les officiers de ses gardes n'avaient d'autre occupation que leur toilette; ils passaient la journée à se parer de fracs élégans, à parcourir les rues, suivis de trois ou quatre domestiques à cheval; le soir, ils donnaient le ton aux spectacles, ils jouaient au pharaon, entretenaient des danseuses, etc.: je parle ici d'après mes seules observations, et non par ouï-dire. La garde de l'empereur n'était composée que de jeunes seigneurs riches qui y servaient pour se procurer un prompt avancement; ensuite il était facile à un père qui avait quelques connaissances à la cour, de faire inscrire son fils au bureau des gardes: ce jeune homme obtenait de l'avancement, sans se présenter même pour servir. Mon propre fils, encore enfant, fut inscrit de cette manière, par protection. Il fut fait caporal dans les gardes, puis fourrier, puis porte-drapeau, sans avoir jamais vu son corps, sans même être venu à Saint-Pétersbourg. C'est ainsi que quatre mille au moins de ses petits camarades auraient obtenu de l'avancement, si Paul I n'eût pas commencé son règne par exclure de cette garde tous

les enfans qui n'avaient pas l'âge pour servir. Mon fils fut renvoyé : cette maxime me chagrina, mais je ne pus m'empêcher de la trouver juste.

Page 328, vous racontez l'avancement de M. de Rostopschin, qui a été long-tems, comme on sait, ministre des affaires étrangères, et qui jouissait alors d'une très-grande faveur; mais vous ne rapportez pas l'histoire de sa chute. Je vais vous en instruire, et j'ai puisé dans les meilleures sources. Vous allez voir que cette chute fait honneur à l'empereur, car elle fut de toute justice.

Il est connu que le brave comte de Panin fut une victime de la jalousie de l'artificieux comte de Rostopschin : Paul I l'exila dans une de ses terres voisine de Moscou. Quelque tems après, un commis des affaires étrangères, dont j'ai oublié le nom, fit un voyage de ce côté; il écrivit à M. de Murawieff, à Saint-Pétersbourg, une lettre d'amitié, où il lui mandait entr'autres choses : *J'ai vu notre Cincinnatus dans sa terre.* Il parlait ensuite de ses oncles, de ses tantes à qui il avait été rendre visite dans ces contrées, et donnait quelques nouvelles indifférentes de sa famille. On dit que cette lettre parut suspecte au comte de Rostopschin, ou bien il voulut la trouver ainsi; mais, ce qui est certain, c'est qu'il la montra à l'empereur qui crut, parce qu'il le lui dit, que cette lettre était du comte de Panin, qui déguisait, sous le nom de Cincinnatus, celui du prince Repnin : il ajouta que ces oncles et ces tantes dont on parlait, n'étaient que des amis dévoués à ce prince.

L'empereur ajouta foi à cette ruse du ministre. Il écrivit sur-le-champ au comte Soltikow qui était à Moscou, pour qu'il fît une sévère réprimande au malheureux Panin. Ses ordres furent suivis; mais le comte soutint avec fermeté qu'il n'avait pas écrit une seule lettre à Pétersbourg. Paul, déjà prévenu défavorablement contre lui, regarda ce désaveu comme

une injure, se mit en fureur, envoya l'original à Moscou, ordonnant au général-gouverneur de convaincre M. de Panin par la présentation de sa propre lettre, et de l'exiler ensuite dans une autre de ses terres, à deux cents milles plus loin que celle où il se trouvait.

Pendant que tout ceci se passait, le véritable auteur de la lettre, qui était encore à Moscou, fut instruit de cette nouvelle disgrace du comte de Panin, et particulièrement de sa cause. Comme il lui était très-attaché par les liens de l'amitié, et plus encore par ceux de la reconnaissance, il n'hésita point à découvrir le mystère et à sauver son bienfaiteur. Dès qu'il fut bien certain de la vérité des soupçons injustes de l'empereur, il prit des chevaux de poste, vola à Saint-Pétersbourg, demanda une audience au comte de Kutaissow, fit un récit naïf de toutes les circonstances qui lui avaient fait écrire ainsi, déclara que, par Cincinnatus, il avait voulu nommer le comte Panin, non dans l'intention de cacher son véritable nom, mais seulement à cause de la ressemblance qu'il trouvait entre le caractère du comte, et celui du généreux Romain; enfin il termina ces aveux par représenter sa signature qui était au bas de la lettre, et qui était véritablement la sienne. Le comte de Kutaissow en fit aussitôt son rapport à l'empereur. Au même instant la nouvelle arrivait de Moscou, que le comte de Panin n'était pas l'auteur de la lettre. Paul indigné, s'écria, avec une fureur bien noble dans une pareille circonstance: *Rostopschin est un monstre!* il veut me faire l'instrument de sa vengeance particulière; eh bien, c'est sur lui que j'en ferai tomber tout le poids: le jour même Rostopschin fut disgracié.

« Maintenant c'est au conseiller d'état baron Nicolaï, président de l'académie des sciences, que vous adressez vos injures. Cet homme qui est connu, parmi les

Allemands, pour un poëte agréable; parmi ses parens, pour un bon père de famille; parmi tous les gens honnêtes, pour un ami délicat, généreux et sensible; cet homme accompli est déchiré sans pitié par vous, *page* 332. Aurait-il méconnu votre mérite? aurait-il trouvé vos vers mauvais? Il faut qu'il ait eu des torts aussi grands à vos yeux, pour vous avoir entraîné à dire qu'*il avait reçu une centaine d'ames pour achever de corrompre la sienne.* C'est une calomnie de plus à ajouter à toutes celles qui vous déshonorent. En vain vous essayez dans une longue note à prouver que Nicolaï fut le tyran de ses esclaves: il a pu se plaindre que ses paysans ne travaillaient pas assez; il en est de même d'un propriétaire qui dit: Mon bien ne me rapporte presque rien. Je ne vois pas en quoi M. le baron serait si blâmable pour de pareilles plaintes; mais il est dans votre caractère, dans votre esprit, M. M....., de noircir tout ce que la Russie a vu d'hommes estimables. Il est vrai que si vous ne calomniez que ceux-là, vous n'avez rien à dire contre vous; et c'est peut-être là le motif qui vous guide : vous êtes un homme prévoyant pour vous même; et d'après le mal que vous dites des gens, ils peuvent se croire hommes de bien. M. Nicolaï n'a donc pu être fâché de ce que vous lui supposez *de la morgue politique, qui ne paraît pas le rendre heureux.* Il sait, tout le monde peut le dire, qu'il est simple et confiant, mais avec les personnes dignes de son affection. Vous ne devez plus être étonné si avec vous il a été si réservé, si politique: il est des gens devant lesquels il faut se tenir sur ses gardes.

*Que l'on juge*, dites-vous toujours dans la note sur M. le baron Nicolaï, *si un homme qui fait travailler des paysans comme des animaux domestiques, mérite le nom de philosophe de Mécène*, que lui donnent en Allemagne des écrivailleurs qui le flagornent! Vous me comprenez assurément, M. M....., dans le nombre

des écrivailleurs allemands; je vous en remercie : pour m'en rendre plus digne encore, je ne cesserai de vanter la vertu, le mérite de M. Nicolaï, que pourtant je ne connais point autrement que par sa réputation : vous voyez que vous déchirez sans corriger.

Vous faites de vains efforts pour que l'on vous croie plus que vous n'êtes : vous ne persuaderez à personne que vous ayez succédé au colonel Laharpe. Semblable à un roitelet qui se cache sous l'aile d'un aigle pour approcher du soleil, vous cherchez toujours l'occasion de mettre votre petit nom à côté d'un nom célèbre. En disant : *Laharpe et M..... qui ont été auprès de son fils Alexandre.....* vous vous imaginez que l'on vous croira chargés tous deux d'égales fonctions : vous vous êtes bien trompé, on sait distinguer, heureusement pour Laharpe. Vous êtes encore dans l'erreur, ou plutôt vous mentez quand vous ajoutez que le vieux Œpinus est menacé d'un sort pareil à celui de Sénèque ou de Burrhus. Tout le monde sait que le vieux Œpinus est véritablement fou, et qu'il jouit d'une pension assez considérable.

Vous en imposez, M. M....., quand vous dites dans une note, *page* 294 : Que l'*empereur, par un raffinement de vengeance, défendit à madame Hus de suivre M. de Markow dans son exil, disant qu'elle appartenait à la cour, et non pas à lui.* Je sais de très-bonne part que madame Hus quitta dès ce moment le théâtre, et resta constamment avec M. de Markow.

Maintenant, revenons un moment, M. M....., à votre préface : j'en ai besoin pour une petite observation que je vous ferai après, s'il y a lieu. Ne dites-vous pas, *page* 9 : *Je n'imiterai pas ces écrivains qui, sous prétexte de livrer des mémoires et des anecdotes sur un pays qu'ils ont parcouru, s'immiscent dans les affaires particulières, et dévoilent des scènes de famille peu intéressantes pour l'étranger : c'est bien mal recon-*

*naître l'hospitalité dont on a joui dans un empire, que d'en dénigrer les habitans.*

Voilà, mot pour mot, ce que vous avez dit. Eh! bien, pourquoi donc, non content d'avoir cherché à avilir les Russes en général, voulez-vous dévoiler les secrets des familles, en racontant des anecdotes particulières, et désagréables pour les personnages qui y figurent? Qu'avez-vous besoin de faire une note de deux pages (302, 303) pour faire croire le comte Rommansow mauvais époux et mauvais père? Pourquoi donc révélez-vous que l'épouse du comte Soltikow, son bienfaiteur, était. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai honte d'écrire une si misérable impertinence. Soyez de bonne foi, M. M....., que pourriez-vous penser vous-même, d'un homme qui promet de la prudence, de la discrétion, et qui révèle tout avec scandale? Tâchez de vous juger vous-même, comme vous l'êtes par les autres!

---

# DEUXIEME VOLUME.

---

J'ai donc fini de parcourir le premier tome de cet ouvrage dégoûtant! Le cœur me lève, en vérité, en se sentant chargé d'une semblable nourriture. Si je vivais en Russie, je me serais bien gardé d'entreprendre la tâche pénible de lire ce libelle, et sur-tout d'y répondre, car on aurait pu me soupçonner d'avoir un intérêt particulier pour rompre le silence, ou bien ma réponse aurait été regardée comme inutile dans le pays même, où chaque habitant peut trouver un

mensonge dans chaque page, sans qu'il soit besoin de le lui indiquer; mais je suis dans des lieux où je vois, à mon grand étonnement, que les calomnies de M. M.....l ont trompé la crédulité de bien des gens. J'ai donc pensé, malgré ma répugnance, qu'il était de mon devoir, de ma reconnaissance, de vider le calice, non pas jusqu'à la lie, mais bien le calice plein de lie. Continuons donc, M. M.....

Je laisse de côté la prophétie qui commence ce second tome; je laisse *votre Hercule posant aux frontières de la Russie, deux colonnes où la liberté lira long-tems :* NON PLUS ULTRA! Je ne répondrai pas à votre doctrine, qui a pour but de faire chez les Russes, une *révolution à la française* : si vous êtes un grand ramasseur d'anecdotes, vous êtes un mauvais politique; et l'on rit de pitié en voyant les efforts impuissans que vous faites pour soulever la noblesse, et principalement les premières familles de l'empire contre leur souverain. Votre météore républicain n'enflammera pas ce pays, et les familles que vous croyez tentées de suivre vos conseils, n'ont pour vous que le plus profond mépris. Passons donc à la *page* 37.

*En Livonie*, dites-vous, *une mère voit son enfant arraché de son sein, et est forcée de nourrir des chiens qui ont perdu la leur.* Je connais particulièrement la Livonie depuis nombre d'années; et je n'ai jamais entendu raconter de pareilles horreurs. Comment avez-vous osé publier une telle atrocité que vous savez bien n'avoir jamais été commise? Vous avez tout vu, tout entendu; mais dites-nous donc aussi où vous avez vu? Faites-nous donc connaître le nom des barbares qui déshonorent la Russie et l'humanité? Vous êtes muet, M. M....., quand on vous force à vous expliquer. Cette épouvantable anecdote est puisée dans votre esprit, dans votre ame; elle leur fait infiniment d'honneur. Continuons, *page* 52.

*Après l'ivrognerie, le vice le plus prononcé et le plus connu parmi les Russes, c'est le vol. Je doute qu'aucun peuple de la terre soit plus naturellement enclin à s'approprier le bien d'autrui : du premier ministre au général d'armée, du laquais au soldat, tout vole, tout pille et tout friponne : un étranger qui loge avec un Russe (fût-ce un prince), apprendra à ses dépens, qu'il ne faut rien laisser sur sa toilette ou son bureau, etc.* Peut-on traiter un peuple entier avec plus d'impudeur ? Mais croyez-vous donc qu'il n'y ait qu'en Russie, que l'on vole ? En vain vous répétez ce qui est dans votre premier volume, qu'il faut en accuser le goût national ; je vous le répète, moi, que vous êtes dans l'erreur. Dans le moment que j'écris cette page, je lis dans un journal français, appelé *la Clef du Cabinet*, que les enlèvemens, les brigandages, les vols n'ont jamais été si communs en France. Raisonnons. Quoique les Français ne soient pas en proie à la barbarie qui vous inspire tant de mépris pour les Russes, vous voyez bien qu'ils pillent ; ils font plus, ils assassinent. Que diriez-vous d'un étranger qui rejeterait ces crimes sur le caractère national ? vous vous fâcheriez, vous vous révolteriez ; eh bien, la cause des Russes est la même que celle des Français : il y a des fripons chez eux, mais tous les Russes ne le sont pas.

Pour donner plus de poids à ce principe que les Russes sont naturellement enclins au vol, vous ajoutez que leur penchant vient encore de l'immoralité de la religion grecque. Quelle assertion déraisonnable ! Je vous citerai encore les Français, ce peuple si policé, pour vous prouver que la religion n'a pas l'influence que vous lui supposez. En France, à quelle époque a-t-on commis plus de crimes de cette sorte ? C'est lorsque les Français, renversant les autels, n'adoraient plus que la déesse de la raison. Auriez-vous dit que leurs forfaits devaient être imputés à l'immoralité de la raison ? Vous vous trompez encore gros-

sièrement, quand vous assurez que les Livoniens et les Esthoniens n'étaient pas sujets à voler : ils avaient ce vice aussi bien que les Finnois et les Luthériens que vous semblez défendre.

*Page* 57. Il est impossible d'avoir l'esprit plus léger, plus superficiel que le vôtre, M. M.....; vous êtes, à tout moment, en contradiction avec vous-même. Après avoir couvert d'infamie ce pauvre peuple russe, ici vous en faites l'éloge. *Vous les dites dispensateurs généreux et faciles de tous les biens dont ils jouissent.* Voilà un beau trait, mais rien n'est plus ridicule que le motif que vous donnez de cette prodigalité : c'est, selon vous, parce que rien n'assure leur fortune, qu'ils la distribuent ainsi. Depuis que la Russie existe, je ne crois pas qu'un de ses habitans ait eu une idée aussi bizarre ; elle n'appartient qu'à un homme qui cherche toujours le mal pour couvrir le bien : elle est de vous, M. M....., absolument de vous.

Tout ce que vous avancez depuis la *page* 64 jusqu'à celle 72, sur les soldats russes, est d'une petitesse digne encore de votre livre ; mais ce qui est sur-tout risible, c'est cette phrase : *Le soldat russe est brave à force de lâcheté.* Qu'entendez-vous par ces paroles, M. M..... ? Vous auriez dû vous expliquer plus clairement. Vous parlez tant des coups de bâton que l'on distribue aux soldats pour châtiment! serait-ce avec connaissance de cause ?

A présent c'est le tour des dames russes. Vous ne voulez pas même, M. M....., avoir la réputation d'être galant. C'est peu de ne respecter ni l'honneur, ni la probité des hommes, vous cherchez à dénigrer un sexe qui mérite des égards plutôt que des épigrammes, des éloges plutôt que des injures. Les femmes règnent en Russie, dites-vous ; elles gouvernent, elles sont presqu'à la tête des armées, et presque ministres d'état. Il vous sied bien, M. M....., lorsqu'à tout moment vous nous citez votre nation française pour

modèle et pour exemple; il vous sied bien de venir blâmer les femmes de Russie, parce qu'elles ont quelque pouvoir sur les hommes! Est-il un pays où les femmes dominent plus qu'en France? est-il un pays où elles ayent une influence plus manifeste? Faut-il, M. M....., que je sois forcé à tout moment de vous reprocher des contradictions avec vous-même, et une foule d'inconséquences?

Vous citez, à l'appui de la domination des dames en Russie, des anecdotes qui sont fausses. Vous avancez, *page* 106 : *Que le comte Puschkin, qui commandait en Finlande, n'osait faire faire un mouvement à ses troupes, qu'après avoir envoyé un courrier à sa femme pour la consulter.* Ce n'est là qu'une froide et mauvaise plaisanterie que vous avez composée pour faire briller votre esprit naturel. Je vous défie de me donner des détails authentiques sur un pareil fait, aussi ridicule que difficile à croire. Vous ajoutez, *page* 107, que madame *Mellin, colonelle du régiment de Tobolsk, le commandait avec une hauteur vraiment martiale, qu'elle recevait les rapports à sa toilette, et fesait monter la garde à Nerva, tandis que son mari bénévole s'occupait ailleurs.* Cette anecdote est aisée à démentir. Le régiment de Tobolsk n'a jamais eu de colonel de ce nom. Un Russe nommé Merlin, l'a commandé; mais ce régiment n'était composé que d'Allemands et de Français : ainsi le pouvoir de madame Merlin n'imposait point à des Russes. Mon dieu, que vous avez été mal instruit!

Après avoir parlé du pouvoir des femmes russes, il n'était point douteux que vous ne parlassiez de leurs talens, de leurs mœurs, de leur caractère. Voyons avec quelle délicatesse vous vous exprimez (page 113). *Les femmes sont en général plus méchantes, plus cruelles, plus barbares que les hommes; c'est qu'elles sont encore beaucoup plus ignorantes, beaucoup plus superstitieuses. Elles ne voyagent guère,*

*s'instruisent peu, ne travaillent point. Toujours entourées d'esclaves pour satisfaire ou prévenir leurs desirs, les dames russes passent leur tems couchées sur un canapé, ou à une table de jeu. On les voit rarement lire, plus rarement encore, s'occuper de petits ouvrages de mains, ou du soin de leur ménage.*

Je ne sais qui de vous ou de moi, monsieur M....., a fréquenté les meilleures maisons en Russie, mais je sais bien que par-tout j'ai précisément trouvé le contraire de ce que vous racontez dans une note, page 130, en disant : *que le hasard vous a peut-être fait fréquenter les femmes les plus méchantes, les plus méprisables.* Est-ce bien le hasard ? J'aurais tort d'en douter : vous êtes incapables d'avoir cherché de pareilles beautés. Mais comme ce que l'on rencontre ainsi par hasard, n'est point général, vous me permettrez de vous dire que vous êtes complètement dans l'erreur. Les dames russes ne sont pas, je le sais, exemptes de défauts; cependant, si elles ont ce goût du plaisir, qui naît du fracas des grandes villes, elles ont aussi des vertus bien recommandables. Sans votre *malheureux hasard*, vous en auriez vues comme moi, de sensibles, d'aimables et de laborieuses.

Où donc avez-vous puisé les horreurs que (page 115) vous détaillez avec un secret plaisir? Quelle est *cette princesse K......ki qui vous a retracé l'idée de tous les emportemens et de toutes les turpitudes*? Vous ne la nommez pas, cette épouvantable furie, et vous avez nommé les hommes les plus estimés que vous cherchiez à noircir. Je vous reconnais là, M. M......, vous ménagez un monstre, et vous voulez perdre un homme vertueux. Que pouviez-vous craindre en nommant cette princesse ? Croyez-vous que son nom soit plus sale, plus dégoûtant à lire que la page où vous révélez l'action la plus in-

fâme? J'aime beaucoup cette réticence : « *La plume tombe, la honte et l'indignation font monter le sang......* Il est bien tems, quand vous avez tout dit. Mais quel est votre but en rendant public ce fait que j'ose encore attribuer à votre grande imagination ? C'est de faire croire que les dames russes sont généralement cruelles. Lisez donc, M. M....., les petites Annales de Prusse : vous y verrez l'histoire d'un monstre bien plus féroce, puisque, par lubricité, elle fit souffrir le martyre à sa propre fille encore enfant, et l'assassina. Tirerez-vous de là cette conséquence, que toutes les dames prussiennes sont des monstres ? Il faudrait être fou, M. M......, *et vous ne l'êtes pas.*

Page 118. Je lis qu'une *dame de la cour avait dans sa chambre à coucher, une espèce de cage obscure où elle tenait enfermé un esclave, son perruquier, qu'elle le tirait de là tous les jours pour le martyriser, et que cette vieille geolière garda ce prisonnier pendant trois ans dans la même captivité, le nourrissant avec du pain et de l'eau.* Encore une fois, M. M......, je vous le répète, vous deviez nommer l'auteur de pareilles attrocités. Mais, c'est qu'il y a moins à craindre d'inventer un fait, que de supposer un nom.

Qu'il me soit permis de douter de l'existence *du club physique* dont vous nous entretenez (page 123) : j'ai entendu quelque oui-dire sur cette horrible association, mais jamais rien n'a été prouvé. Vous ne pouvez donc donner pour une anecdote véritable, ce qui n'est peut-être qu'un bruit scandaleux.

Supposons néanmoins que ce club ait existé : que trouvez-vous là de si extraordinaire, vous qui connaissez bien les Français, vous qui recueillez exactement les faits que d'autres craignent même d'apprendre? Ne trouve-t-on pas dans les innombrables sociétés de Paris, la même dépravation, le même libertinage? Eh bien, cette conduite infâme de quelques femmes débauchées, a-t-elle terni la réputation,

en général, des dames françaises? en sont-elles pour la plupart moins estimables, moins estimées? Pourquoi voulez-vous que les dames russes soient déshonorées, parce qu'une vingtaine de messalines se sont livrées en société à la prostitution? Vous voyez bien que vous divaguez, M. M....., et que vous ne pouvez parvenir à jeter sur les dames russes, le vernis odieux dont vous vouliez les couvrir.

Maintenant, vous les attaquez sous le rapport des passions. Vous prétendez (page 129), *qu'on chercherait vainement en Russie des Julies, amantes de Saint-Preux, et moins encore des Julies, épouses de Wolmar.* Vous blâmez *Rousseau, de ce qu'il a donné à ce dernier une telle patrie; vous avancez que le pays de l'esclavage n'est pas celui des belles passions;* et par une contradiction qui vous est familière, vous avouez *que les jeunes filles, en Russie, sont réservées et modestes, qu'elles naissent susceptibles des sentimens les plus profonds et les plus doux.* Voilà donc *de quoi faire des Julies!* Vous convenez encore *que dans les poésies russes, on trouve une sensibilité exquise, une mélancolie touchante, qui charme et attendrit*: voilà donc *des Wolmar!* Je suis honteux pour vous, M. M....., de trouver dans votre livre, tant d'armes à diriger contre vous-même. Si je remporte la victoire, en vérité je ne la devrai qu'à vous, qu'à vos erreurs, qu'à vos..... Passons à la page 132.

*On trouve rarement chez les femmes russes, les vertus domestiques, et cet esprit d'ordre et d'économie si nécessaire à la médiocrité.* Vous vous répétez, car vous aviez déjà dit cela *page* 114. Mais pour médire, il est des gens qui n'ont jamais fini, et vous êtes de ce nombre. Je ne répondrai à cette assertion répétée, que par ces mots: Avez-vous visité toute la Russie, pour juger ainsi toutes les femmes? Non. Je vous engage à mieux observer, pour être plus véridique et plus conséquent, deux qualités essentielles qui vous manquent.

Je ne poursuivrai pas ce long chapitre sur le même sujet ; j'y verrais *que ces femmes d'abord ignorantes, sont ensuite spirituelles et pleines de talens, qu'elles savent parler plusieurs langues, qu'il y en a quelques-unes qui tiendraient leurs places parmi les femmes les plus distinguées, les plus illustres que la France ait produites.* Je passe vîte au chapitre des Précepteurs, pour avoir occasion de m'entretenir de vous.

Si vous traitez les femmes russes avec une sévérité un peu malhonnête, en revanche vous vous montrez très-indulgent pour les précepteurs *qui accourent de de France pour policer la Russie*. Ce sont eux, dites-vous, qui ont le plus contribué à rendre ce peuple moins rustique, moins sauvage. Je me rappelle qu'on m'a assuré plusieurs fois, que vous aviez commencé votre carrière par faire ce métier. Je ne m'étonne plus du ménagement dont vous usez envers cette classe d'individus. Les pauvres Allemands, dont l'*érudition* est si *pédagogique*, ne pourraient prétendre à se voir mettre sur les rangs de ceux qui, comme vous, ont l'art de policer les peuples : ils doivent rester dans l'ombre d'un tableau que vous occupez tout entier.

Un des mensonges les plus hardis parmi ceux qui fourmillent dans ces Mémoires, est l'impudente assertion par laquelle vous voudriez faire croire qu'il n'y a point d'écoles publiques dans les provinces de Livonie, d'Estonie et de Courlande. Vous comptez donc pour rien l'académie des gentilshommes à Réval, l'excellente école de cette ville, l'académie de Riga, de Mittau, et plusieurs autres établissemens de ce genre? cependant ils sont si généralement connus, que je ne puis vous taxer d'ignorance à ce sujet, mais plutôt d'un desir coupable et odieux. Les écoles de ces provinces sont même préférables aux écoles d'Allemagne. On ne peut nier que les jeunes Courlandais et Livoniens qui se rendent aux universités

d'Allemagne, se distinguent toujours des autres par leur intelligence et leurs talens précoces.

Page 197 et suivantes, avec quel plaisir vous nous racontez votre propre histoire! Vous dites que vous vous fesiez chérir de vos amis par l'aménité de vos mœurs, et estimer par votre raison et votre esprit. Quel exemple de modestie! Vous êtes bien enorgueilli de ce qu'il parut dans le journal *la Minerve*, de M. d'Archenholz, un article qui était une espèce de justification pour vous, et qui désapprouvait la conduite de l'empereur à votre égard. Je suis bien fâché d'être obligé de vous enlever cette seule consolation qui vous reste : *l'auteur de cet article n'est autre que moi*; aucun de vos parens n'a pris la plume pour vous défendre; je croyais pouvoir faire quelque chose qui vous rendrait service en publiant cet écrit. M. Archenholz peut vous le confirmer lui-même: je lui envoyai promptement la minute de cette pièce avec une autre, concernant l'administration de la justice russe dans les provinces allemandes, et je gardai l'anonyme. Je vous croyais alors innocent, monsieur M..... Si j'eusse su ce que vous donnez à entendre vous-même dans une note (page 202), que vous vous êtes mêlé d'un certain projet politique, je me fusse bien gardé de prendre votre défense; il est vrai, je le répète, je vous croyais innocent, attendu que je soupçonnais votre crédit très-mince, et votre influence nulle; que d'ailleurs la prétendue *société Philadelphique* ne signifiait rien; mais l'effronterie avec laquelle vous vous donnez les airs d'un homme important, prouve assez que l'empereur a très-bien fait de vous renvoyer sur la frontière de ses états. Au reste il est faux qu'il ait fait confisquer la fortune de vos dames. M. de M..... l'aînée emporta tout avec elle; si la seconde ne put en faire autant, c'est par la raison qu'elle avait dans ce pays un procès entamé,

et que sa partie adverse, en cas de gain, voulait qu'il lui restât quelque chose.

Avant de terminer ces remarques, je veux encore citer quelques endroits où vous parlez de l'*esclavage des paysans*. Je veux, sur ce point, m'expliquer courageusement et avec franchise; je profiterai de ce que nous sommes dans un tems plus heureux, où l'on peut exprimer sa pensée sans crainte ni danger, et dire un mot à propos qui quelquefois donne lieu à des résultats salutaires.

Le peuple russe, dites-vous, déteste le travail, parce qu'il n'est jamais occupé pour lui, et qu'il ne sait pas même ce que c'est que de posséder une propriété. Il est sans patrie, sans lois, sans religion, sans morale, sans honneur, enclin à voler, à piller, à tromper; cependant vous le trouvez hospitalier, humain, serviable, gai, fidèle et courageux. Quelles contradictions! pensez donc que ces qualités et ces défauts sont incompatibles. «Pour fournir du pain blanc à quelques milliers d'hommes, il faut que trente milions d'esclaves mangent de l'herbe et broutent dans les pâturages; semblables aux castors, qui pourtant l'emportent de beaucoup en intelligence, ont-ils amassé un peu d'argent, leurs maîtres s'en emparent et rendent le poids des chaînes encore plus pesant. Des hommes en cheveux blancs, sont couchés sur le ventre, et fustigés comme des enfans: on force le fils à frapper son père: lorsqu'un paysan devient soldat, le seigneur prend sa femme, et la donne à un autre pendant la guerre.»

Il est bien inutile de répondre à de pareilles atrocités. Dès qu'un crime a été commis quelque part, monsieur M..... vous vous empressez de le chercher, de le citer et d'en faire un usage ou une loi du pays: tant d'animosité ne mène à rien. L'exagération dégoûte, aigrit; il faut pour qu'un véritable bien résulte d'une discussion, qu'elle soit froide et im-

partiale; la vôtre n'est rien moins que cela, et le lecteur, même le plus prévenu en votre faveur, sera forcé de vous donner tort.

Pour moi, qui ne juge pas avec une exaltation si perfide, je dirai bonnement que dans mon voyage en Russie, j'ai trouvé par-tout le paysan russe laborieux et actif; j'ai vu qu'il aimait sa patrie, qu'il avait des idées justes et claires du bien et du mal, qu'il était à son aise, que l'on rencontrait dans la plupart de ses habitations des hommes gais, contens et heureux : il n'ignore pas ce que c'est que la propriété ; il sait très-bien que lorsqu'il aura amassé un peu d'argent, il lui sera facile d'obtenir de son maître une passe ou un congé, et de faire depuis la capitale jusqu'aux provinces les plus reculées, un petit commerce qui le nourrisse, et même l'enrichisse. En voyant que cent mille de ses semblables ont obtenu ce fruit de leurs travaux, plein de courage, il a droit d'espérer parvenir au même but par de constans efforts. Les principales branches du commerce du paysan russe, sont les poissons, le bois, les légumes et les ouvrages de charpenterie, de maçonnerie de briqueterie, etc. On voit donc bien que votre assertion est absolument fausse, monsieur M.....: le triste tableau que vous nous avez offert, ne peut représenter tout au plus que des paysans de la Livonie et de l'Estonie, encore ne doivent-ils pas y figurer en général.

Je ne refuserai pas d'avouer cependant que le paysan de l'Estonie ( car je ne connais pas assez la Livonie ) n'a aucune propriété, et encore moins les vues, les moyens pour acquérir ; il est esclave dans toute la force du terme, et les nègres même de la Jamaïque, ne doivent pas envier leur sort.

Mais il est loin de ma pensée de vouloir laisser croire par-là qu'en Estonie, tous les seigneurs soient autant de despotes, de tyrans ; il y en a parmi eux d'excellens, et dont l'humanité ne peut être révoquée

en doute. Je me fais un plaisir de nommer ici MM. de Toll, à Etz, d'Essen, à Erras, Wilkinson, à Chudleigh, d'Urgern-Stenberg, à Linden, de Schilling, à Orsena, de Krusenstern, à Jerlep, de Mayendorf, à Sallentack, de Rosen, à Rackamois, de Rebbinder, à Kurtona, de Klugen, à Lodensée, de Renne-Kampt, à Koseh, etc. Je pourrais étendre considérablement cette liste; mais à quoi cela me servirait-il, puisqu'il me resterait un cinquième que je ne pourrais nommer. Quelquefois un paysan a joui pendant vingt ou trente ans d'un bonheur parfait, sous un maître doux et humain, mais un moment peut détruire ce bonheur; un an après la mort de ce maître, la terre peut être vendue; le nouvel acquéreur, pour en retirer promptement les intérêts du prix de l'achat, peut transporter des villages entiers dans des marais, s'emparer des terres cultivées, faire des baux démesurés pour l'eau-de-vie, imposer ses vassaux au dessus de leurs moyens, les forcer à rendre de nouvelles terres labourables, leur faire construire des maisons, en un mot les ruiner, les accabler, et renverser en une année la prospérité d'un quart de siècle.

Je défie tout Estonien honnête de me contredire sur ce point. Hélas! ce que je dis n'est que trop vrai, je l'ai vu; quinze ans d'expérience me permettent d'en parler comme un homme bien instruit; mais je suis cependant loin de dire avec vous, monsieur M....., que le paysan ne parvient à jouir d'un sort heureux, que par des détours longs et difficiles. Je ne puis être de votre avis sur ce point; je conviens seulement comme vous, qu'il n'atteindra son but que graduellement. La meilleure et la plus grande partie de la noblesse russe a déjà fait à ce sujet dans plusieurs assemblées, tout ce qu'il lui était possible pour qu'un si beau plan fût exécuté; sans doute le tems n'est pas éloigné où l'on n'entendra plus les soupirs de ces malheureux paysans, et où l'on pourra sécher leurs larmes.

J'ose proposer quatre moyens pour atteindre à ce but; ces moyens, sans faire un dommage réel à personne, et dans le plus petit espace de tems, assureraient à chaque esclave une espèce de fortune, mettraient des bornes à l'autorité arbitraire des seigneurs et conséquemment le rendraient plus heureux. Je déclare en même-tems, que pour la circonstance, il ne serait pas prudent de faire davantage que ce que je vais dire.

*Premièrement*, qu'il soit ordonné qu'à l'avenir, les paysans ne seront plus transportés d'un endroit à l'autre.

Jusqu'à présent, comme je l'ai déjà dit, on a vu régner cette coutume cruelle et barbare d'arracher le paysan des lieux où il est né, des terres qu'il a cultivées, et que ses parens ont depuis des siècles rendues fertiles pour lui. Il possède une maison, un petit jardin, et trouve là de douces habitudes qui lui font bénir sa propriété; eh bien, il reçoit tout-à-coup l'ordre d'abattre sa maison, d'abandonner le champ qu'il a arrosé de ses sueurs, et d'aller avec sa malheureuse famille se réfugier ou dans une épaisse forêt ou dans un marais; il est obligé de défricher un nouveau terrain qui, devenu fertile par ses soins, par ses travaux, lui sera encore enlevé; et le seigneur s'empare de la propriété qu'il lui a fait quitter, il en récolte le produit pour son propre compte.

De là provient la paresse du paysan: comme il ne peut être sûr de jouir tranquillement du fruit de ses peines, il serait bien fâché d'être laborieux, et ne travaille que pour vivre au jour le jour. Les plus beaux villages qu'on a dépleuplés de cette manière, ont offert long-tems l'image de la plus affreuse misère.

Les seigneurs de l'Estonie répondent à cette objection, que tout bon maître n'en agit pas ainsi et ne se permet point un abus aussi criminel. Je veux bien être d'accord avec eux sur ce point; mais c'est

déjà trop que les seigneurs ayent le droit de commettre cet abus. Qu'un bon maître ne se le permette pas? d'accord: mais peut-il répondre de ses héritiers ou de ses successeurs? Pourquoi donc ne ferait-on pas une loi de ce que tout honnête homme s'impose l'obligation de faire?

*Secondement*, que l'on fixe les corvées, qui jusqu'à présent ont toujours dépendu de la seule volonté du seigneur.

A la vérité il existe un livre dans lequel les corvées sont fixées; mais 1°. le nombre des travaux augmente, est doublé dans le tems des semailles, pendant que l'on fume les champs, pendant que l'on récolte, en un mot pendant tout l'été; on sait qu'un seigneur un peu rusé prolonge si adroitement ces trois époques, que les doubles corvées ne finissent pas et durent toute l'année. 2°. Il a encore un autre moyen de ne pas se conformer à l'ordonnance. Le seigneur possède un droit appelé *le droit de maître*. Par ce droit, indépendamment des jours de corvées fixés par le livre, et pendant lesquels la famille entière du vassal, ses valets, ses servantes sont obligés de travailler pour le seigneur, le paysan est dans la nécessité de se rendre au château, à toutes les réquisitions qui lui sont faites; il faut qu'il bâtisse pour son maître, qu'il aille vendre ses denrées dans le lieu qui lui sera désigné, quel que soit son éloignement, qu'il distille de l'eau-de-vie, sans exception des dimanches et fêtes, en un mot qu'il fasse tout ce qui lui est ordonné, et tout ce qui n'est pas du ressort de l'agriculture.

Le nombre de ces *jours de maitre* n'est pas déterminé. Pendant tout ce tems que le pauvre paysan est dehors, l'ouvrage ne se fait pas, et le champ reste en friche. Il s'en suit de là aussi que la neige couvre jusques à sa récolte, avant qu'il ait pu la mettre à l'abri. Enfin, le livre d'ordonnance ne peut garantir

suffisamment le malheureux cultivateur de l'abus des corvées répétées et doublées tous les jours sous différens prétextes, puisque le nouvel acquéreur n'est pas tenu de suivre les traces de son prédécesseur. Il est maître de faire lui-même une nouvelle ordonnance, et de la composer comme il lui plaît.

*Troisièmement*, que l'on réforme dans les villages, les cabarets et les tavernes.

Tous les gentilshommes de l'Estonie s'accordent à se plaindre du penchant de leurs vassaux à l'ivrognerie et à l'absence de toute moralité. Ils conviennent encore que les cabarets sont la véritable cause de ce mal, puisque les villages où il n'y en a point, se distinguent par leur industrie et leurs mœurs. Cependant ils ne les suppriment pas; un motif d'intérêt bien faible assurément, les a empêchés jusqu'ici d'abolir un pareil abus. Ils laissent établir les cabarets par centaines, le long des grandes routes, et ne peuvent pas se résoudre à faire fermer celui du village, dont le profit est médiocre, et dont la clôture lui ferait trouver un avantage réel du côté de l'ordre et de la moralité de ses paysans.

On s'est plaint dernièrement, dans une des diètes, des dommages qu'occasionnaient ces nouveaux cabarets; mais le résultat ridicule de cette plainte fut d'augmenter l'eau-de-vie de vingt-quatre kopekes, afin que la vente en devînt plus difficile à toutes les classes de paysans : cette détermination n'a fait qu'aggraver le mal.

*Quatrièmement*, qu'il ne soit pas permis à un seigneur de faire plus d'eau-de-vie que sa propre récolte ne le lui permet.

Les spéculations illimitées que l'on fait sur le commerce des eaux-de-vie, ne sont pas les seules causes de la dure et affreuse oppression sous le poids de laquelle gémissent les paysans; elles entraînent encore la ruine du maître. Il fait ordinairement un

marché pour fournir pendant six ans à la couronne, la mesure d'eau-de-vie à un prix fixe, qui, à l'époque de la signature du bail, lui présente beaucoup d'avantage: mais qu'une mauvaise année détruise la récolte, le bled manque, les prix haussent, deviennent à un taux excessif; il est obligé, pour tenir ses engagemens, d'acheter à quelque prix que ce soit; s'il ne le fait pas, la couronne a le pouvoir de séquestrer ses biens, et de prendre dessus la somme nécessaire pour acquérir les eaux-de-vie qu'il doit fournir. Ainsi ces calculs l'exposent souvent à perdre dans une seule année, tout ce qu'il avait gagné dans les cinq précédentes : heureux encore si sa perte ne se borne qu'à celle de son gain! Je ne connais pas un seul noble qui se soit enrichi au commerce d'eau-de-vie, mais j'en ai vus beaucoup se ruiner totalement par cette fausse spéculation.

Les gentilshommes répondent à cela, 1°. qu'ils n'auraient pas de fumier s'ils n'engraissaient pas les bœufs, et qu'ils ne pourraient pas engraisser les bœufs s'ils ne fesaient pas d'eau-de-vie: mais, je le répète, qu'ils n'en fassent pas plus que leurs récoltes ne le leur permettent; ensuite au lieu des bœufs qu'ils engraissent, qu'ils ayent une plus grande quantité de troupeaux. A cette objection ils répliquent que les bœufs qu'on leur envoie maigres de Saint-Pétersbourg, leur rapportent à engraisser vingt roubles et plus pour la pièce, au lieu qu'ils seraient embarrassés du lait de leurs troupeaux. Que ne font-ils du beurre, du fromage, suivant l'exemple de la Hollande, de la Suisse et du Holstein; ils le vendraient avantageusement dans la capitale où l'on cesserait de faire venir en quantité du Holstein, le beurre et le fromage. 2°. La seconde réponse des nobles, est qu'il y a beaucoup de propriétaires trop éloignés de la capitale pour faire des marchés d'eau-de-vie avec la couronne. Ils demandent ensuite ce que l'on ferait des grains, s'ils ne

trouvaient pas à le vendre à ceux-mêmes qui, plus voisins de la capitale, ont des récoltes insuffisantes pour tous les engagemens qu'ils ont pris; ils allèguent que le prix du bled tomberait alors d'une manière préjudiciable à l'agriculture. Mais toutes ces réfutations ne sont que spécieuses, car si le grain est rare, il sera assez cher; s'il est abondant, la couronne en permettra l'exportation chez l'étranger, en Suède, en Angleterre, en Allemagne, et ces états s'empresseront de l'acheter.

Il suffit de cette dernière observation pour convaincre les seigneurs que tous ces abus ont de grands, de véritables dangers. Je suis intimement persuadé que s'ils veulent suivre les quatre moyens que je viens de proposer, et dont je garantis l'efficacité, je suis persuadé, dis-je, qu'il en résultera pour eux les plus grands avantages. Deux cent mille esclaves malheureux retrouveront du moins un espoir de propriété, qu'ils laisseront en héritage à leurs enfans; ils deviendront plus actifs, plus laborieux: peu-à-peu, un sentiment d'honneur, de probité, de justice, maîtrisera leur âme, l'éclairera, et la rendra capable de tout; du moment où ils ne se verront plus victimes des exactions de leurs seigneurs, exactions que l'empereur lui-même ne voudrait pas se permettre, ils ne seront plus exposés à mourir de misère et de faim, parce que les corvées étant déterminées avec sagesse, il leur restera le tems d'ensemencer et de cultiver leurs terres. Ils apprendront à aimer leur maître et à lui donner leur confiance, et celui-ci ne sera plus nommé tyran, nom qui retentit dans toute l'Europe. Au bout de dix ans, chacun des seigneurs, parvenu à améliorer le sort de ses paysans, à s'en faire aimer, à les rendre plus honnêtes, plus sages, jouira d'un nouveau bonheur, sentira sa conscience plus tranquille, et pourra dire : *J'ai fait des heureux.*

Une si douce récompense doit flatter la noblesse Estonienne ; elle doit lui donner le courage de produire ce bien que je crois possible et nécessaire. Sans doute cette merveille s'opérera sous le règne d'Alexandre premier.

Je ne saurais terminer cet ouvrage d'une manière plus touchante et plus persuasive, qu'en publiant ici l'extrait d'une lettre que ce jeune monarque a écrite à un grand de l'empire qui lui demandait des terres. L'original de la lettre est français. La voici, mot pour mot :

« Pour la plus grande partie, les paysans de la Russie sont *esclaves* ; je n'ai pas besoin de m'étendre sur *l'avilissement* et *le malheur d'un état pareil* ; j'ai donc fait vœu de ne pas en augmenter le nombre, et j'ai pour principe de ne pas donner à cet effet, *des paysans en propriété*. Cette terre vous sera accordée à vie, à vous et à vos descendans, ce qui revient à-peu-près à la même chose, avec la seule différence que le paysan ne peut être *vendu ou aliéné comme une bête*. Voilà mes raisons, et je suis persuadé que vous en agiriez de même à ma place. »

Gloire et prospérité à cet empereur aussi grand que généreux ! Il ne lui faut ni airain, ni marbre pour consacrer son souvenir. Chacune de ses paroles lui assure l'immortalité et l'éternelle reconnaissance de tous les cœurs honnêtes.

FIN DE LA RÉFUTATION.

# TABLE DES MATIÈRES

## DE LA RÉFUTATION.



*Fin de la table de la Réfutation.*





